This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

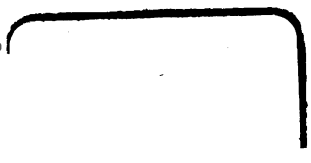
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07584451 8



NKW
Argent

LETTRES CHINOISES, OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre un Chinois Voyageur & ſes Correſpondans à la Chine, en Moſcovie, en Perſe & au Japon.

NOUVELLE ÉDITION,

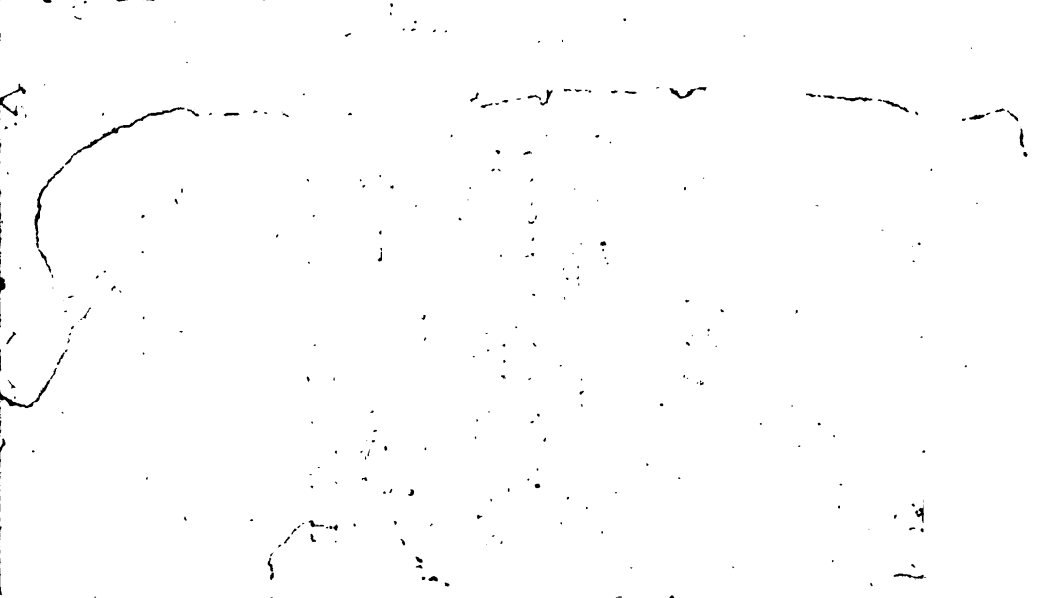
Augmentée de nouvelles Lettres & de quantité de Remarques,

TOME PREMIER.

A LA HAYE.

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LXIX.



EPITRE DÉDICATOIRE AUX MANES DE CONFUCIUS.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

MANES du plus grand homme qu'ait produit l'Univers, souffrez que je vous donne un témoignage du profond respect que j'ai pour votre mémoire. Je vis dans un pays où les sacrifices & les libations ne sont point en usage; sans

cela, avec quel plaisir ne vous rendrois-je pas les célebres honneurs que vous ont accordés avec tant de raison les Sages Chinois vos compatriotes ? Ils vous sont redevables de leur vertu, de leur probité, de leur amour pour la bonne morale ; peut-on, après cela, condamner le zele ardent qu'ils font paroître pour votre gloire ? Vous avez si bien fait, grand CONFUCIUS, *pendant votre vie le personnage d'une Divinité ; vous en avez si bien rempli l'emploi, qu'il étoit naturel qu'après votre mort les Chinois eussent été regardés comme les derniers des hommes, s'ils n'avoient pas fait pour vous de qu'on fait en Europe pour tant de gens, qui n'eûrent ni votre science, ni votre vertu ; que dis-je ? qui méritent aussi peu l'estime du Public, que vous en fûtes digne.*

Je ne puis assez revenir de mon étonnement, lorsque je considere les affaires qu'on a faites aux Jésuites

pour ne s'être point opposés directement aux marques de respect qu'on vous donne. Peut-être est-ce la premiere fois que ces bons Peres ont reconnu le mérite dans une personne qui n'étoit point de leur Societé, ni leur partisan; & il arrive par une singularité extraordinaire qu'on leur reproche avec aigreur ce dont on devroit les louer. Car enfin, il est reconnu par tous les véritables Savans Européens que les Chinois ne vous rendent point un culte d'adoration, & qu'ils vous traitent seulement comme les Saints le sont dans ce pays. N'avez-vous pas fait, lorsque vous viviez, tout ce qu'il faut pour vous faire canoniser & sanctifier dans toutes les Religions raisonnables?

Les Jansénistes ont beau crier contre vous, & vouloir s'opposer à votre gloire, parce que les Jésuites vous favorisent; vous n'i-

gnorez pas sans doute aujourd'hui, nu nbgrand Pere de l'Eglise a soute- uu peu de temps après l'établissement du Christianisme, que tous les Philosophes anciens qui avoient pratiqué une bonne & saine morale, avoient été sauvés; il place nommément SOCRATE & HÉRACLITE *dans le Paradis. Plusieurs Docteurs Chrétiens, & très-Chrétiens, ont successivement soutenu la même chose. Hé quoi!* HÉRACLITE *le pleureur sera canonisé par* Saint JUSTIN; *& vous, le restaurateur des loix de la Chine, le pere de la bonne Morale, le maître des plus vertueux mortels, vous ne pourrez être honoré? Une foule de Théologiens barbares condamneront les honneurs qu'on vous rend; & ces mêmes Docteurs fanatiques placeront dans le Ciel un imbécile Diacre, dont toutes les vertus ont consisté à*

coucher ſur une paillaſſe, & à faire quelques autres extravagances ? N'eſt-ce pas là un abus, ou plutôt une folie, contre laquelle tous les gens ſenſés doivent fortement s'élever ? Auſſi voit-on que les plus illuſtres Savans, & ceux dont la probité eſt univerſellement reconnue, condamnent avec mépris tous ces Ecrits, produits plutôt par la haine qu'on a pour les Jéſuites, que par la croyance que les juſtes honneurs que vous rendent vos compatriotes, ſoient criminels.

LEIBNITZ, *avec qui ſans doute vous avez auſſi dans l'autre Monde de fréquentes converſations, vous aura redit plus d'une fois tout ce qu'il a écrit pour votre défenſe & pour celle des cérémonies civiles qu'on a inſtituées, pour perpétuer dans tous les cœurs le reſpect que mérite votre mémoire. Je me figure auſſi que les autres Philoſophes*

modernes vous assurent qu'ils ont pensé de même que ce fameux Allemand, quoiqu'ils n'aient pas eû l'occasion d'apprendre leurs sentiments au Public. Qui peut croire que des hommes, tels que les LOCKE, *les* BAYLE, *les* GASSENDI, *les* NEWTON *aient jamais cru un seul instant que le plus sage & le plus vertueux des mortels avoit le même sort que* CARTOUCHE *ou* MIREWIS ? *Il faut être fanatique pour avoir une pareille idée, & certainement on ne soupçonnera pas ces grands hommes de l'avoir été. Quel plaisir n'aurois-je point, si je pouvois vous voir au milieu d'eux, les instruisant après leur mort, eux qui pendant leur vie étoient les précepteurs du genre humain ! Sans doute ils vous reconnoissent pour leur Chef, & SOCRATE est votre Lieutenant Général ; le genre*

d'étude auquel vous vous êtes appliqués uniquement l'un & l'autre, étant auſſi au-deſſus de tous les autres, qu'un homme véritablement vertueux eſt au-deſſus de celui qui ſait que la Terre tourne, & que le Soleil eſt fixe au centre d'un tourbillon.

Aujourd'hui que vous connoiſſez parfaitement tous les reſſorts de la nature, il me ſemble vous ouir plaiſanter avec politeſſe LEIBNITZ *ſur ſon choix du meilleur monde poſſible,* DESCARTES *ſur ſes tourbillons imaginaires, &* NEWTON *ſur ſon attraction occulte. Vous n'oubliez pas ſur-tout de parler quelquefois à ce dernier de ſes Commentaires ſur l'Apocalypſe. Ne lui diriez-vous point par hazard :* Vous étiez plus grand Mathématicien que mon favori LOCKE ; mais vous n'aviez ni ſa juſteſſe d'eſprit, ni ſa profonde & vaſte imagination.

La ſimple nature avoit plus fait pour lui dans un inſtant, que l'étude de la plus ſublime Géometrie pour vous, continuée pendant pluſieurs années.

Mais je m'apperçois qu'il eſt tems que mon Epître aille chez l'Imprimeur, & qu'elle apprenne enſuite au Public quels ſont mes ſentimens pour le plus grand homme qu'ait produit l'Univers.

Je ſuis avec un profond reſpect,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Le Traducteur des
LETTRES CHINOISES.

PRÉFACE.

LORSQUE j'étois prêt à finir mes *Lettres Juives*, je ſongeois à leur faire ſuccéder les *Lettres Chinoiſes*. Je regarde ces deux Ouvrages, comme n'en formant pour ainſi dire qu'un ſeul : dans le premier, je parlois de l'Europe, d'une partie de l'Afrique ; dans le ſecond, je me propoſois de faire mention de tout ce qui regarde l'Aſie. Je changeai cependant de réſolution, & je crus que je devois placer les *Lettres Cabaliſtiques* entre les *Juives* & les *Chinoiſes*, pour faire une diverſité plus amuſante, & j'oſe dire auſſi plus inſtructive.

Heureuſement cela a reuſſi, & me voici parvenu au troiſieme Ouvrage qui doit faire la fin de mes feuilles périodiques, ſans que le Public ait paru diminuer ſa bienveillance & ſes bontés pour moi.

J'ai ſuppoſé des Chinois aſſez bien inſtruits dans les ſciences Européennes ; mais cela ne choque point la vraiſemblance, puiſque j'en fais d'anciens amis des Miſſionnaires Jéſuites, & que j'apprends qu'ils on cultivé la connoiſſance de pluſieurs Marchands Anglois, établis à Peckin, par le moyen deſquels ils ont lû pendant dix ans les meilleurs Livres Européens. Si l'on ne trouve pas extraordinaire que dans certains Ouvrages on faſſe parler quelquefois les morts, peut-on condamner qu'on ſuppoſe,

dans des Lettres feintes, des Chinois peut-être un peu plus instruits qu'ils ne le sont.

Une autre chose, dont il est bon que j'avertisse mes Lecteurs, c'est que quoique j'aie rendu presque tous mes Chinois très-bons Déistes, je ne prétends point décider la fameuse dispute qui dure depuis si long temps entre plusieurs savants Européens, savoir si les Lettrés penchent plutôt vers l'Athéisme que vers le Déisme. Je me suis servi des deux sentiments, parce qu'ils m'ont fourni une matiere plus ample & plus variée.

J'aurois sans doute pû supposer un Chinois, ayant des idées assez justes de la Divinité, puisque selon le grand & célebre Leibnitz, on peut douter d'abord si

„ les Chinois reconnoiſſent, ou „ ont reconnu des ſubſtances ſpi- „ rituelles. Mais après y avoir bien „ penſé, dit ce ſavant Alle- „ mand (1), je juge qu'oui, „ quoiqu'ils n'aient peut-être „ point reconnu ces ſubſtances „ comme ſéparées, & tout à „ fait hors de la matiere. Il n'y „ auroit point de mal en cela à l'é- „ gard des Eſprits créés; (car je „ panche moi-même à croire que „ les Anges ont des corps; ce qui „ a été auſſi le ſentiment de plu- „ ſieurs anciens Peres de l'E- „ gliſe.) Je ſuis d'avis auſſi que „ l'ame raiſonnable n'eſt jamais „ dépouillée entiérement de tout „ corps; mais à l'égard de Dieu, „ il ſe peut que le ſentiment de

(1) *Lettres de* Leibnitz, *Tom. 2. pag. 415.*

„ quelques Chinois a été de lui
„ donner auſſi un corps, de con-
„ ſidérer Dieu comme l'ame du
„ monde, & de le joindre à la ma-
„ tiere, comme ont fait les an-
„ ciens Philoſophes de la Gréce &
„ de l'Aſie. Cependant, en faiſant
„ voir que les plus anciens Auteurs
„ de la Chine atribuent au LI, ou
„ premier principe, la production
„ même du KI, ou de la matiere,
„ on n'a point beſoin de les repren-
„ dre, & il ſuffit de les expliquer.
„ On pourra perſuader plus aiſé-
„ ment à leurs diſciples que Dieu
„ eſt *Intelligentia ſupra mundana*,
„ & au-deſſus de la matiere. Ainſi,
„ pour juger que les Chinois re-
„ connoiſſent les ſubſtances ſpiri-
„ tuelles, on doit ſur-tout conſi-
„ derer leur LI, ou regle, qui eſt

„ le premier acteur & la raison des „ autres choses, & que je crois ré- „ pondre à notre Divinité. Or, il „ est impossible d'entendre cela „ d'une chose purement passive, „ brute & indifférente à tout, & „ par conséquent sans regle, com- „ me est la matiere. „

J'aurois pû opposer au sentiment du premier Lettré celui d'un de ses confreres entiérement Athée, puisqu'il est certain que plusieurs savants Chinois font profession de l'être, & que leur nombre est si considérable, que M. de la Croze a prétendu que *les Lettrés étoient Athées, qu'ils admettoient, ainsi que les anciens Egyptiens, une force aveugle répandue dans tout l'Univers, qui le vivifioit & le gouvernoit; & que leur* LI *n'étoit que la*

cahos, ou la matiere premiere.

Lorſque j'ai rapporté les ſentiments d'un Philoſophe ancien, j'ai tâché de les conſtater le mieux qu'il m'a été poſſible, & de prouver (ſoit parce qu'il avoit dit, ſoit parce que les Auteurs anciens lui avoient fait dire,) que ce que je donnois pour les ſentiments de ce Philoſophe, étoit véritablement les ſiens; je crois avoir mis cela dans la plus grande évidence. Cependant M. l'Abbé d'Olivet m'a dit beaucoup d'injures dans la nouvelle édition qu'il a donné de le traduction de certains Ouvrages de Cicéron, mais je lui pardonne puiſque les raiſons lui ont manqué. J'avois prouvé qu'il n'avoit rien compris aux dogmes des Philoſophes anciens, & qu'il avoit critiqué ſans fondement

M. Bayle. En relevant les bévues énormes de M. l'Abbé, j'ai conſervé la plus grande politeſſe, cela m'étoit fort aiſé : car pourquoi l'aurois-je injurié, trouvant tant de ſujet de le critiquer ? Il n'a pu avoir le même avantage, & il m'a reproché avec aigreur deux choſes ; la premiere, d'avoir fait des Romans, & la ſeconde d'avoir lû enſuite les Peres de l'Egliſe ; je ne vois pas quel eſt le défaut d'une pareille conduite, c'eſt aller du mal au bien. Je ſuis plus indulgent que M. l'Abbé, car je ne lui reproche pas d'avoir fait le Cathéchiſme lorſqu'il étoit Jéſuite, & de mauvaiſes obſervations ſur des piéces de théatre, étant devenu Abbé. Je fais plus, je crois que M. d'Olivet eſt un ſaint Eccléſiaſtique qui mérite d'être ca-

noniſé : mais quant à ſes connoiſſances philoſophiques, il m'eſt impoſſible d'en avoir une auſſi bonne idée que de ſa piété, parce que j'ai des preuves évidentes, qu'il eſt difficile d'entrer moins qu'il ne fait dans les dogmes des Philoſophes anciens ; & de l'autre côté, il m'eſt égal de le croire ou non.

J'aurois bien voulu ne point détériorer les premieres éditions de cet Ouvrage par les augmentations conſidérables qui ſe trouvent à celles ci ; mais les bontés & l'accueil favorable dont le Public honore mes foibles productions m'engagent à les rendre dignes de lui le plus qu'il m'eſt poſſible.

Les Libraires n'ayant plus d'exemplaires des Editions précédentes, j'ai cru devoir ajouter à cette

derniere, bien des choſes qui m'étoient échappées & qui n'avoient pu trouver place dans les feuilles volantes où un Auteur quelque précis qu'il ſoit, eſt ſouvent fort gêné. J'ai tâché que cette édition fût infiniment plus correcte que les autres : j'y ai ajouté pluſieurs nouvelles Lettres que les Lecteurs trouveront auſſi intéreſſantes que les premieres, & j'ai placé des notes qui n'avoient pû être employées auparavant.

Quoique j'aie apporté, dans le commencement de cette Préface, des raiſons évidentes pour prévenir les objections que certaines gens pourroient faire ſur les connoiſſances que je donnois à mes Chinois, non-ſeulement dans les ſciences Européennes, mais en-

core dans les langues Grecque & Latine, je prouverai ici qu'il m'eût été permis de pouſſer les choſes plus loin : il faut regarder mes Chinois comme des hommes éclairés : Ce ſont des Lettrés, mais des Miſſionnaires & des Jéſuites, non en qualité de Chrétiens, mais en qualité de Philoſophes, qui ont voulu s'inſtruire dans les Sciences qui fleuriſſent en Europe. Ils ont donc appris la Philoſophie, la Théologie, &c. & je ne leur fais rien faire en cela, qu'un nombre de Chinois, de Tonkinois, de Siamois ne faſſent journellement. Je ſuis bien certain que ceux qui m'ont critiqué, ne ſavoient pas qu'on ſoutient des theſes de Théologie à Peckin & à Siam, tout comme en Sorbonne. Voici

de quoi fermer la bouche à tous ceux qui se figurent que j'ai rendu mes voyageurs Chinois trop savants. *Le Séminaire de Siam*, dit M. l'Abbé DE CHOISI dans sa Relation de son Ambassade, *& le Collège de Masprend, qui est à une lieue de Siam, sont venus en corps saluer M. l'Ambassadeur. Il y a long-temps que je n'ai rien vu qui m'ait tant touché. On voyoit à la tête une douzaine de Prêtres vénérables par leur barbe, & encore plus par leur mine modeste; suivoit une quarantaine de jeunes Ecclesiastiques, depuis douze ans jusqu'à vingt, de toutes nations, Chinois, Japonois, Tunkinois, Cochinchinois, Pégouans, Siamois, tous en soutane. Je croyois être au Sé-*

minare de Saint-Lazare. UN COCHINCHINOIS A HARANGUÉ EN LATIN FORT BIEN; *un Tonkinois en a fait autant, encore mieux. C'eſt aſſurément un fort bel établiſſement. Tous ces Eccléſiaſtiques ſeront Prêtres; il y en a déja pluſieurs dans les Ordres. Ils font des actes en Philoſophie, en Théologie, comme à Paris; & quand on les trouve capables, on les envoie chacun dans ſon pays prêcher la foi, & ils y font beaucoup plus de fruit que les Miſſionnaires d'Europe* (1).

Ce n'eſt pas ſeulement avec les Savants & les gens du monde que commercent les Miſſionnaires; ils

(1 Journal, ou ſuite du voyage de Siam, en forme de Lettres familieres, fait en 1685 & 1686. par M. D. C. *Edit. d'Amſterdam.* 1688.

fréquentent auſſi les Bonzes & les Talapoins ; ils ſont obligés d'agir de même pour ſe concilier la bienveillance de tout le monde. Je finirai cette Préface par un autre paſſage de M. l'Abbé DE CHOISI, qui prouve combien les Miſſionnaires vivent familierement avec les Eccléſiaſtiques Indiens Idolâtres, qu'ils admettent même dans les actes de Théologie que font leurs jeunes proſélytes, & qui montre évidemment que les ſciences & les langues ſavantes de l'Europe ne ſont point auſſi inconnues de tous les Siamois, Chinois, Tonkinois, &c. qu'on ſe figure communément (1), *Un Siamois ſoû-*

(1) La même, *page* 212.

tint dans le Palais de M. l'Ambaſſadeur des théſes en Théologie, dédiées au Roi ; c'eſt au nôtre. On ne peut pas repondre avec plus de capacité. Nos Jéſuites diſputerent, M. Baſſet *& M.* Manuel *l'attaquerent ouvertement : mais il y eût un* DIACRE COCHINCHINOIS *qui fit merveille, & qui ne vouloit point ſe taire ; on avoit beau battre des mains.* L'ARCHEVEQUE TALOPOIN DE SIAM Y VINT, ET SE MIT VIS-A-VIS DU REPONDANT, IL NOUS AUROIT FAIT GRAND PLAISIR DE DISPUTER ; MAIS SA GRAVITÉ L'EN EMPÊCHA. *M. de* Metellopolis *auroit pris la parole, s'il avoit été néceſſaire. Re-*

marquez, en passant, qu'il est beau à nos Missionnaires de faire des écoliers capables de répondre en Sorbonne. Pour moi, je voudrois qu'ils en envoyassent quelqu'un en France pour faire une Expectative à Paris. Cela feroit grand plaisir à M. Grandin *de voir une face noire parler si juste*, de Deo oun & trino.

Je crois qu'en voilà assez pour répondre à une objection qui n'est fondée que sur le peu de connoissances de ceux qui l'ont faite, & qui m'auroit oté la liberté de pouvoir traiter les sujets qui ont été le plus approuvés des gens de goût, si j'y eusse eû quelque égard.

LETTRES

LETTRES CHINOISES, OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre un Chinois Voyageur & ſes Correſpondants en divers endroits.

LETTRE PREMIÈRE.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

ENFIN me voilà à portée, cher Yn-Che-Chan, de me ſervir de la langue Françoiſe, dont la connoiſſance nous a coûté pluſieurs années d'étude.

Je vais faire uſage des inſtructions de nos amis les Européens : bientôt je pourrai vérifier ſi ce qu'ils nous racontoient des mœurs des François eſt conforme à la vérité, & ſi les livres que nous avons lus par le canal des miſſionnaires, ſont dignes de foi.

Je ſuis arrivé à Paris depuis deux jours : dirois-tu que dans ce court eſpace de temps il s'eſt préſenté tant de nouvelles idées à mon eſprit ; il s'eſt offert à mes yeux tant d'images qui m'étoient totalement inconnues, qu'à peine puis-je te dire foiblement une partie des choſes qui m'ont le plus frappé ? Il faudra que tu me donnes le temps de revenir de ma premiere ſurpriſe ; alors, il me ſera permis d'entrer dans un détail que tu ne dois point eſpérer de trouver dans cette premiere lettre. Ne la regarde, cher Yn-Che-Chan, que comme les diſcours d'un homme ébloui & troublé par la confuſion des objets. Un Siamois qui arrive à Paris, peut être comparé à ces malades qui ne ſauroient ſouffrir qu'avec peine le grand jour, & qui ſont obligés de s'accoutumer peu-à-peu à la clarté de cet aſtre.

Les François, par ce que j'en ai vu jusques ici, me paroiſſent auſſi prévenus en leur faveur que les Japonois, auſſi inconſtants que les Tartares, & auſſi ſpirituels que les Siamois. Si je n'avois pas ſu leur langue avant d'arriver chez eux, toutes leurs manieres m'auroient encore ſurpris davantage : tu ne ſaurois te figurer combien elles paroiſſent ſingulieres.

Je débarquai à un port, qu'on appelle le Havre de Grace. A peine fus-je ſorti du bâtiment, que deux hommes s'approcherent de moi, & me dirent avec un air riant : » Monſieur eſt étranger ſans » doute? Je ſuis de Peckin, leur répondis-» je. Quoi ! Monſieur eſt Chinois, re-» prirent-ils ; il doit avoir apporté bien » des choſes rares de ſon pays. Oſerions-» nous vous demander combien de temps » vous avez reſté en voyage ?..... » avez-vous couru de grands dangers ?... » ne trouvez-vous pas extraordinaire le » changement du climat ? »

Surpris, cher Yn-Che-Chan, de ce nombre de queſtions accablantes, & étonné que des gens que je n'avois jamais vus, montraſſent tant de curioſité, j'aurois

bien voulu mortifier leur pétulance. Si j'avois été à la Chine, je leur eusse fait sentir tout le ridicule de leur conduite; comme étranger, je me contentai de leur dire : » Messieurs, je suis au désespoir » de ne pouvoir vous répondre; la lassitude » que m'a causé le voyage, me servira » d'excuse. Souffrez que j'aille chercher un » gîte & que je puisse me reposer : »

A peine eus-je dit ces mots, qu'un grand homme, qui étoit sur le rivage & peu éloigné de moi, dit : « Venez chez nous, » Monsieur ; vous y serez fort bien. Je » loge ordinairement tous les seigneurs » qui passent ici, & il y a peu de jours » que j'avois dans ma maison trois mi- » lords, deux ducs & cinq barons Alle- » mands. »

Ensuite sans attendre ma réponse, il ordonna aux matelots qui portoient mes hardes, de le suivre; je me laissai entraîner, plutôt que je n'allai volontairement dans son auberge. A peine y fus-je entré, que la maîtresse de la maison, les enfants, ses domestiques même commencerent à m'accabler de questions. Leur curiosité ne leur donnoit pas le loisir de s'expliquer

les uns après les autres : ils parloient tous ensemble ; & le bruit qu'ils faisoient, ressembloit à celui d'une populace mutinée. Si je n'avois oui leurs discours, j'aurois été dans une crainte mortelle : un autre Chinois qui n'eût su que sa langue, auroit sans doute cru que tous ces gens songeoient à le voler où à le maltraiter.

Cependant le bruit s'étant répandu dans le voisinage qu'un Chinois étoit arrivé, on accouroit de toutes parts pour me voir, & l'on m'examinoit avec des yeux aussi curieux, que si l'on eût considéré un de ces animaux rares, ou de ces tygres apprivoisés que montrent à Peckin les diseurs de bonne aventure. Plusieurs étoient surpris de me trouver comme les autres hommes : j'entendois qu'ils disoient, *Celui est fort singulier ! il est presque fait comme un François ; qui pourroit le croire !* D'autres discouroient sur mon habillement : l'un condamnoit ma robe qui ne laissoit pas voir la taille, l'autre n'approuvoit point mon bonnet ; celui-ci eût voulu que je n'eusse point eu de pantoufles. Pendant près de deux ou trois heures,

presque toute la ville ne fut occupée que de ce qui me regardoit.

Enfin la curiosité du public étant rassasiée, tous les spectateurs retournerent chez eux, & je restai seul avec les gens du cabaret. Je demandai qu'on m'apprêtât à manger; & tandis qu'on préparoit quelque chose, l'hôtesse me dit: » Croyez-vous » au Pape dans votre pays, mon cher » Monsieur, non, lui répondis-je, nous » avons une Religion différente de la » sienne. Cependant nous vivons fort bien » avec ceux qui sont de sa croyance, & » je suis fort ami avec plusieurs mission- » naires Européens. Mon Dieu! me re- » pliqua cette femme, vous me surprenez. » Comment est il permis que dans votre » pays les huguenots & les jansénistes » soient de si bonnes gens? Ici, pour » tous les biens du monde on ne les feroit » pas vivre avec les partisans du Pape. » Notre curé dit qu'il aimeroit mieux que » les bleds gelassent & que les pommes » fussent toutes pourries, que de donner » un coup de chapeau au pere recteur » des jésuites. » Nous ne sommes point, répliquai-je, ni huguenots, ni janséniſ-

tes; tous ces gens-là nous ſont auſſi indifférents que les perſonnes attachées au Pape. A la Chine nous ne diſtinguons point les Européens par leur religion, mais par leurs pays; & ſi vous parliez ſur ce ſujet au trois quart des Chinois, ils ne comprendroient rien à ce que vous leur diriez. Quant à moi, je vous entends, parce que j'ai été fort lié avec les jéſuites & avec d'autres miſſionnaires François, qui avant mon départ de la Chine, m'avoient donné une idée de leur patrie, & des diviſions que cauſoient certains dogmes de religion : mais, je vous prie, faites-moi donner à ſouper; car je dois partir demain pour Paris, & j'ai beſoin de repos. „ Allons, monſieur, „ dit la femme; vous allez être ſervi. „ Au reſte, on a eu ſoin d'arrêter votre „ voiture, & vous partirez demain à „ l'heure que vous ſouhaiterez.

L'hôteſſe me tint parole, &, je partis en effet dès que le jour parut. Il ne m'arriva rien de conſidérable dans ma route. Je trouvai aux barrieres de Paris le marchand François à qui j'étois recommandé; Il avoit eu le ſoin de venir au-devant de

moi, pour m'éviter tous les embarras que j'aurois eu en arrivant dans une ville telle que Paris. Je crois que sans lui je n'aurois su à quoi me déterminer, ni quel parti prendre, tant je fus d'abord étourdi du bruit que j'entendis & de la confusion qu'il y a dans cette ville.

Figure-toi que la foire de Peckin la plus fréquentée est un désert, eu égard à Paris. Le nombre des chars est si grand, que les voitures s'arrêtent mutuellement les unes les autres dans les rues: les gens qui sont obligés d'aller à pied, se glissent au travers des roues de tous ces chars, prêts à les écraser. On les prendroit pour des oiseaux, qui, dans un buisson épais, cherchent à se faire un passage au milieu des branches.

La différence de ces chars a quelque chose de bizarre & de singulier. Auprès d'un qui est doré, doublé d'un velours magnifique, on en voit un autre tout délabré, dont les glaces sont remplacées par des planches: les chevaux de cette misérable voiture, que les François appellent *fiacres*, y répondent parfaitement, l'un est blanc & borgne, l'autre noir &

boiteux. Cette multitude d'équipages si différents, confondus les uns avec les autres, & arrêtés quelquefois tous également dans une rue par le plus mauvais de tous, rappelle dans l'esprit d'un Philosophe les grandeurs, les richesses, la pauvreté & la misere, répandues dans ce monde-ci bizarrement & sans choix sur tous les hommes. Quelquefois le mortel qui paroît le plus vil, arrête tout-à-coup toutes les affaires d'un royaume. Les grands, ainsi que les petits, se trouvent dans le même cas; & un seul événement les met dans le même embarras. Lorsqu'un frénétique, né du sang le plus vil, assassina en France le meilleur roi qu'elle ait eu, on vit une preuve évidente du pouvoir que la fortune donne quelquefois aux créatures les plus abjectes, de produire les grands événements.

C'est assez moraliser, cher Yn-Che-Chan; je reviens au nombre étonnant de carrosses. Ce qu'on voit dedans n'est pas moins singulier & bizarre, que la différence de leur beauté. Dans un char brillant l'on apperçoit une duchesse couverte d'or & de diamants, mais laide, vieille,

& dont le visage ressemble à un morceau informe de pâte de ceruse, sur lequel on a mis en plusieurs endroits une couche de vermillon. A côté de ce noble monstre, est dans un *fiacre* une beauté roturiere, vêtue d'une simple étoffe de laine, qui n'a d'ornements que ceux qu'elle a reçus de la nature. Auprès d'elle est un garçon de boutique, qui lui serre tendrement les mains & lui vole un baiser. Un vieux magistrat dans sa berline est occupé, peu loin de là, à la lecture de quelque requête, qui doit causer la perte de deux ou trois familles. Un jeune homme, à qui l'on donne ici le nom de *petit-maître*, peste, jure dans sa caleche de ce qu'on ose arrêter un homme de sa naissance: il crie sans cesse à son cocher, *passe*, *passe*, *passe donc maraud*, mais il a beau s'égosiller, un prélat gras & vermeil, étendu dans le fond de son équipage, s'oppose à ses desseins. Lui-même gémit du peu de respect qu'on a pour son sacré caractere; mais c'est en vain. Il faut qu'il attende que le chartier qui a causé cet embarras, l'ait fini. Voilà, cher Yn-Che-Chan, un portrait de la vie humaine. Je tâcherai

toujours de mettre à profit les choſes qui d'abord me paroîtront ici les plus indifférentes.

Porte-toi bien. *De Paris, le...*

LETTRE II.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

JE commence, cher Yn-Che-Chan, à prendre quelque notion des mœurs & des coutumes des François ; mais quant à ce qui regarde leurs femmes, je n'ai pu même juſques ici avoir quelqu'idée juſte de leur taille & de leur phyſionomie. Ce n'eſt pas qu'elles ſoient voilées ainſi que toutes les Aſiatiques, ou qu'elles ſoient extrêmement reſſerrées dans leurs appartements ainſi que les Chinoiſes : elles courent au contraire dans toutes les rues de la ville, & les promenades publiques en ſont remplies. Cependant on ne peut juger ſi celles qu'on y apperçoit ſont réellement telles qu'elles paroiſſent. Leur viſage eſt preſque toujours emprunté ; elles l'ont fabriqué le matin avant de ſortir de chez elles.

Elles font un masque qui paroît fort beau, avec du blanc, du rouge, du bleu & du noir : ces deux dernieres couleurs servent à peindre les veines & les sourcils; on emploie aussi le noir à changer les cheveux. La même femme qu'on aura vue blonde la veille, sera le lendemain brune piquante. La fantaisie d'une Françoise, son miroir & les conseils de sa fille de chambre décident de la figure qu'elle doit avoir pendant la journée.

Quant à la taille des femmes de ce pays, elle n'a rien de plus réel & de plus certain que les traits de leur visage. A l'aide de deux petites échasses, auxquelles on donne le nom de *souliers*, une femme se grandit d'un ou de deux pieds, si elle le juge à propos, sans qu'on puisse s'en apperçevoir, ses jupes & ses robes dérobant aux yeux du public la grandeur énorme de ses talons.

Autrefois, à ce qu'on m'a dit, les Françoises, peu contentes de s'aggrandir par les pieds, se relevoient encore par le moyen de leurs coëffures : portoient sur la tête une petite piramide de linge, entourée de dentelle, & soutenue artistement

par des fils de cuivre ; alors il arrivoit souvent qu'une femme, qui n'avoit pas réellement trois pieds, paroissoit un géant. De là le bon mot d'un des meilleurs auteurs de France, sur une femme de cette espece : *mesurez-la comme le poisson entre tête & queue.* Cette mode n'a pu subsister par deux raisons : la premiere, c'est que les grandes femmes la trouvoient fort désavantageuse ; la seconde, c'est que la coëffure étoit souvent plus longue & plus haute que la personne qui la portoit, & l'on auroit dit avec justice que la plus grande partie des Françoises étoient des colonnes de toile ambulante.

Si la grandeur des femmes ne peut être connue dans ce pays, les autres défauts de leur taille sont encore bien plus cachés. Une bosse, quelque énorme qu'elle soit, disparoît à l'aide d'un corps fort large, qui éloigne des épaules une robe de chambre volante qui tombe sur un énorme panier, qui l'écarte insensiblement des pieds, & la fait tomber en talus à plus de deux pas des talons.

Tu n'as aucune idée de ces paniers, mon cher Yn-Che-Chan ; c'est de toutes

les modes la plus folle & la plus ridicule. Figure-toi un large tonneau de quinze à seize aunes de circonférence, dont les cercles sont de baleine, & le corps ordinairement d'une toile. Une femme s'attache ce tonneau à la ceinture, & ressemble pour lors à un de nos prédicateurs, enfermé dans une des tribunes où il débite son sermon. Rien n'est si singulier que de la voir trotter dans les rues, tortillant son tonneau d'un air grave ou badin, selon qu'elle est d'un tempérament ou gai ou mélancolique. Lorsqu'elle est dans un carrosse, elle le remplit entiérement par son tonneau, qu'elle arrange artistement, & de maniere que les deux bouts sortent un peu par les portieres : on diroit alors qu'une femme est un buste qu'on a mis sur des planches couvertes d'un riche tapis, il me semble voir l'image de quelque divinité qu'on promene dans un char.

Quand les femmes descendent de carrosse, l'embarras que leur cause leur tonneau, & la difficulté de sortir par une ouverture trop étroite, les oblige de montrer la jambe à tous ceux qui les regardent. En vérité, je te dirai que je

n'ai guere été récompensé de ma curiosité ; je n'ai vu que des jambes très-ordinaires, & des pieds qui paroîtroient affreux à la Chine.

Tu sais, Yn-Che-Chan, que parmi les agrémens du sexe, nous regardons la petitesse des pieds comme un des principaux : dès qu'une fille vient au monde, on aide à perfectionner la nature ; les nourrices sont attentives à lui lier les pieds très-étroitement, pour les empêcher de croître. les Françoises au contraire laissent grandir ces parties du corps, & n'emploient point les mêmes moyens que nous. Elles reconnoissent cependant que la petitesse des pieds est une des perfections des plus essentielles aux dames ; car lorsqu'elles sont parvenues à un certain âge, elles font tout ce qu'elles peuvent pour réparer le défaut qu'elles ont contracté dans leur jeunesse : elles mettent leurs pieds à la torture dans des souliers fort étroits ; mais leur peine est presque inutile, & le plus petit pied qu'il y ait à Paris, paroîtroit monstrueux à Peckin.

J'ai parlé ici avec quelques François des raisons qui nous ont déterminés à

aimer la petiteſſe des pieds dans les femmes : ils condamnent ce goût & le traitent de folie. « Quelle manie, diſent-ils, » d'eſtropier les perſonnes pour les rendre » plus belles ; de leur cauſer une incom- » modité dont elles ſe reſſentent toute » leur vie ; de rendre leur démarche lente, » mal aſſurée, & déſagréable aux yeux ? » Je vois bien, ai-je répondu à ces » François, que vous ignorez que la po- » litique & la raiſon ont autant de part à » notre goût que la ſatisfaction des yeux. » Convenez d'abord que rien n'eſt ſi » déſagréable que de voir un grand pied » à une femme : vous ne pouvez même » ſouffrir à Paris ceux qui vous paroiſſent » tels. Pourquoi donc ne cherchez-vous » pas à perfectionner ce que vous recon- » noiſſez être défectueux ? D'ailleurs, que » ſavez-vous ſi l'idée des anciens Chinois » n'a point été de rendre la démarche des » femmes lente & mal aſſurée, pour les » obliger à garder la maiſon, & leur » impoſer un joug qui leur parut d'autant » plus ſupportable, qu'il eſt fondé ſur » l'acquiſition de la beauté, ſi cherd au » beau ſexe ? Auſſi voit-on que les Chi-

„ noiſes ſouffrent très - volontiers cette
„ incommodité, & l'augmentent même,
„ s'il eſt poſſible, pour ſe rendre les pieds
„ petits. Vous m'avouerez que ſi une mode
„ doit être approuvée & ſuivie, c'eſt
„ lorſqu'elle tend poſitivement au bien
„ de la ſociété & à la tranquilité des
„ ménages particuliers. Nos femmes ont
„ plus de difficulté à marcher que les
„ Françoiſes ; elles ne ſauroient courir
„ toute une journée ſans une peine ex-
„ trême. Qu'arrive - t - il de là ? C'eſt
„ qu'elles ne ſortent que très - peu de
„ leur appartement, qui eſt dans le lieu
„ le plus intérieur de la maiſon ; qu'elles
„ reſtent avec les femmes qui ont quel-
„ que rapport avec leur ménage ; qu'elles
„ ne ſont point diſtraites de leur devoir
„ par le commerce qu'elles ont avec des
„ étrangers. Quand il ſeroit vrai, comme
„ il ne l'eſt pas, que la petiteſſe des pieds
„ fût un défaut dans les femmes, tous
„ les maris ſenſés devroient ſoutenir cette
„ mode, & la regarder comme le plus
„ ferme ſoutien de leur tranquillité.

A peine eus-je achevé de parler, qu'un des François me répondit en riant : " Si

„ vous connoiſſiez le caractere de nos
„ femmes, vous ne vous figureriez pas
„ qu'en leur rendant les pieds petits,
„ on pût les obliger à reſter chez elles.
„ Les leur coupâ-t-on entiérement, elles
„ marcheroient ſur des tronçons : la ſeule
„ idée de gêne & de contrainte révolte
„ les Européennes, & ſur-tout les Fran-
„ çoiſes ; elles aimeroient mieux la mort
„ que la vie que menent vos Chinoiſes.
„ Je vous plains donc, repartis-je, puiſ-
„ que vous êtes obligés de ſouffrir un
„ déréglement pareil, & je m'étonne
„ comment vous vous preſſez ſi fort de
„ vous marier. Pour moi, ſi j'étois Fran-
„ çois, la crainte d'épouſer une femme
„ que je ne pourrois voir que quelques
„ moments par hazard dans le cours de
„ la journée, m'empêcheroit d'en pren-
„ dre une. Ho ! ho ! reprit le François,
„ nous penſons ici tout différemment,
„ & chez nous ordinairement le mari le
„ plus heureux eſt celui qui voit le moins
„ ſa femme. Les trois quarts des Pariſiens
„ deviendroient fous, s'ils étoient obli-
„ gés de reſter deux jours de ſuite ren-
„ fermés avec elles. On viendroit plutôt

» à bout d'établir en France l'usage d'un
» célibat perpétuel, que celui de vivre
» de la maniere que vous regardez comme
» nécessaire au bonheur d'un époux. Que
» dites-vous donc à vos femmes à la
» Chine; & que vous disent elles-même,
» pour ne point vous ennuyer récipro-
» quement par une longue & fréquente
» conversation? Elles nous témoignent,
» repris-je, par leurs discours, par leur
» conduite & par leurs actions, qu'elles
» nous aiment, & rien ne peut nous cau-
» ser un plaisir plus sensible. Ha, ha!
» dit le François avec un air moqueur,
» vous vous appellez mon cœur, petit
» bon, mon ami. Peste, que cela est
» tendre! Mais à nous autres François, il
» nous paroît un tant soit peu insipide.

Un étranger qui nous aborda, interrompit cette conversation, & je ne pus ouir les fausses maximes que cet Européen se préparoit à me débiter d'un ton ironique. Tu peux juger par ce que je viens de te dire, si le mariage en France doit faire bien de gens heureux. J'attends incessamment des nouvelles de Tiao & de Choang: le premier doit être arrivé en

Moſcovie, & le ſecond ſera ſans doute bientôt à Iſpahan. Marque-moi ſi Kiéou-Che eſt parti pour le Japon, & prie-le de m'écrire.

Porte-toi bien. *De Paris, le...*

LETTRE III.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LEs François, cher Yn-Che-Chan, reſſemblent en bien des choſes aux Chinois. Ils ont en général, ainſi qu'eux l'eſprit doux, traitable & humain : leurs manieres ſont affables ; on n'y voit rien de dur, d'aigre, ni d'emporté. On s'apperçoit d'abord de la politeſſe des François, elle ſe répand dans preſque toutes leurs actions. Le ſimple peuple à Paris n'a rien de ruſtre & de groſſier : un ouvier, occupé au travail, quittera ſa boutique pour remettre un étranger dans le bon chemin, dont il ſe ſera égaré ſans qu'il exige pour ſa peine le moindre ſalaire ; bien différent en ce point d'un plébeien Hollandois,

qu'on m'a assuré demander de l'argent, pour avoir appris l'heure qu'il étoit.

Je vis l'autre jour un homme qui entra chez mon hôte, & lui dit d'un ton assez impoli: " N'est-ce point ici l'hôtel d'Angleterre? Non, monsieur, lui répondit „ l'hôte, c'est dans la rue prochaine; je „ vais avoir l'honneur de vous y conduire. „ Il le fit en effet, & lorsqu'il fut de „ retour: Vous voyez bien, me dit-il, „ cet homme que je viens de conduire, „ c'est un bourgeois Anglois. Si j'étois „ chez lui, & que je lui demandasse la „ même grace, il me riroit au nez. Ce „ qu'il y a de pis, c'est que si ma phi„ sionomie lui déplaisoit, & qu'il m'ap„ perçût par hasard une bourse à mes „ cheveux, ou quelque autre chose qui „ sentit trop l'habillement François, il „ me jetteroit de la boue sur mes habits „. Je suis étonné, dis-je à ce Parisien, que vous ne traitiez pas ici cet homme de la même maniere qu'il vous traiteroit, assuré par plusieurs exemples de ce que vous auriez à espérer de sa rustique férocité. Que ne prenez-vous vos avances, ou plutôt que n'usez-vous de représailles pour

venger vos compatriotes? « Cette ven-
» geance, repartit le François, seroit in-
» digne d'un homme généreux. Pourquoi
» outragerois-je un homme qui perſon-
» nellement ne m'a fait aucun mal?
» D'ailleurs la qualité d'étranger qu'il a
» dans ce pays, le rend reſpectable; &
» outre le droit des gens, il doit encore
» jouir de celui de l'hoſpitalité. C'eſt aux
» politeſſes qu'on fait ici aux étrangers,
» que la nation Françoiſe eſt redevable
» de la réputation qu'elle a de connoître
„ mieux les bienſéances de la vie que
„ toutes les autres. Ses voiſins, quelque
„ jaloux qu'ils ſoient de ſa grandeur &
„ de ſa puiſſance, conviennent de cette
„ vérité; auſſi le Royaume eſt-il rempli
„ d'étrangers, qui accourent en foule
„ dans un pays où il eſt ſi gracieux de
„ voyager.

Quoiqu'on penſe, cher Yn-Che-Chan, d'une maniere bien différente à la Chine qu'on ne fait en France, je ne puis m'empêcher d'approuver les ſages diſcours de ce François. Car l'inclination qu'on a à Peckin & dans les autres grandes villes de notre empire, à tromper les étrangers,

me paroît indigne & tout-à-fait contraire au caractere des gens qui ſe piquent d'étudier les regles de la bonne morale, & qui ſe vantent avec tant d'oſtentation de pratiquer les vertus les plus épurées. Si tu veux me permettre de parler ſincérement & à cœur ouvert, je te dirai, cher Yn-Che-Chan, qu'en général nos compatriotes ſont plus fins & plus ruſés qu'ils ne ſont honnêtes gens. Ils ſavent ſe contraindre, garder les dehors, & couvrir leurs vices avec tant d'adreſſe, qu'ils en dérobent la connoiſſance au public: mais lorſqu'on vient à ôter le maſque, qui déguiſe leurs ſentiments pernicieux, on eſt étonné de voir les crimes les plus grands régner en ſouverains dans le cœur d'un homme, dont l'extérieur eſt preſque toujours celui d'un grave philoſophe.

Ce qui me paroît de plus affreux, cher Yn-Che-Chan, c'eſt que nous faiſons ſervir à excuſer nos forfaits, cette modération dont nous nous piquons; & nous trouvons dans ce flegme, qui ſemble nous être naturel, des reſſources pour pallier la honte que devroit nous donner la

mauvaiſe foi que nous avons pour les étrangers. Je me ſouviens qu'étant un jour dans la province de *Canton*, je ne pus m'empêcher d'être ſaiſi d'indignation, à la réponſe que fit un de nos compatriotes à un marchand Anglois, à qui il avoit vendu un grand nombre de balles de ſoie. cet Européen, avant de les faire tranſporter dans ſon vaiſſeau voulut les examiner : il ouvrit la premiere & la trouva fort bien conditionnée ; ayant voulu voir les autres, il s'apperçut que toutes les ſoies en étoient pourries. Il reprocha vivement au Chinois ſa mauvaiſe foi & ſa filouterie ; mais celui-ci, conſervant un ſang froid auſſi ſurprenant, que déplacé, lui répondit : " Je vous euſſe beaucoup „ mieux ſervi, ſi votre fripon d'interprête „ ne m'eût fort aſſuré que vous ne viſite- „ riez point vos balots.

J'ai été encore préſent à une autre ſcene, où l'effronterie d'un Chinois ne fut pas moindre que celle de ce marchand de *Canton*. Un payſan d'un village auprès de Peckin, vint dans cette ville un jour de marché pour y vendre des proviſions ; il vendit à un Hollandois un jambon

Cet

Cet étranger fut bien surpris, lorsqu'étant arrivé chez lui, ayant fait cuire son jambon & en ayant voulu manger, il s'apperçût, après l'avoir ouvert avec le couteau, que le mêts, dont il comptoit se rassasier consistoit dans une pièce de bois, couverte d'une terre grasse & rougeâtre qui tenoit lieu de la chair, & enveloppée artistement d'une peau de cochon. Quelque fâché qu'il fût, il fallut qu'il prît patience. Peu de jours après il retourna au marché ; & ayant retrouvé le même villageois qui lui offroit des chapons : „ Voyons auparavant, dit-il, „ si tes chapons sont de la „ même fabrique que tes jambons. „ Alors le Hollandois ayant examiné le chapon qu'on lui avoit présenté, découvrit qu'on en avoit ouvert l'estomac, tiré toute la chair, & mis de l'étoupe à la place. Le payſan voyant sa friponnerie reconnue, ne parut point confus. „ Je ne suis, dit-il, qu'une „ bête, & vous êtes beaucoup plus habile „ que moi. A l'avenir je ne me jouerai „ plus aux Européens ; je vois bien qu'ils „ en savent plus que les Chinois.

Avouons, cher Yn-Che-Chan, que ce flegme qui sert à diminuer la honte qui

doit ſuivre le vice, eſt plus criminel qu'un emportement excuſable à la vue d'une inſigne friponnerie. La modération dans le crime eſt plus blamable que la vivacité, puiſqu'il paroît que dans le premier cas on agit avec une entiere liberté, & que l'ame jouit de toutes ſes facultés; au lieu que dans le ſecond une eſpece de fureur, dont on ne peut être maître, nous fait faire malgré nous des choſes que nous ſerions les premiers à blâmer ſi nous conſervions l'empire entier de notre raiſon.

Quoique je blâme le ſang froid que nos compatriotes conſervent dans leurs fourberies, je ſuis bien éloigné de prétendre que dans les autres actions ils ne faſſent très-bien de ſe poſſéder entiérement, & de réprimer les mouvements impétueux de ces ſaillies, qu'ils blâment ſi fort dans les Européens, & ſur tout dans les François. Je mets autant de différence entre un homme qui agit avec poids & meſure dans toutes les occaſions, qui ne ſort jamais de ſon état ordinaire, & un autre qui ſe livre à ſa colere, à ſa vivacité, à ſa fureur, que j'en trouve entre un homme qui eſt toujours ſage, & un fou.

qui a de longs & bons intervalles, mais qui cependant est sujet à des accès dangereux.

Ne pense donc pas, cher Yn-Che-Chan, qu'en blâmant nos compatriotes, je cherche à excuser la pétulance des trois quarts des François. Quand je l'entreprendrois, je sais que mes soins seroient inutiles & mes peines perdues : ils l'ont assez appris, lorsque tu as eu à Peckin quelqu'affaire avec eux, combien leur vivacité est outrée & déplacée. Je me souviens qu'un jour, après une conversation que tu avois eue avec un marchand François, tu me disois qu'*il étoit impossible qu'un Chinois pût écouter en un mois ce qu'un François pourroit lui dire dans une heure.* Que penserois-tu donc de leur babil & de leur vivacité, si tu étois ainsi que moi au milieu d'eux ? Tu croirois sans doute, entendant un bourdonnement continuel de différentes voix, être entouré d'un essain d'abeilles, à qui le ciel auroit accordé la figure humaine ; car dans une assemblée les François, & sur tout les jeunes gens, ne se contentent pas de parler les uns après les autres, ils craignent que le temps ne leur manque ; ils crient

ordinairement tous ensemble plutôt qu'ils ne s'expliquent & ne se communiquent leurs idées. Quelquefois il arrive que, lorsque deux ou trois parlent, deux ou trois autres chantent, & deux ou trois sifflent. Cependant c'est une regle établie en France par la politesse, qu'on doit parler bas d'une maniere modeste, & quand les autres gardent le silence; mais dans ce pays-ci, à ce que j'ai pu remarquer, il y a sur toutes les matieres de fort belles loix & des regles fort sensées, très-mal observées, & qui ne sont faites que pour montrer que les François connoissent le bon & le sage, mais qu'ils ne le suivent guere. Vous entendrez communément des gens qui vous diront, qu'il faut bien se garder de se laisser dominer à un naturel trop vif ou trop ardent, qu'un galant homme doit être le maître de ses passions; qu'il faut qu'il fuie avec soin cette vivacité & cette activité pétulente, qui veut tout faire, tout dire, tout exécuter & tout emporter. Les mêmes personnes qui auront fait ces beaux discours, tomberont elles-mêmes dans les défauts qu'elles condamnent, parce qu'elles ne se sont

pas fait de bonne heure un usage de réſiſter à leurs mouvements & de dompter les fougues de leur tempérament.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

De Paris, le....

LETTRE IV.

Sioeu-Tcheou ; *à* Yn-Che-Chan.

JE continue, mon cher Yn-Che-Chan, à examiner attentivement les mœurs des François. Pour en juger avec plus de connoiſſance, je les compare avec les uſages & les coutumes des Chinois ; j'oppoſe les inclinations d'un peuple à celles de l'autre ; je vois alors très-aiſément en quoi ils ſe reſſemblent & en quoi ils différent.

Je te parlerai encore dans cette Lettre de la Nation Françoiſe en général : je crois que c'eſt une néceſſité d'en avoir une idée juſte & diſtincte, avant que d'entrer dans un détail qui regarde les différents Etats & les particuliers.

Je t'ai dit, dans ma dernière Lettre,

que les François connoiſſoient les bienſéances, qu'ils avoient de belles loix; mais qu'ils pratiquoient peu les premieres, & ne ſe ſoumettoient guere aux ſecondes. J'en vois tous les jours des exemples dans le peu d'égard qu'ils ont pour les vieillards: cependant c'eſt une de leurs maximes fondamentales que rien n'eſt ſi reſpectable que la vieilleſſe. Un jeune étourdi ſe tiendra aſſis dans les places publiques, aux ſpectacles, dans les Temples, au-deſſus d'un homme de ſoixante & dix ans, ſans lui faire la moindre politeſſe: quelquefois même ſi le vieillard eſt d'une condition inferieure à la ſienne & d'une naiſſance moins illuſtre, il le mépriſera. Un pareil étourdi chez les Chinois ſeroit regardé comme un inſenſé, à qui la vanité auroit fait perdre la raiſon. Nous ſommes fermement perſuadés que s'il convient d'avoir de la politeſſe, de la douceur & de l'affabilité, c'eſt ſur-tout à l'égard des vieillards, qu'on doit conſidérer comme des perſonnes que l'âge & le temps ont rendu les dépoſitaires de la ſageſſe & des connoiſſances qui manquent à la plupart des hommes. Loin que chez les Chinois

la naiſſance, les richeſſes, les honneurs, les dignités diſpenſent des égards qu'on doit à la vieilleſſe : le ſouverain même ſe fait une gloire & un honneur de la reſpecter dans les particuliers les plus communs. Je me ſouviens que, quelques mois avant que je partiſſe de Peckin, un petit Mandarin, âgé de cent ans, ſe rendit au Palais le premier jour de l'année pour ſaluer l'empereur. Quoique ce prince eût coutume de ne voir perſonne ce jour là, il ordonna cependant qu'on fît entrer ce vénérable vieillard. Il alla au-devant de lui, l'empêcha de le ſaluer à genoux, & lui dit avec beaucoup de bonté : „ Vous „ ſerez dorenavant ſe maître de me voir „ & de me parler, toutes les fois que vous „ voudrez. Je vous diſpenſe de toutes les „ cérémonies, j'irai moi-même au-devant „ de vous ; je dois cet honneur à votre „ âge & pour vous donner des marques „ encore plus eſſentielles de mon eſtime „ pour vous, je vous fais premier Préſi„ dent du Tribunal des Mathematiques. „ Ce vieillard, cher Yn-Che-Chan, ſe félicita, comme tu peux le croire, d'avoir vécu juſqu'à ce jour. Il eſt très-commun

au contraire de voir en France des gens remplis de probité & de sagesse, qui, par le mépris dont ils sont accablés & par le peu de cas qu'on fait d'eux, regrettent d'être parvenus à leur âge, & voudroient que la mort leur eût épargné une partie de leur infortune.

Il est presque aussi dangereux de vieillir chez les François, que d'être attaqué chez les Chinois de quelque maladie contagieuse : chacun vous fuit, chacun vous évite. On seroit tenté de vous dire : *D'où vient ne vous faites-vous point enterrer, Quel rôle jouez-vous dans ce monde ? Vous ne servez plus qu'à y embarrasser les autres.* Il est très-commun d'entendre dire, en parlant de certains vieillards vénérables : *C'est un vieux radoteur ; c'est un bon-homme qui rêve.* Je suis assuré que si un bourgeois, aussi âgé que le mandarin à qui l'empereur rendit tant d'honneurs & fit tant d'amitié, se présentoit à la porte d'un seigneur François le jour d'une grande cérémonie, il courroit le risque d'être rebuté, & peut-être chassé comme un incommode. En voilà assez sur cet article, chez Yn-Che-Chan ; passons à un autre.

Il me paroît que l'intérêt n'a point autant de pouvoir sur l'esprit des François que sur celui des Chinois. Tu sais que c'est le foible de notre Nation, & qu'il fait jouer aux Chinois toute sorte de personnages. Un Auteur Européen, qui a écrit une histoire de notre Empire, leur reproche qu'il leur fait même prendre celui de désintéressé. Je crois qu'il est fondé, & que c'est avec raison qu'il dit : (a) „ S'il y a quelque gain à faire, ils y emploieront toute la subtilité de leur esprit. On les voit s'insinuer avec adresse „ auprès des personnes qui peuvent favoriser leurs prétentions, ménager de „ longue main leur amitié par de fréquents services, s'ajuster à tous les caracteres avec une souplesse étonnante, „ & tirer avantage des moindres ouvertures qu'on leur donne, pour parvenir „ à leur fins. L'intérêt est comme le mobile de toutes leurs actions : dès qu'il

(a) *Description Géographique, Politique, Physique de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoise, par le P. J. B. du Halde, de la compagnie de Jesus. Tome II. pag. 20.*

„ ſe préſente le moindre profit, rien ne
„ leur coute ; & ils entreprendront les
„ voyages les plus pénibles. Enfin, c'eſt
„ là ce qui les met dans un mouvement
„ continuel & ce qui remplit les rues,
„ les rivieres, les grands chemins d'un
„ peuple infini, qui va, qui vient, &
„ qui eſt toujours en action.

On pourroit dire, cher Yn-Che-Chan, que les François ne ſont guere plus tranquilles que les Chinois, & ſont auſſi occuppés de leur commerce. On pourroit encore leur appliquer tout ce que cet auteur écrit de nos compatriottes, à la politique près ; dont les ſimples particuliers dans ce pays ignorent même les premiers principes. Les François ont trop de vivacité pour ſe contraindre pendant longtemps ; & quoiqu'ils ne ſoient point inſenſibles au gain, il leur ſeroit impoſſible de *ménager de longue main l'amitié de certaines perſonnes par de fréquents ſervices, & de s'ajuſter à tous les caracteres avec une ſouplesſe étonnante.* Cette ſouplesſe eſt preſqu'inconnue en France ; mais on m'a aſſuré qu'en Italie & dans pluſieurs autres états de l'Europe elle étoit encore pouſſée plus loin qu'à la Chine.

Si les marchands François ſont incapables de ſe préparer de loin des moyens pour favoriſer leur commerce ; ils ne laiſſent pas cependant d'en avoir pluſieurs, qu'ils trouvent dans leur propre caractere & dans celui de leur nation, l'affabilité du vendeur & la curioſité de l'acheteur ſont dans ce pays les deux principaux piliers du commerce. Il eſt preſqu'impoſſible à un François de paſſer devant une boutique, & de n'être pas tenté de voir les nouvelles modes qui y ſont : un marchand les étale d'abord aux yeux des curieux, & l'entrée de ſa boutique eſt ouverte, même à ceux qui ne ſongent point à rien acheter. Il arrive de là que très-ſouvent un homme qui n'avoit deſſein que de voir une étoffe, une montre, une épée, &c. ne peut réſiſter au plaiſir de ſe l'approprier, car l'empire de la mode eſt auſſi puiſſant ſur l'eſprit des François, que celui de la jalouſie chez les Turcs & les Tartares.

Les Pariſiens, ſur tout ceux dont les boutiques ſont dans un vaſte *bazard* (1),

(1) Ce terme veut dire un marché couvert.

auprès du tribunal (1) où l'on rend la justice, ont recours à un moyen assez singulier pour attirer les acheteurs, & qui ne plairoit guerre à nos Chinois. Lorsque leurs femmes sont jolies, ils les font rester sur le bord de leur boutique, comme si elles étoient des especes d'enseignes qui dénotassent les marchandises qu'on y vend. Les François, naturellement enjoués & folâtres, ne résistent guere au plaisir de caqueter quelques moments avec une jolie femme. A la faveur des douceurs qu'on dit à son épouse, le marchand vuide peu à peu sa boutique. On m'a assuré que plusieurs de ceux qui n'avoient point de jolies femmes, pour ne point perdre cet avantage, suppléoient par des filles bien faites qu'ils paroient pour rester dans leur boutique, à l'inconvénient d'avoir une moitié dont le nez étoit trop court, ou dont les yeux n'étoient pas assez fendus; car tu remarqueras, cher Yn-Che-Chan, que ce qui fait la beauté en Europe, forme la laideur à la Chine. Les peuples ont des senti-

(1) Les boutiques du Palais.

ments si opposés, qu'ils ne s'accordent pas même sur ce qui doit les rendre beaux ou laids (1). Triste preuve de l'incertitude dans laquelle nagent tous les hommes, sans espérance d'attraper le rivage dans une nuit obscure ! Nous faisons consister la beauté à avoir le front large, le nez court, les yeux petits, la face large et quarrée, les oreilles grandes & longues : une pareille physionomie est horrible aux yeux d'un Parisien. Pour être beau, selon lui, il faut avoir le nez plutôt long que court, les yeux grands & bien fendus, le visage un peu long & ovale, les oreilles petites, & le front plutôt étroit que large. Tant de différence se rencontrant entre le goût des Européens & des Chinois, je trouve assez singulier qu'un auteur François que j'ai lu depuis peu de jours, ait dit qu'à peu de chose près nous avions la même idée de la beauté. Je ne crois pas qu'on puisse en voir qui soit plus opposée, que celles que ces deux peuples

(1) *Turpis Romano Belgicus ore color*, un teint Belge seroit horrible sur un visage Romain. *Propert*, Lib. 2.

Au reste, j'ai remarqué que dans tous les temps les Européens ont peu estimé les fronts larges que nous aimons si fort. Un ancien Romain (1) loue beaucoup la petitesse du front de sa maîtresse. Les femmes Romaines recherchoient avec tant de passion à se rendre le front étroit, qu'elles mettoient des bandeaux pour le diminuer. Cependant un front trop étroit paroîtroit aujourd'hui en France désagréable, & seroit même regardé comme une marque de peu d'esprit. On ne veut à Paris ni un front comme celui des anciennes Romaines, ni comme celui des Chinoises : la petitesse de l'un paroît aussi vicieuse que la grandeur de l'autre ; c'est-là peut être la seule chose dans laquelle les François prisent la médiocrité.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan, & donne-moi de tes nouvelles.

De Paris, le

(1) Horace, parlant de sa chere Licoris, dit : *Insignis tenui fronte*, aimable par la petitesse de son front.

LETTRE V.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Chen-Chan.

QUelque prévenus, cher Yn-Che-Chan, que les François soient en leur faveur, quelque bonne opinion qu'ils aient de tout ce qu'ils font & de tout ce qu'il y a chez eux, ils n'ont cependant aucune aversion marquée pour les manieres, & sur tout pour les modes étrangeres; ils les adoptent aisément. Il est vrai qu'ils y ajoutent ou qu'ils y diminuent quelque chose, afin qu'ils puissent dire que le bon goût françois s'y trouve; car quoiqu'on pense ici qu'on peut avoir de l'esprit & des talents dans les autres pays, on croit que cet esprit & ces talents ne sont point aussi épurés qu'ils le sont en France. Les François ont assez de bon sens pour profiter des découvertes des étrangers; mais ils ont trop de vanité pour ne pas vouloir se les approprier & passer pour en être les auteurs, ou du moins pour ceux qui les ont perfectionnées, en y faisant quelques lé-

gers changements. Tu me demanderas peut-être, cher Yn-Che-Chan, de quelle sorte sont ces changements. Je te dirai qu'ils sont presque toujours plus brillants que solides, & plus ingénieux qu'utiles; mais enfin c'est toujours quelque chose que de savoir accommoder à son goût tout ce qui peut nous servir.

Puisque nos Chinois ont autant de vanité que les François, je voudrois bien qu'ils eussent autant d'adresse, & qu'ils cherchassent à profiter des idées que leur fournissent les autres nations, pour perfectionner les arts & les sciences. Notre aversion pour les manieres des Européens est aussi pernicieuse que ridicule: elle est poussée à l'extrême, & je ne puis comprendre comment elle peut l'être autant chez un peuple, où l'étude de la sagesse est la principale occupation de tous les gens qui veulent parvenir aux emplois.

Nous voyons tous les jours des vaisseaux européens, nous en admirons la construction, celle des nôtres est mauvaise, dangereuse pour la navigation, peu commode pour les mariniers; cependant nous ne quittons point notre ancienne maniere

de conſtruire. Nous croyons que ce ſeroit un crime d'y rien changer, & que la majeſté de l'Empire en ſeroit flétrie, comme ſi la grandeur d'un état dépendoit du maintien & de la durée des vieilles erreurs qui y ont jetté de profondes racines ; & qu'on ne peut devenir plus ſage & plus habile, ſans ſe rendre moins illuſtre & moins reſpectable. Convenons, cher Yn-Che-Chan, que notre vanité eſt bien mal placée. Celle des architectes de Peckin n'étoit-elle pas digne de pitié, lorſqu'il fallut agir de force, pour les obliger à bâtir ſur un modele qui étoit venu d'Europe, le temple qui eſt enfermé dans l'enceinte du palais ?

Je pardonne aux Chinois leur vanité ridicule, lorſqu'ils n'avoient encore aucune idée du monde, & qu'ils demandoient aux premiers Européens qu'ils virent, s'il y avoit chez eux des villes, des villages & des maiſons : alors il leur étoit permis de ſe figurer que leur empire étoit preſque auſſi étendu que la terre ; qu'hors de la Chine il n'y avoit rien de beau & de bon, & que les lettrés (1) ſavoient

(1) C'eſt le nom qu'on donne aux Savants de la Chine.

tout ce qu'on peut ſavoir : mais aujourd'hui qu'ils connoiſſent combien les Européens l'emportent ſur eux dans preſque tous les arts & dans toutes les ſciences, ils devroient bien revenir de leurs erreurs & ſe déſabuſer de leurs préjugés. Je voudrois qu'ils jettaſſent quelquefois les yeux ſur une Mappemonde, & que la vue du petit coin de terre qu'occuppe la Chine, leur fît faire de ſérieuſes réflexions ſur la fauſſeté de cette grandeur immenſe qu'ils lui attribuoient avant de connoître toute l'étendue du globe. Cela fut un jour fort utile à deux Mandarins de mes amis. Ils parcouroient une carte du monde avec un Européen : ils lui demanderent où étoit leur pays, comptant qu'il occupoit pour le moins l'hémiſphere que contient l'Europe, l'Aſie & l'Afrique. „ Voyez-vous „ cet eſpace, dit l'Européen ? C'eſt l'Aſie. „ Dans cette partie du monde voici la „ Perſe, les Indes & la Tartarie. La Chine „ occupe le petit terrain que voilà. „ Les Mandarins, ſaiſis d'étonnement, ſe regarderent mutuellement & s'écrierent tous les deux : *Elle eſt bien petite.*

Si la vanité des Chinois eſt différente

de celle des François ; ſi leur amour propre eſt moins bien étendu ; l'attachement qu'ils ont à la vie & les ſoins qu'ils prennent de ce qu'on doit faire après leur mort, ſe trouvent également dans ces derniers : c'eſt en quoi ces deux peuples ſe reſſemblent peut-être le plus.

Les Chinois craignent ſans ceſſe l'approche du dernier moment : ce ſouvenir cruel trouble le cours de toute leur vie, empoiſonne leurs plus doux plaiſirs ; au milieu des feſtins, des jeux, des ſpectacles, cette cruelle idée les afflige. Une partie de leur vie eſt employée à préparer les choſes néceſſaires à leur enterrement. La précaution, ou plutôt la folie du peuple eſt pouſſée ſur ce point à l'extrême : un pauvre artiſan qui n'auroit que neuf ou dix piſtoles, les employera à ſe faire conſtruire un cercueil plus de vingt ans avant ſa mort, & le regardera comme le meuble le plus précieux & le plus utile de ſa maiſon. Il ſemble qu'il craigne qu'on ne puiſſe trouver de quoi l'inhumer, & qu'il faille que la principale occupation de ſa vie ſoit de pourvoir à ce dont il aura beſoin lorſqu'il ne ſen-

tira plus rien, & qu'il ne différera point de ce bois inanimé dans lequel on l'enfermera. (1) *Cœlo tegitur qui non habet urnam.*

Lorsque je vois, cher Yn-Che-Chan, la fureur que presque tous les hommes, & sur-tout les Chinois, ont de songer à se préparer des sépultures, il me semble voir un insensé, qui fait enfermer dans des vases d'or le marc d'un fruit dont il a tiré tout le suc. Qu'est-ce qu'un cadavre, si ce n'est une terre puante & pourrie, dont l'utile & le bon s'est évaporé.

La passion que les Européens ont pour leur sépulture, n'est pas moins grande que celle des Chinois : les terrains de leurs cimetieres sont couverts d'épitaphes ; leurs Temples sont remplis de tombeaux ; ils emploient des sommes considérables, pendant qu'ils vivent, à les faire construire. Tel homme, qui ne donneroit pas deux pistoles pour sauver la vie à un malheureux, emploie dix mille écus à la structure d'un mausolée super-

(1) Lucan. Lib. 7.

be, sur lequel, après avoir marqué tous les titres, les noms, les charges de celui qui y doit être inhumé, on attend qu'il le soit pour y ajouter les mensonges les plus impudents dans un éloge écrit en lettres d'or sur le marbre le plus dur.

Ce sont ces mensonges qui ont servi à obscurcir l'histoire des Européens & à la remplir de contes & de fausseté. On peut dire des épitaphes ce qu'un ancien Orateur Romain disoit des mémoires des familles & des éloges mortuaires. Il nous apprend que les oraisons funebres avoient beaucoup contribué à falsifier l'histoire. » Combien de faits, dit-il (1), n'y a-» t-on pas inséré qui ne sont jamais ar-» rivés ? Combien de triomphes qui n'eu-

(1) Quamquam his laudationibus historia rerum nostrarum facta est mendosior : multa enim scripta sunt in eis, quæ facta non sunt, falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa & ad plebem transitiones, cum homines humiliores in alienum ejusdem nominis infunderentur genus : ut si ego me à M. Tullio, qui patricius Consul anno X. post reges exactos fuit. *Cic. in Bruto. Cap. XVI.*

» rent jamais lieu ? On a même marqué » des Consulats qui ne furent jamais, » & on y a placé des familles, comme » passées par la suite des temps des Pa- » triciens au peuple, bien des gens s'é- » tant entés sur quelque famille illustre » dont ils portoient le nom ; comme si » je me disois descendu de M. Tullius » Patricien, qui fut Consul dix ans après » l'expulsion des Rois, parce que je m'ap- » pelle Tullius ainsi que lui. «

On peut appliquer très-justement aux François, & même à tous les Européens, ce que cet auteur dit des Romains. Tous les jours on voit de nouvelles généalogies, fabriquées sur de faux titres, ou sur des piéces empruntées, dont on remplit ensuite les livres d'histoire qui sont le plus en vogue. Il y a ici un gros corps d'histoire auquel on a donné le nom de dictionnaire (1) historique : il est en partie rempli des généalogies & des mémoires des familles les plus nouvelles, qu'on a, à la faveur d'une ressemblance de nom ou de quelque épitaphe menteuse, entés sur

(1) Le Dictionnaire de Moreri.

les plus anciennes maiſons, dont la plupart ſont entiérement éteintes. *Melampe*, de qui le grand-pere étoit Apothicaire dans une petite ville de l'Iſle de France, deſcend dans ce corps hiſtorique des premiers comtes de Bes. ***. *Alcipe*, dont l'ayeul vendoit des chevaux, vient d'un grand écuyer de Charlemagne; & *Criſalde*, dont le biſayeul étoit marchand de vin, à la faveur d'une vieille inſcription trouvée dans une Egliſe, tire ſon origine d'un prince Italien; *Liſandre* vient de fournir une ample matiere, dans une inſcription qu'il a fait mettre à ſon tombeau, à favoriſer les fables que voudront inventer ſes deſcendants. Il a fait graver le nom de toutes les villes où il a fait cuire le pain pour l'armée, & a ajouté à cette liſte géographique : IL SOUTIENT LUI SEUL LA FORCE ET LE COURAGE DES SOLDATS. Qui ne croira, lorſqu'on aura oublié que *Liſandre* étoit entrepreneur des vivres & des fourages, qu'il étoit Général d'armée? Qui pourra deviner que ce fût par le pain & par la viande qu'*il ſoutint la force & le courage des ſoldats.*

Il devroit être séverement défendu, cher Yn-Che-Chan, dans tous les pays, pour l'utilité de l'histoire & pour la conservation du respect qu'on doit à la vérité, d'ériger aucune inscription publique, de quelque espece qu'elle fût, qu'elle n'eût été au préalable examinée par des censeurs, constitués en dignité uniquement pour cet office. Alors sur le tombeau d'un Général on blâmeroit, ou on loueroit les actions qu'il auroit faites, selon qu'elles le mériteroient. La flaterie ne pourroit point prostituer des éloges à un T ***. destinés aux Turennes, aux Villars, aux Saxe, & les Ch ***. ne pourroient espérer de passer à la postérité pour des Louvois & des Colberts. Je ne te citerois pas tous ces noms François, si les étroites liaisons que tu as depuis plus de vingt ans avec des missionnaires, & la connoissance de leur langue que tu possédes parfaitement, ne t'avoient mis à même de connoître l'histoire de ce pays. Je te dirai cependant que depuis que je suis ici, je m'apperçois que les livres que nous ont prêtés à la Chine les missionnaires, ne sont en général ni exacts

ni

ni véridiques. Nous avons adopté trop facilement ce que nous disoient certains Européens : ils avoient leur intérêt, ainsi que ceux qui ont composé ces livres, à déguiser la vérité. Je tâcherai de te montrer, le mieux qu'il me sera possible, les pieges qu'ils nous tendoient. Adieu, défie-toi toujours des gens, qui paroissent trop prévenus en faveur de leur opinion.

Porte-toi bien. *De Paris le..*

LETTRE VI.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LE temps ne me permit pas dans ma derniere lettre, cher Yn-Che-Chan, de te montrer toute la ressemblance qu'il y a entre les François & les Chinois, dans ce qui regarde l'attachement qu'ils ont à la vie. Je n'eus le loisir que de te parler de la conformité de leurs sentiments sur l'envie de laisser après eux par des tombeaux & des épitaphes, le souvenir de leur mémoire. Je vais aujourd'hui te dire ce que je fus forcé d'omettre.

Le nombre des cérémonies, que les François observent, lorsqu'ils sont malades, me semblent être autant de marques évidentes de la grande crainte qu'ils ont de perdre la vie. Les Chinois l'aiment excessivement; mais en général lorsqu'ils sont dangereusement incommodés, ils rappellent leur raison, ils font un effort sur eux-mêmes, & attendent la mort assez tranquillement. Il n'est pas même nécessaire de prendre beaucoup de précautions pour la leur annoncer : il faut au contraire en employer de très-grandes auprès des François. Le médecin ne parle sur ce sujet que d'une maniere ambigue; les prêtres ne s'expliquent guere plus clairement; ils n'offrent leurs soins & leurs secours que comme des soulagements, également bons à la tranquillité de l'ame & au rétablissement du corps.

Il est fort ordinaire de voir mourir des François, sur tout des gens d'un certain rang, sans qu'on ait osé leur dire clairement & sans détour le danger où ils étoient. On propose à un homme de distinction de faire son testament, parce qu'il est ensuite plus tranquille;

on lui conseille de se soumettre aux cérémonies & aux usages de sa religion, parce que la bienséance l'exige; on lui parle de Dieu, parce qu'on lui fait espérer qu'il peut lui rendre la santé; on lui demande quelles sont ses dernieres volontés, sous le prétexte de ne rien faire tandis qu'il est malade, qui puisse lui déplaire; enfin on lui fait exécuter par cent stratagêmes différents ce qu'on obtiendroit de lui dans un instant, en lui disant: *Vous êtes hors d'espoir de vivre; il faut songer à mourir dans peu.*

Malgré tous les soins qu'apportent les Françoïs, de ne vouloir jamais dire précisément à un malade qu'il doit mourir, ils ont des coutumes si tristes & si lugubres, qu'elles sont plus capables de troubler un homme qui craint la mort, que la condamnation la plus seche & la moins ménagée d'un médecin. Chaque cérémonie annonce le dégré où la maladie se trouve. Lorsqu'elle commence à être dangereuse, le médecin appelle le notaire: si elle augmente, il fait intervenir le prêtre. Celui-ci agit aussi par gradation; d'abord il écoute les fautes

dont le malade s'accuse d'être coupable; il l'en absoud, & les lui pardonne au nom du Ciel. Ensuite, si le danger augmente, il lui donne à manger un peu de pain consacré; c'est de tous les mysteres chez les Chrétiens le plus grand & le plus auguste. Lorsqu'enfin il n'y a presque plus d'espoir, il lui frotte toutes les extrémités des membres avec une huile sainte.

Dis-moi, cher Yn-Che-Chan, toutes ces cérémonies ne valent-elles pas les discours les plus énergiques? & les François, qui savent dans quel temps & dans quelle situation on les met en pratique, ne jugent-ils pas de leur état aussi parfaitement que si on leur disoit, comme font les médecins à la Chine; *Il est certain que vous mourrez aujourd'hui, ou demain.* D'ailleurs, rien n'est plus capable d'augmenter la crainte de la mort que les appareils, dont les François & tous les Européens l'accompagnent. La maison d'un malade à l'extrémité retentit des cris de la mere, des pleurs des enfants, des gémissements des freres, des plaintes des domestiques, des soupirs des amis. Sa chambre ornée d'une maniere triste &

lugubre, eſt éclairée par des flambeaux, au défaut du jour qui ne peut paroître au travers des fenêtres fermées. Son lit eſt entouré de prêtres, de médecins, de valets pâles & éplorés. Quel eſt l'homme, qui, dans une pareille ſituation, quelqu'intrépide qu'il fût, ne ſe laiſſeroit point ſaiſir à la crainte? On n'oſe, ici, cher Yn-Che-Chan, dire aux gens qu'ils ſont en danger de mourir, dans la crainte de les effrayer; & on pratique tout ce qu'il y a de plus capable de produire cet effet. Bizarre ſuite des préjugés de l'eſprit humain! il fait, de la maniere la plus cruelle, ce qu'il croit ne point faire.

Quoique les François, cher Yn-Che-Chan, appréhendent ſi fort la mort lorſqu'ils la voyent approcher lentement, ils ſont cependant braves ſoldats, courageux. La raiſon de cette contrariété ſe trouve dans le caractere de l'homme; & ſur tout du François. Lorſqu'il eſt animé par la gloire, par la haine, par l'ambition; qu'il jouit de toutes ſes forces; que le corps a la même vigueur que l'eſprit, il ne penſe point à l'approche d'une mort dont les appareils n'ont rien d'af-

ſreux. Le même homme qui aura tremblé dans ſon lit à la vue d'un médecin, ira avec beaucoup de fermeté & de courage à l'attaque d'un baſtion ou d'un chemin couvert. On peut dire que les François ceſſent de craindre la mort dès qu'elle s'offre à leurs yeux ſous l'image de la gloire : cette paſſion fait ſur eux le même effet que la triſteſſe & la fureur ſur les Chinois : car malgré l'amour que ces derniers ont pour la vie, il s'en trouve pluſieurs, même parmi les perſonnes du ſexe, qui ſe donnent la mort par colere, par déſeſpoir, ou par dépit de n'avoir pu ſatisfaire leur vengeance.

Ce dernier vice eſt bien moins connu chez les François que chez les Chinois. Si l'on ſe venge dans ce pays, c'eſt ordinairement peu après qu'on a été outragé, & preſque toujours d'une maniere noble, & dans laquelle la trahiſon n'a aucune part. Les François n'ont point aſſez de vertu pour pardonner une offenſe, mais ils en ont trop pour s'en venger en lâches. On ne ſauroit dire en général la même choſe de nos compatriotes ; l'une des voies qu'ils emploient pour nuire à

leurs ennemis ; c'eſt de mettre le feu pendant la nuit à leurs maiſons. Cette action eſt ſi infâme, qu'elle paroîtroit preſqu'incroyable, ſi l'expérience journaliere ne montroit le contraire. Ils ne ſe vengent jamais qu'avec méthode ; ils choiſiſſent le temps propre à exécuter leurs pernicieux deſſeins, & diſſimulent leur mécontentement, juſqu'au moment qu'ils peuvent ſatisfaire leur haine. Loin d'en venir d'abord aux voies de fait, ainſi que les François, ils affectent de n'être point ſenſibles à l'affront & à l'outrage qu'ils croient avoir reçus. Les gens de diſtinction ſur tout ſont auſſi ſoigneux de cacher leur colere, & de garder les dehors & les bienſéances avec leurs ennemis, que les gentilshommes François ſont attentifs à faire d'abord éclater leur reſſentiment contre les leurs. Ils different de ſe venger pour le faire plus ſurement ; & dès que l'occaſion s'en préſente, ils la ſaiſiſſent avec avidité.

J'ai remarqué, cher Yn-Che-Chan, que la baſe des haines mortelles qui pouſſent les Chinois à des excès auſſi horribles, c'eſt l'inclination qu'ils ont pour

les procès. Ils engagent, pour plaider, leurs terres, leurs maisons, leurs meubles, enfin tout ce qu'ils ont de plus nécessaire. Il arrive que, lorsqu'ils perdent leur procès, ils restent dans une misere étonnante. Cela les met au désespoir contre leurs adversaires, qu'ils regardent comme les causes principales de leur malheur; au lieu qu'ils ne devroient chercher qu'en eux-mêmes & dans leur passion pour la chicane la source de tous leurs maux.

Une autre chose qui augmente à la Chine le dépit de bien des plaideurs, c'est qu'on y finit plusieurs procès à la maniere des Turcs, & que les Mandarins font distribuer quelques coups de bâton à ceux qu'ils croient avoir plaidé injustement ou mal à propos.

Les François en général aiment assez les procès: il y a même une province auprès de Paris, dans laquelle on plaide autant & aussi volontiers qu'à la Chine. On m'a même assuré qu'il y a des gens qui achetent les procès des autres; & il est arrivé quelquefois qu'un homme qui n'avoit pour tout bien que trois pro-

cès, en a vendu deux pour avoir de quoi fournir aux frais du troisieme. Mais ces plaideurs ne craignent point le sort de ceux de la Chine : loin que les juges fassent donner des coups de bâton à un homme qui perd un mauvais procès ; pour adoucir son chagrin, & lui procurer le moyen d'en faire un autre, ils mettent toujours dans leurs sentences ou dans leurs arrêts quelque clause ambiguë, qui ne manque pas de fournir matiere à un nouvel incident.

Un homme qui a perdu son procès devant les Juges du bailliage, appelle à ceux de la sénéchaussée. S'il a le même sort, il va au présidial. Est-il encore condamné, il se pourvoit pardevant le parlement. Tu crois sans doute, cher Yn-Che-Chan, qu'enfin la décision de ce tribunal souverain doit tout finir : point du tout ; le plaideur se pourvoit au conseil du Roi en cassation de l'arrêt du parlement. Il obtient ce qu'il demande : voilà les choses dans le même état qu'au commencement ; car le conseil ne juge jamais le fond de affaires ; il décide seulement si l'on a jugé con-

formément à l'ordonnance, enſuite il renvoie à un autre parlement.

Juge, cher Yn-Che-Chan, que de coups de bâton tomberoient ſur le dos d'un plaideur, s'il en avoit ſeulement quarante à chaque différent dégré de juriſdiction qu'il eſſuie. Quel eſt le mortel qui ſe ſentit le dos aſſez fort pour oſer entreprendre de ſoutenir un mauvais procès? Cependant il y en a beaucoup plus de ce genre que de bons; & les juges retirent des uns comme des autres. Un procès auprès des gens de robe, eſt appellé bon ou mauvais, ſelon qu'il leur rend. Ils diſent qu'ils ſont faits pour juger les diſputes des hommes, mais non point pour les empêcher d'en avoir. Loin de vouloir arrêter les progrès de la chicane, il les conſiderent d'une auſſi grande utilité pour eux, qu'un certain chirurgien regardoit pour lui ceux de la vér.... Il étoit un jour à genoux fort dévotement devant la ſtatue d'un roi qu'on prétend avoir apporté ce mal de Naples en France. Un prêtre qui l'apperçut, lui dit: *Mon ami, vous vous trompez; la ſtatue devant laquelle vous priez*

n'eſt point celle d'un ſaint. » J'ai plus d'o-
» bligation, mon pere, repartit le chi-
» rugien, à celui qu'elle repréſente, qu'à
» tous les ſaints qui ſont dans ce temple.
» Sans lui, moi & mes confreres nous
» mourrions de faim la plupart du
» temps. « Tel eſt cher Yn-Che-Chan, la façon de penſer de tous les hommes; ils ramenent tout à leur intérêt, & les malheurs de tous leurs compatriotes ne ſont plus ſelon eux des malheurs, lorſqu'ils peuvent en recevoir quelque profit.

Porte-toi bien; & donne-moi, je te prie, de tes nouvelles.

De Paris, le...

LETTRE VII.

Yn-Chen-Chan, *à* Sioeu-Tcheou.

TU ne ſaurois t'imaginer le plaiſir que m'ont cauſé tes lettres, mon cher Sioeu-Tcheou. Je les ai relues pluſieurs fois, & j'ai remarqué que tout ce que tu me diſois des mœurs & des coutumes des François, étoit très-conforme

à ce que j'avois pu en apprendre ici par la longue fréquentation que j'ai eue avec les missionnaires. Je me doutois bien que je devois être en garde contre ce que me disoient ces derniers, & n'ajouter foi à leurs discours qu'après les avoir mûrement examiné. Je te serai fort obligé de m'apprendre si tout ce qu'ils débitent ici de l'union des chrétiens, de la paix qui regne parmi eux, de la sagesse & de la douceur de leurs prêtres, est conforme à la vérité. Tu sais que, quoiqu'ami des missionnaires, j'ai toujours persisté dans les opinions de l'illustre *Confucius*, & que les conversations que j'ai eues au sujet de la Religion, n'ont jamais pu m'ébranler. Ce n'est pas que celle des Européens me paroisse très-belle & très-estimable; mais je pense que celle de ceux qui, comme moi, s'attachent au texte des livres canoniques, sans s'arrêter aux nouvelles gloses, est très-sensée & très-raisonnable.

Je suis persuadé de l'existence éternelle d'un premier moteur, auteur & principe de tous les êtres, qui gouverne cet univers, qui lit dans le fond de tous les cœurs,

qui punit le vice, qui récompense la vertu. Par les mots de *Chang-ti* & de *Tien*, je n'entends point, comme le vulgaire des Chinois, le ciel visible & matériel; mais un esprit souverain, indépendant de la matiere, qui la vivifie par sa puissance, & qui lui donne les différentes formes qu'elle prend. Je voudrois bien, cher Sioeu-Tcheou, que tu pensasses de même. Tu sais que je t'ai dit très-souvent que je ne pouvois approuver tes sentiments, & qu'ils me paroissoient contraires aux notions les plus claires. Nous en parlons souvent avec un jésuite de tes amis; & nous nous étonnons tous les deux qu'ayant autant d'esprit que tu en as, tu restes dans une secte qui conduit au pur athéïsme. Comment peux-tu comprendre qu'il soit non-seulement possible d'expliquer par des causes matérielles l'ordre & l'arrangement de l'univers; mais encore sa formation & sa production?

De pareilles opinions ne se seroient jamais établies à la Chine, si l'on y eût toujours été soigneux de conserver l'innocence, la candeur & la simplicité des

premiers siecles : mais on a malheureusement négligé les anciens monuments, on a abandonné les livres qui contenoient une saine doctrine, pour s'attacher à des auteurs qui ont plus songé à briller par leur éloquence, qu'à chercher la vérité.

Souffre, cher Sioeu-Tcheou, que je te rappelle comment s'est formée la secte que tu as embrassée; & ne crois pas que la passion ou les préjugés me fassent chercher des raisons pour en flétrir l'origine. Sous le regne du sixieme prince de la famille des *Song*, ont voulu réparer le mal que les différentes sectes avoient causé depuis quelque temps dans l'Empire, où elles avoient introduit le culte des dieux (1) étrangers, & causé de sanglantes guerres. Certains savants entreprirent de commenter non-seulement les anciens livres canoniques; mais encore d'expliquer les commentaires que *Confucius* & *Mencius* son disciple avoient faits sur ces mêmes livres plus de 1500 ans auparavant. *Tchu-tsé* & *Tching-tsé* furent les plus renommés de ces.

(1) Des Idoles.

nouveaux commentateurs : ils commencerent à s'éloigner du texte, bien moins cependant que les quarante docteurs à qui, trois cents ans après, l'Empereur *Yong-Lo* ordonna de faire un corps de doctrine qui pût être suivi par tous les savants, & qui fût conforme aux commentaires de *Tchu-tsi* & de *Tching-tse*.

Ces nouveaux interprêtes s'acquitterent de leur commission ; ils s'attacherent entiérement aux deux docteurs qui les avoient précédés ; & quoiqu'ils n'osassent abandonner ouvertement le sens & la doctrine des anciens livres si respectables & si respectés dans tout l'Empire, ils les corrompirent l'un & l'autre le plus qu'il leur fut possible. Ils glisserent dans leurs interprétations le dangereux venin de l'athéïsme ; & soit par leur éloquence, soit par le crédit qu'ils avoient dans l'Empire, soit enfin par le pouvoir de l'empereur qui les protégeoit, ils établirent leurs nouvelles opinions. Plusieurs lettrés les adopterent ; mais beaucoup d'autres se récrierent sur cette nouvelle doctrine & sur les interprétations forcées qu'on faisoit, soit du texte des anciens livres,

ſoit des commentaires de *Confucius* & des auteurs qui l'avoient ſuivi de près.

Il faut convenir de bonne foi qu'il n'a jamais été fait mention dans les ouvrages des premiers légiſlateurs de la Chine, de ce principe matériel qu'ont établi les Docteurs modernes, & qu'ils appellent *Tac-ki*: on n'en trouve aucune trace dans les cinq livres canoniques, (1) ni dans les quatre de *Confucius* & de *Mencius*. Ce *Tac-ki* ſelon eux, eſt une vertu ſecrette & occulte qu'on ne ſauroit expliquer clairement; c'eſt un être ſéparé des imperfections de la matiere, qui, répandu dans ce vaſte univers, en lie toutes les parties, les entretient dans leur correſpondance, en conſerve l'harmonie, leur donne la vie & la forme; c'eſt enfin la baſe & le fondement de tous les êtres. C'eſt lui qui en fait tous les changements, qui en regle l'ordre & le mouvement: cependant cette vertu occulte n'a aucune intelligence: elle eſt

(1) Ce ſont les cinq plus anciens livres des Chinois, & pour ainſi dire leur Deuteronome. Les Chinois les appellent *King*. Les Auteurs de ces livres ont précédé *Confucius* de pluſieurs ſiècles.

aveugle dans ſes opérations les plus régulieres, & conduit tout avec une ſageſſe immenſe, ſans ſavoir qu'elle conduit rien.

Quel ſyſteme, cher Sioeu-Tcheou ! & qu'il me paroît contraire aux notions les plus ſimples ! Comment cette matiere aveugle peut-elle faire ce qui exige néceſſairement l'intelligence la plus parfaite ? Comment peut-elle gouverner l'Univers, ſi elle ne ſe connoît pas elle-même ? Comment des êtres intelligents, tels que ſont les hommes, peuvent-ils émaner d'un principe matériel, s'ils n'ont point reçu leurs qualités de ce premier moteur ? A qui en ſont-ils donc redevables ? Eſt-ce à la matiere ? Mais elle eſt auſſi aveugle que *Tac-ki*, & encore plus imparfaite. Eſt-ce au hazard ? D'où vient donc ne voit-on point des arbres & des pierres intelligentes ; & d'où vient le haſard n'accorde-t-il la perception qu'à la matiere organiſée, ainſi que l'eſt celle qui forme le corps des hommes ? Eſt-ce cette organiſation qui cauſe l'intelligence ? Mais qui a réglé que cela ſeroit toujours de même, en vertu de quelle loi cela s'obſer-

ve-t-il ſi bien ? Comment eſt-il poſſible que dans ce vaſte Univers tout ſoit ſi juſte, ſi compenſé, ſi beau, ſi exact, ſans qu'aucune intelligence ne pourvoie à cet ordre ? La maiſon du plus petit bourgeois de Peckin eſt en déſordre, ſi le maître laiſſe écouler deux jours ſans y faire attention. Eh ! quoi, l'univers peut-il ſe paſſer plus aiſément d'un conducteur, que le ménage d'un Chinois ?

Les foibles raiſons qu'on oppoſe à ces objections ſe détruiſent d'elles mêmes. Le *Tuc-ki*, diſent ces nouveaux docteurs, eſt à l'égard de tous les êtres, ce qu'eſt le faîte par rapport à un édifice. Il ſert à en unir toutes les parties ; & cette vertu puiſſante & cachée conſerve toutes celles de l'univers, ſous quelques formes qu'elles ſe tranſmutent. Si d'un morceau de bois on fait une porte ou un banc, le *Tuc-ki* donne au bois la forme de porte ou de banc ; ſi l'on rompt cette porte en pluſieurs morceaux, c'eſt encore le *Tuc-ki* qui leur donne leur nouvelle forme : ainſi c'eſt lui qui dirige, qui regle, & qui détermine tout ce qui arrive.

A quoi ſervent, mon cher Sioeu-

Teheou, ces explications inutiles qui font un cercle vicieux ? ne faut-il pas en revenir toujours à ce point principal : comment le *Tao-ki* fait-il tout ce qu'il fait ? Est-ce avec connoissance de cause ? C'est donc un premier principe intelligent qui connoît tout, à qui rien n'est caché, dont la providence est immense. Votre système est insoutenable, ou parce qu'il heurte les notions les plus claires, ou parce qu'il se contredit & se détruit lui-même.

Lorsqu'on presse vivement les sectateurs des nouveaux Commentateurs, on les oblige de tomber dans des contradictions manifestes. Le *Tao-ki*, peut-on leur dire, étant l'essence de tous les êtres, l'est aussi de l'ame. Vous convenez que l'ame est intelligente. Comment une chose peut-elle avoir une qualité essentielle, qui ne se trouve point dans son essence ? Ou il faut que l'ame humaine soit aussi aveugle que la matiere ; ou il faut que ce qui la constitue soit plus éclairé. Il y a donc deux sortes de natures dans le *Tao-ki*, l'une l'intelligente, qui fait l'essence des ames ; l'autre passive, inanimée, qui constitue les corps.

Or, est-il possible que dans un seul &

unique principe il y ait deux natures également oppoſées, dont l'une connoît, l'autre eſt aveugle? Ou il faut que le *Tăc-kĭ* ſoit un être intelligent, animé, au-deſſus de la matiere, qui faſſe enfin dans l'Univers le même perſonnage que l'ame dans le corps, qu'il le gouverne avec connoiſſance de cauſe; ou qu'il ſoit totalement matériel, & qu'il agiſſe ſans ſavoir qu'il agit. Si les nouveaux Docteurs conviennent que le *Tăc-kĭ* eſt intelligent, ils détruiſent leur ſyſtême: s'ils le privent de toute connoiſſance, ils ſont obligés de ſe contredire, puiſqu'ils le font le principe des êtres intelligents; ce qui eſt abſurde par les raiſons que je viens de rapporter.

Voilà, mon cher Sioeu-Tcheou, ce que je t'ai dit pluſieurs fois, ſur les opinions que tu as adoptées ſans les avoir aſſez examinées. Réfléchis de nouveau, je te prie, ſur les objections que je te fais: communique-les à quelque François de tes amis, tu verras qu'il ne balancera pas à condamner tes erreurs, car le ſyſtême des nouveaux Commentateurs paroît non-ſeulement abſurde, mais même très-criminel aux Européens. Ils diſent qu'il détruit tou-

tes les vertus morales, qu'il autorise les hommes à commettre les plus grands crimes; qu'il assure une éternelle tranquillité aux plus grands scélerats, puisqu'il bannit la Providence divine, qu'il anéantit les peines & les récompenses après la mort. Il s'ensuit même du sentiment des nouveaux Docteurs, qu'on ne doit suivre uniquement dans ce monde, que ce qui peut servir à contenter nos passions; car dès qu'il n'y a ni vice ni vertu, comme il faut le soutenir dès qu'on regarde toutes les choses qui arrivent, comme les suites & les opérations d'un principe aveugle, il faut suivre tout ce qui peut contenter nos desirs. A quoi sert que nous songions à les réprimer; & quel fruit, quelle recompense espérons-nous de notre contrainte? On est bien fou de se tourmenter inutilement, & de préférer le bien public à sa satisfaction. Considere, cher Sioeu-Tcheou, où conduit ton système; & vois les pernicieuses suites, qui ne vont pas à moins qu'à sapper les fondements de toute société.

Porte toi bien. *De Pekin, le...*

LETTRE VIII.

Sioeu-Tcheou, à Yn-Che-Chan.

LEs François, cher Yn-Che-Chan, ſont auſſi diviſés par le nombre de ſectes qu'il y a entr'eux, que le ſont les Chinois par celles qui ſont établies dans l'Empire, dont les trois principales ſont, 1°. celles des lettrés, qui ſuivent la doctrine des anciens livres canoniques & les explications qu'en ont donné *Confucius* & les autres docteurs; 2°. celle des ſectateurs de *Lao-Kium*; & 3°. celle qui adore la divinité *Foé*.

Il y a à Paris trois ſectes principales, qu'on peut comparer à ces trois Chinoiſes, & dont le parallele me paroît fort juſte. Tu connoîtras par celui que je vais faire, ſi cette prétendue union entre les chrétiens, dont les miſſionnaires parlent ſi ſouvent, eſt telle qu'ils la diſent. Je t'aſſure d'avance que les Européens paroiſſent auſſi peu certains dans les matieres de religion, que les Indiens. L'un condamne ce que l'autre approuve;

celui-ci traite son adversaire d'ignorant, celui là d'impie, un autre l'accuse de débauche & de libertinage; un quatrieme prétend que ces trois premiers sont également dans l'erreur, & veut les faire brûler pour venger le ciel de leur outrage. En vérité, cher Yn-Che-Chan, la chose dans laquelle les Européens, & surtout les François, different le plus, c'est dans la religion. Je viens au parallele de leurs sectes avec celles de la Chine; je commence par celle des lettrés. Elle se vante de ne suivre que le texte des anciens livres canoniques: elle condamne les autres comme des innovations contraires au bien public; elle leur reproche la superstition, la mauvaise foi, l'ignorance, &c. Cette secte est cependant divisée, & ne s'accorde pas entiérement avec elle: quelques-uns de ses sectateurs ne veulent suivre que les anciens commentateurs; c'est là ton sentiment, cher Yn-Che-Chan. Je pense au contraire avec plusieurs autres lettrés que les nouveaux docteurs ont mieux compris le sens des livres canoniques.

Il en est de même à Paris parmi les gens

savants ; ils prétendent tous également être attachés au sens littéral des anciens livres canoniques ; ils mépriſent, injurient, condamnent les autres ſectes, leur reprochent de corrompre l'ancienne doctrine : cependant ils ne s'accordent pas mieux entre eux que les lettrés de la Chine. Les uns veulent ſuivre les anciens commentateurs. Ils s'attachent aux écrits de quelques docteurs Grecs & Latins, dont les principaux ſont Baſile, Chriſoſtôme, Auguſtin, Jérôme, Grégoire de Nazianze. Les autres au contraire adoptent les ſentiments des interprêtes modernes ; ils diſent que Calvin, Beze, Mélancton ont mieux expliqué le texte des livres canoniques que les anciens.

Ne crois pas, cher Yn-Che-Chan, qu'il s'agiſſe entre ces ſavants de décider de certaines opinions peu importantes à leur religion : il eſt queſtion au contraire des points les plus fondamentaux. Celui (1) que les miſſionnaires établiſſent à la Chine comme le plus eſſentiel eſt rejetté totalement par les ſectateurs des nouveaux commentateurs. Ils ne veulent point auſſi

(1) La Tranſubſtantiation.

reconnoître

reconnoître le souverain pontife Romain ; ils disent au contraire que c'est le destructeur de la religion.

Tu seras peut-être étonné que dans les livres européens que t'ont prêtés les missionnaires ; & dans les conversations que tu as eües avec eux, tu n'aies jamais été instruit de cette différence si considérable qui se trouve entre les savants François : je vais t'en apprendre les raisons. Tu sais qu'on hait mortellement les persécutions à la Chine, & qu'on y abhorre les guerres de religion ; on n'y souffriroit plus les missionnaires, si l'on étoit instruit que les opinions qu'ils enseignent, pussent un jour nuire à l'Etat. Or, il est bon que tu saches que pendant long-temps les partisans des anciens commentateurs ont fait à ceux des nouveaux une guerre cruelle : ceux-ci à leur tour tâchoient de se défendre, le mieux qu'il leur étoit possible. On s'est massacré en France l'espace de plus d'un siécle pour savoir quels sens on devoit donner à un verset d'un livre canonique. On brûloit une ville, parce que les savants qui l'habitoient, prétendoient que l'Être suprême entendoit toutes les

langues, & qu'on pouvoit le prier en François. D'un autre côté on égorgeoit les prêtres qui suivoient les opinions des anciens Docteurs ; on précipitoit leurs partisans du haut d'un rocher dans des précipices affreux ; on passoit au fil de l'épée les habitants des villes dont on se rendoit maître ; & la fureur de ceux, qui s'étoient attachés aux nouveaux commentateurs, égaloit celle de ceux qui leur étoient opposés. Enfin, après les guerres les plus sanglantes & les proscriptions les plus cruelles, le parti des anciens prévalut contre celui des modernes ; non-seulement il réduisit l'autre au silence ; mais il en exila une grande partie hors du royaume. Les savants, attachés aux docteurs modernes, qui restent aujourd'hui en France, sont obligés de garder le silence ; il faut même qu'ils ne donnent aucune marque de leur opinion, & qu'ils déguisent leurs sentiments dans certaines occasions.

Si jamais, cher Yn-Che-Chan, on est instruit à la Chine des divisions criminelles & meurtrières des Lettrés François, je ne doute pas que cela ne porte un grand préjudice aux Missionnaires. On

craindra les ſuites de leur religion, & l'on voudra éloigner des gens, qui préchant ſans ceſſe la tolérance, lorſqu'ils ſont foibles, ne cherchent qu'à contraindre les conſciences, dès qu'ils en ont le pouvoir. Je t'avouerai naturellement qu'avant de venir en France, & de connoître tous les maux que les diſputes de religion ont cauſés à l'Europe, j'avois du Chriſtianiſme une meilleure opinion. Cette loi ſi belle & ſi ſage eſt flétrie & dégradée par ceux qui la profeſſent. En vérité je crois que les trois quarts des François regardent comme une fable la Religion qu'ils profeſſent. S'ils la croyoient, ils agiroient ſans doute conformément à ſes principes; or ils font tout le contraire. Elle leur a dit qu'ils doivent être humbles, patients, modeſtes, pardonner les injures, éclairer les cœurs & les eſprits par la raiſon, & non par la violence: eux au contraire égorgent, maſſacrent, pendent, brûlent pour de ſimples diſputes théologiques; & ce qu'il y a de pis, ils prétendent qu'ils ſont en droit de commettre toutes ces cruautés, & que la Religion l'ordonne dès qu'il s'agit de la défendre ou d'en étendre les droits.

Ce seul principe, s'il est jamais connu, fera proscrire entiérement le Christianisme de la Chine. Il me semble entendre dire aux Ministres d'Etat : " Si jamais ces „ gens devenoient assez puissants, pour „ former un parti, ils feroient sans doute „ ici ce qu'ils ont fait en Europe. Ils „ voudroient nous contraindre par la force à recevoir leurs sentiments ; ils seroient, étant les maîtres, aussi durs & „ aussi cruels qu'ils paroissent aujourd'hui „ humbles & charitables. Chassons de la „ Chine ces loups couverts de la peau „ d'un agneau. Persuadons à l'Empereur „ que sa qualité l'engage à éloigner de „ l'état des perturbateurs, d'autant plus „ dangéreux, qu'ils fomentent en secret „ les séditions les plus opiniâtres, & „ qu'ils autorisent tous leurs crimes du „ prétexte de la Religion. Les privilé„ges que l'on a accordés sous les regnes „ précédents aux Missionnaires, ne doi„ vent point le retenir. Tout Prince qui „ trouve des criminels établis dans ses „ États, soit par la négligence de ses an„ cêtres, soit parce qu'on n'a pas connu „ leurs crimes, est en droit de les chasser

„ toutes les fois qu'il croit que le bien „ publique le demande. „

Voilà ſans doute, cher Yn-Che-Chan, comment raiſonneront les Mandarins de tous les grands tribunaux, s'ils viennent jamais à avoir une connoiſſance exacte de l'hiſtoire de l'Europe, & s'ils apprennent un jour quelle eſt la véritable morale des Miſſionnaires. Ils ne ſe laiſſeront point ſéduire à toutes les proteſtations que les Européens pourront faire. Ils leur diront: „ quelle croyance devons-„ nous ajouter à des diſcours que vous „ démentez avec tant de fierté daus les „ pays où vous êtes les maîtres? Votre „ pernicieuſe religion peut être comparée „ à un homme, conſidéré dans deux âges „ différents: dans l'enfance il eſt modeſ-„ te, doux, humble, patient, parce „ qu'il craint les corrections. Le peu de „ pouvoir que vous avez aujourd'hui à „ la Chine vous contraint d'être offi-„ cieux, debonnaires, pacifiques. Ce „ même enfant a-t-il atteint l'âge viril, il „ ſe moque de ſes maîtres, il les mé-„ priſe, il les rebute, il les maltraite, il „ les chaſſe enfin & s'en délivre entié-

„ rement : ainſi feriez-vous à notre égard ,
„ & vous ne nous traiteriez pas avec plus
„ de douceur. Eſt-il probable que vous
„ auriez pour des étrangers des égards
„ que vous n'avez point eus pour vos com-
„ patriotes ? Et puiſque vous n'avez pas
„ pu vivre tranquilles dans le ſein de vos
„ familles, que le pere a proſcrit ſon fils ,
„ que le fils a perſécuté ſon pere pour le
„ ramener à ſon ſentiment , devons-nous
„ nous flatter que vous vouluſſiez nous
„ perſuader d'une maniere moins barba-
„ re , ſi vous étiez les maîtres de ne plus
„ diſſimuler.

Quelque ſubtils que ſoient les miſſionnaires , & quelque fertiles qu'ils ſoient en expédients , que pourront-ils dire ou que pourront-ils faire pour empêcher leur éxil ? Je ne vois pas , cher Yn-Che-Chan , qu'il leur reſte aucune reſſource. Nieront-ils ce qui s'eſt paſſé & ce qui ſe paſſe tous les jours en Europe ? Leur menſonge ſera bien aiſé à confondre , & ne fera qu'augmenter les ſoupçons qu'on aura de leur diſſimulation. Le meilleur & le plus court pour eux , ſera de ſe retirer & de retourner dans leur Patrie.

Ces réflexions sur les disputes qui regnent entre les Savants François, m'ont empêché de te parler des deux autres sectes, que je voulois comparer à celle de *Lao-Kium* & à celle de *Foe*; je réserve ce paralelle pour la premiere lettre que je t'écrirai. Je suis en peine de la santé de notre ami Choang. Je ne reçois aucune de ses nouvelles : apprends-moi, je te prie, s'il t'a écrit depuis qu'il est arrivé à Ispahan. Dès que j'aurai reçu des lettres de Tiao, je t'en instruirai. Je ne sais s'il sera aussi content de son voyage en Moscovie, que je le suis de celui que j'ai fait à Paris.

Porte-toi bien. . . . *De Paris, le..*

LETTRE IX.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LA secte des *Lao-tse*, cher Yn-Che-Chan, me paroît assez ressemblante à celle des Convulsionnaires de Paris. Examinons d'abord la premiere; nous viendrons ensuite à la seconde. *Lao-Kium* en fut le chef

& l'inſtituteur : ce philoſophe, ou plutôt ce rêveur, établit une morale auſſi dangéreuſe que celle de *Confucius* (1) étoit belle, ſimple & naturelle ; cependant il parvint à faire recevoir ſes opinions pernicieuſes au bien public & à la ſociété, en leur donnant un air d'auſtérité, & en les couvrant du voile de l'hypocriſie. Il établit qu'il étoit ridicule de s'occupper de grands projets, de ſe tourmenter pour parvenir aux honneurs & de ſacrifier ſon repos au deſir de contenter ſes paſſions.

Ces raiſonnements paroiſſent d'abord très-ſenſés ; on en reconnoît le faux & le criminel quand on approfondit comment celui qui les fait veut qu'on acquiére ces vertus morales. Il prétend qu'on doit tâcher d'approcher du néant le plus qu'il eſt poſſible ; qu'il faut, ſi l'on peut, s'oublier totalement & que c'eſt en ceſſant de penſer qu'on ceſſe d'être malheureux. Ces principes ne détruiſent-ils pas tous les fondements de la ſociété civile, n'en briſent-ils pas tous les liens ? Si les hommes croyoient n'être heureux qu'autant qu'ils

(1) *Lao-Kium* & *Confucius* vécurent dans le même temps.

restent dans une inaction parfaite, dans une molle indolence, enfin dans une espéce de néant, que deviendroient les Républiques & les États les plus florissants?

Les dogmes de la religion de *Lao-Kium* sont aussi condamnables que ceux de sa morale; ils établissent comme des vérités évidentes, les extravagances les plus énormes. Ce docteur veut que le vuide, le néant soient les principes de toutes les choses; il prétend qu'il y a une multitude innombrable de génies ou d'esprits qui préfident à tous les événements humains; il ordonne d'adorer tous ces Dieux imaginaires. Ses disciples, aveuglés par ses promesses, se sont entêtés de la pierre philosophale; ils ne parlent que d'une essence qui rend les hommes immortels, & qu'on peut composer par le secours des esprits. Pour connoître le ridicule de ces divisions & de ces folles espérances, il ne faut que faire attention à ce qui est arrivé à *Lao-Kium*; il est mort ainsi que les autres hommes, malgré la connoissance qu'il prétendoit avoir de cet élixir qui rendoit éternel.

Je trouve dans la vie & dans la mort

de *Lao-Kium* des armes bien fortes pour combattre ſes ſectateurs ; elles me ſervent également à prouver qu'il penſoit d'une maniere très-oppoſée aux principes qu'il établiſſoit. Il vouloit qu'on renonçât à toutes les dignités, qu'on fuît les affaires, qu'on recherchât l'état d'inaction ; & il étoit le plus ambitieux de tous les hommes. Il prétendoit que ſes diſciples, en étudiant ſa doctrine, trouveroient le ſecret de ſe rendre immortels, & lui-même a ſubi les loix ordinaires de la nature. Ne faut-il pas être bien aveugle pour ajouter foi aux promeſſes d'un homme qui les dément viſiblement par ſes actions ?

Je ne pouvois m'empêcher de gémir, lorſque j'étois à Peckin, de la prévention où je voyois les ſectateurs de ce fourbe en faveur des prédictions de ces prétendus Devins, qu'ils regardent avec tant de reſpect, qu'ils croyent ſi bien inſtruits dans la doctrine de leur maître & dans la connoiſſance de l'avenir. Je déplorois la foibleſſe de certaines gens que je voyois être les dupes de ces impoſteurs, qui, après avoir fait des grimaces, des contorſions groteſques, ſacrifient aux ef-

prits dont ils prétendent être inſpirés, un cochon, un poiſſon & une volaille.

Je voudrois bien ſavoir quelle eſt la raiſon de ce ſacrifice, & pourquoi il eſt compoſé d'animaux qui ont ſi peu de rapport ? Peut-être eſt-ce afin que les différents eſprits trouvent des mêts qui conviennent aux éléments auxquels ils préſident : la volaille eſt ſans doute pour les eſprits aëriens, le poiſſon pour les aquatiques, & le cochon pour les terreſtres. Il me paroît cependant que ce dernier eſt fort mal partagé ; & je ne ſais pas d'où vient, les Devins n'ont pas jugé convenable de le régaler plutôt d'un bœuf ou d'un veau. Le préſent eût été bien plus honnête, outre que la chair de cochon donne la lepre, & qu'il eſt fort dangereux que les eſprits terreſtres ne ſoient incommodés de cette nourriture. Mais ceſſons de plaiſanter, les eſprits, s'il y en a, ne mangent point, quoi qu'en diſent les Devins. Cela étant, on peut leur objecter ce qu'un Miſſionnaire Jéſuite diſoit un jour a un Chinois, qui croyoit que le Ciel étoit ſenſible aux ſacrifices des animaux. " Si

„ l'Etre suprême (1) est un esprit, ainsi
„ que vous l'avouez, s'il ne peut être ni
„ vu, ni touché, ni senti, comment peut-
„ il être nourri par des choses matériel-
„ les; & comment ce qui est corporel
„ peut-il servir au maintien & à la con-
„ servation de ce qui est incorporel, & ce
„ qui est mortel, à la durée de ce qui est
„ immortel? „ Ce raisonnement est convaincant, de tous temps les Chrétiens s'en sont servi contre leurs adversaires. Il est clair; il se présente si naturellement à l'esprit, que je m'étonne comment il n'a pas garanti les hommes des excès dans lesquels ils sont tombés; mais la force des préjugés obscurcit ordinairement tous les éclats de la lumiere naturelle; & la raison veut en vain se faire entendre dans un cœur, où la superstition est maîtresse.

Comment est-ce que les sectateurs de *Lao-Kium* pourront jamais être désabusés

[1] Sed si Deus (ut dicitur) nullius est corporis, omnisque est incontiguus tactu, qui fieri potest ut immortalibus rebus nutriatur incorporeum, quod mortale est, ut immortale sustineat, subdatque salutem rei quam contingere nequeat, & motus subministrare vitales. *Arnob. lib. 7. pag. 126.*

par les objections qu'on leur fait, puisqu'ils ne le sont point par les folles circonstances & par les faits extravagants qu'on raconte dans la vie de leur Maître. Le précis le plus simple de son histoire suffit pour jetter un ridicule éternel sur sa doctrine. Il nâquit auprès de la ville de *Lin-Pao*, vers la fin de la Dynastie des *Tcheou*. Son Pere, simple Payſan, étoit obligé pour vivre de servir en qualité de manœuvre : il exerça ce pénible & misérable emploi jusqu'à l'âge de soixante-dix ans. Sa pauvreté l'avoit contraint à garder le célibat jusques alors : enfin ennuié d'un pucelage de quatorze lustres, il prit pour femme une payſanne âgée de quarante ans. Malheureusement la vertu prolifique se trouva éteinte chez lui, il fallut qu'il se contentât de goûter les plaisirs du mariage sans en recueillir des fruits. Sa femme ne laissa pas cependant de suppléer à cet inconvénient ; elle conçut par l'opération du Ciel. Un jour qu'elle étoit seule dans un lieu écarté, une vertu vivifiante du Ciel & de la Terre suppléa à la foiblesse du mari septuagénaire. Un enfant, fabriqué par des voies miraculeuses, devoit

ſe former & naître d'une maniere différente des autres ; auſſi reſta-t-il quatre-vingts ans dans le ventre de ſa mere : de ſorte que cette femme, qui en avoit quarante lorſqu'elle le conçut, étoit dans ſa cent vingtieme quand elle le mit au monde. Voilà une groſſeſſe un peu longue & qui dût lui être incommode ; auſſi le maître de la maiſon dans laquelle elle ſervoit, ennuyé de voir durant tant d'années le gros ventre de cette ſervante, & peut-être la ſoupçonnant d'être hydropique, la chaſſa de chez lui. Elle fut donc contrainte de courir la campagne & d'aller de village en village demander l'aumône. Enfin elle s'arrêta un jour ſous un prunier ; là elle accoucha d'un fils qui avoit les cheveux & les ſourcils tout blancs. La choſe étoit naturelle, un enfant de quatre-vingts ans a droit de reſſembler parfaitement aux vieillards. Comme cette femme ignoroit le nom de la famille de ſon mari, & qu'elle n'en connoiſſoit que le ſurnom, elle donna à *Lao-Kium* ſon fils, le nom de l'arbre ſous lequel il étoit né ; & s'appercevant enſuite qu'il avoit les oreilles fort longues, elle en ajouta

un second à ce premier, & l'appella (1) *Prunier l'oreille* : mais le peuple ne trouvant point que ce nom convint à l'enfant octogénaire, le voyant d'ailleurs tout blanc, il le nomma le (2) *vieux enfant*.

Quand *Lao-Kium* fut parvenu à un certain âge, il fut fait Bibliothéquaire d'un Empereur de la Dynastie des *Tcheou*. Ayant prévu que cette famille ne resteroit pas long-temps sur le Trône, & s'appercevant de sa décadence prochaine, il monta galamment sur une vache noire, & se rendit à la gorge de la vallée sombre. Quelque temps après il mourut, & on l'enterra à *Ou* ; on y voit encore son tombeau.

Peut-on inventer, cher Yn-Che-Chan, une fable aussi puérile & aussi grotesque, & ne faut-il pas que nos compatriotes qui ont embrassé la Secte des *Lao-tse*, soient les plus aveuglés de tous les hommes ? Quoi ! leur Maître, *Lao-Kium* est mort, il est enterré, son tombeau existe encore, & ils veulent qu'il ait connu le

(1) *Ly-eul* en Chinois.
(2) *Lao-tse* en Chinois.

ſecret de rendre les hommes immortels. Il n'a pu garantir la Dynaſtie des *Tcheou*, ni détourner les malheurs de cette Famille Royale pendant qu'il vivoit ; & aujourd'hui qu'il n'eſt plus, il pourra opérer les plus grandes choſes ? Quelle folie & quelle extravagance ! Qui croiroit que tant d'abſurdités ont trouvé beaucoup de zélés partiſans ? Cependant cela n'eſt que trop vrai ; & les hommes, toujours portés à embraſſer ce qui a l'air merveilleux, ſuivent plutôt des opinions monſtrueuſes que des ſentiments ſimples & conformes aux principes de la raiſon Cette Secte a eu & a encore des admirateurs non-ſeulement parmi le ſimple peuple, mais encore chez les Grands ; on a vu des Mandarins entêtés de toutes les eſpérances chimériques, que promettent les diſciples de *Lao-Kium*. Ces Seigneurs achetoient bien cher de petites images, où étoient repréſentés les eſprits qui rendent immortels, qui guériſſent de toutes les maladies, qui préſervent de tous les dangers. L'Empereur *Vouti* fut lui-même la dupe de ces Charlatans : il prit pluſieurs fois le prétendu

breuvage de l'immortalité ; mais il reconnut qu'il n'en étoit pas moins mortel ; & ce qu'il y eut de malheureux pour lui, c'eſt qu'il ne ſe déſabuſa que lorſqu'il étoit ſur le point d'expirer.

L'entêtement des Chinois ne peut être excuſé que par celui que certains François font paroître pour des ſuperſtitions & des extravagances auſſi ridicules. Il y a eu ici un homme appellé *Paris*, qui eſt le *Lao-Kium* des Pariſiens. Je t'inſtruirai de ſa vie, & des opinions de ſes ſectateurs dans ma premiere Lettre. Tu verras que, s'il y a bien des fous parmi nos compatriotes, il n'y en a guere moins chez les François.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

De Paris, le...

LETTRE X.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

JE parcourus, cher Yn-Che-Chan, dans ma derniere lettre les folies des ſectateurs de *Lao-Kium* ; voyons à préſent

celles des Convulſionnaires François. Ils reconnoiſſent pour leur chef un certain *Paris*. C'étoit un demi-Prêtre ; les Européens ont pluſieurs degrés par où leurs Eccléſiaſtiques doivent paſſer, avant que d'arriver à la prêtriſe. On ne voit point à la Chine parmi les Miſſionnaires de ces demi-prêtres, parce que leur pouvoir eſt très-borné, qu'ils ne peuvent point opérer les principaux myſteres du Chriſtianiſme, & qu'ils y ſeroient inutiles. Ils les appellent des *Diacres*. Ce *Paris* ne peut donc point être regardé comme un véritable Prêtre : cependant ſes diſciples le placent non-ſeulement au-deſſus des Pontifes ordinaires ; mais ils l'élevent même au-deſſus de l'Evêque de Rome, le Prince & le Chef de tous les Chrétiens.

Tandis qu'il vécut, à peine fut-il connu de quelques femmes de ſon quartier & quelques gens du plus vil peuple, à qui il liſoit les livres canoniques des Européens. Il crioit beaucoup contre une ordonance du Pontife Romain, contre laquelle pluſieurs Docteurs François s'étoient fortement élevés : il avoit embraſſé leur parti ſans ſavoir pourquoi ; car il étoit très-

ignorant. On peut dire qu'il combattoit pour des opinions qu'il ne connoiſſoit pas ; l'amour de la nouveauté & un penchant naturel au Fanatiſme avoient, bien plus que la raiſon, déterminé ſon choix en faveur du parti qu'il avoit embraſſé. Ses mœurs étoient aſſez pures ; mais ſa morale étoit pernicieuſe à la Société : il ne parloit que de renoncement à tout ce qui peut flater les hommes & les attacher les uns aux autres par des liens civils ; il rapportoit tout à un certain état de perfection, qui ne ſe trouvant jamais parmi les hommes, ne peut leur être d'aucune utilité dans leur conduite & dans la direction de leurs actions.

Cette élévation au Ciel, ce mépris abſolu des choſes humaines, ſi vanté par les Janſéniſtes, reſſemble aſſez à ce vuide, à ce repos & à cette indolence des ſectateurs de *Lao-Kium*. Les premiers, ſous les apparences de rapporter tout à la Religion, ruinent la ſocieté, en briſent les liens ; les derniers ſous prétexte de rendre les hommes heureux, en les délivrant de tous les ſoins, les expoſent à tous les maux qui accableroient une République, dans

s les vertus morales, qui
nmes à commencer les plus
s, qui l'assure une éternelle
os grands sectateurs,
ovidence divine, qui
s, & les récompenses que
ne même du sentiment des
ens, qu'on ne doit faire
ans ce monde, que
à contenter nos passions,
n'y a ni vice ni vertu,
venir dès qu'on regarde
qui arrivent, comme les
rations d'un principe
re tout ce qui peut
quoi sert que nous
le quel fruit,
ions-nous de notre
bien fou de se
de préférer le bien
tion? Confidens,
ne connoît nos
ations, qui ne
fondemens de

laquelle tout le monde fuiroit le travail, & où l'on ne verroit ni laboureur, ni commerçant, ni juge, ni soldat. Si tous les Chinois pensoient comme *Lao Kium*, que seroit devenue la Chine ? Elle seroit un désert peuplé d'ours & de tygres. Et si les François imitoient tous le Diacre *Paris*, leur pays seroit uniquement habité par des fous. On trouveroit plus aisément un perroquet, ou un canari dans les forêts de la Laponie, qu'un homme sage dans ce royaume.

Les partisans du Diacre fanatique ont parfaitement suivi les préceptes ; ils les ont même étendus plus loin qu'il n'auroit cru ; car à peine a-t-il été mort, qu'ils ont voulu le placer au rang des demi-Dieux. Ils lui ont érigé un culte, & ont annoncé que tous ceux qui ne reconnoîtroient point la grandeur & la gloire dont il jouit dans le Ciel, seroient punis par les maux les plus cruels. Pour joindre les effets aux paroles, & donner plus de force à leurs discours, ils ont eu recours aux mêmes grimaces que les sectateurs de *Lao-Kium*. Ceux-ci affectent d'entretenir un commerce intime avec les esprits ; ils tra-

cent sur le papier des figures grotesques ; ils font un bruit affreux de chaudrons & de petits tambours. Les Convulsionnaires ont des accès de fureur ; les uns sautent & dansent sans regle & sans cadence, les autres se traînent & s'agitent sur le plancher : il y en a qui mangent des charbons ardents, quelques-uns avalent des cailloux : ils font enfin tous les tours de passe-passe qu'on voit faire aux plus subtils joueurs de gobelets ; & tout cela est reçu comme des miracles authentiques. Lorsqu'ils font ces fourberies & ces extravagances, ils prétendent que le Ciel leur révele les secrets des cœurs, leur accorde le don de prédire l'avenir.

Voilà, comme tu vois, cher Yn-Che-Chan, la parfaite copie des sectateurs de *Lao-Kium*. Pour imiter en tout les Chinois imposteurs, les Convulsionnaires attachent, ainsi qu'eux, une grande vertu à certaines images ; ils débitent par-tout celle de leur Patriarche *Paris* ; ils assurent qu'elle garantit des dangers les plus éminents, & qu'elle répand l'abondance dans toutes les maisons où elle est conservée ; aussi n'est-il aucun partisan des Convulsions

qui n'en ait une auprès du chevet de son lit.

Quelque insensée que soit la secte des Convulsionnaires, elle n'a pas laissé de faire un progrès considérable dans le Royaume, & sur-tout à Paris. Le peuple, par-tout également crédule & facile à tromper ; sur-tout lorsqu'on sait pour cela employer le merveilleux, a reçu avec avidité comme des vérités évidentes & des miracles éclatants, toutes les folies & les extravagances de quelques fourbes qui cherchoient à le tromper, & de quelques fanatiques qui étoient eux-mêmes les premieres dupes de leur crédulité. Il est même arrivé que des personnes d'un rang distingué se sont laissé séduire, & ont donné dans le piége qu'on leur tendoit ; l'amour de la santé, le desir de conserver la vie, a fait sur elles le même effet que l'espoir de devenir immortels sur quelques Mandarins Chinois. Ces derniers ont recherché avec avidité le prétendu élixir de l'immortalité que promettent les sectateurs de *Lao-Kium* ; les autres ont été faire des neuvaines au tombeau du Diacre *Paris*, ils en ont mangé de la terre, ils en ont bu de-

l'eau, mais tout cela n'a pas produit de plus grands effets que l'élixir de *Lao-Kium*; les deux remédes ont eu une égale vertu. Une Princeſſe qui, flattée de recouvrer la vüe, avoit été au tombeau de *Paris*, & avoit pris pluſieurs potions cordiales, compoſées des morceaux les plus purs dudit tombeau, eut le ſort de l'Empereur *Vouti* : le ſeul ſecours qu'elle retira de ſes peines & de ſes ſoins, fut de ſe déſabuſer de ſa crédulité.

Une autre Dame d'une naiſſance diſtinguée, grande ſectatrice du Diacre *Paris*, apporta en Hollande, en ſortant de France, un petit charriot rempli de la précieuſe terre de ſon tombeau; elle en diſtribua à tous ceux qui crurent pouvoir en retirer quelque utilité. Les Apoticaires & les Droguiſtes du pays furent allarmés de ce nouveau remède; ils étoient à la veille de ſe pourvoir pardevant les Magiſtrats pour le maintien & la conſervation de la rhubarbe, du ſéné & de la caſſe; mais l'*opiate Pariſien*, loin de guérir ceux qui s'en étoient ſervis, en rendit pluſieurs incommodés, & leur laiſſa une peſanteur dans l'eſtomac, ainſi qu'ils devoient s'y atten-

dre, en avalant un morceau de terre. Ce qu'il y a de singulier dans l'histoire de cette Dame, c'est que malgré la quantité d'antidotes qu'elle portoit avec elle contre tous les maux de l'ame & du corps, elle ne pût se garantir d'aimer son valet de chambre jusqu'à la fureur, & qui pis est, de l'épouser en secret. Elle étoit bien bonne, après cela, d'ajouter tant de foi à la terre du tombeau de *Paris*, puisque plus de deux cents livres n'avoient pu l'empêcher de commettre la plus grande sottise du monde. Loin de faire ces réflexions, lorsqu'elle fut obligée, par rapport à sa conduite, de sortir du Royaume, elle emporta toujours avec elle sa chere terre : en mourant, elle ordonna qu'on la mît dans son tombeau. S'il y avoit après la mort des valets de chambre bien faits & vigoureux, que les vieilles femmes pussent se remarier, la terre précieuse ne produiroit pas plus d'effet dans l'autre monde que dans celui-ci.

Les femmes ne sont point les seules qui se laissent séduire aux extravagances des Convulsionnaires ; plusieurs gens distingués dans toute sorte d'états les regardent comme

me les effets de la ſageſſe divine, qui veut ſe manifeſter par leur moyen aux yeux des incrédules.

Un Magiſtrat (1) du premier Tribunal du Royaume s'eſt fait exiler, il y a peu de temps, pour ſoutenir la vérité des miracles du Diacre *Paris*. Il compoſa un livre ſur ce ſujet ; il eut même la hardieſſe de le préſenter au Souverain.

Un vieil Officier (2) criblé de bleſſures, eſt devenu lui-même Convulſionnaire. Il s'étoit diſtingué autrefois, ſoit par ſa valeur, ſoit par ſon génie ; il avoit donné au public un ouvrage très-eſtimé : tout à coup il devint plus crédule & plus fanatique que le Convulſionnaire le plus fou & le plus ignorant. Quel exemple de la foibleſſe humaine, & des travers où peuvent donner les perſonnes qui paroiſſent les plus eſtimables ! Doit-on s'étonner après cela ſi le ſimple peuple eſt facile à ſéduire, l'orſqu'on voit des gens tels que ce Magiſtrat & cet Officier, devenir les principaux ſectateurs du plus honteux fanatiſme ? Car ne te figure pas,

(1) M. de Montgeron.
(2) Le Chevalier Folard.

cher Yn-Che-Chan, que dans tous les prétendus prodiges qu'operent les Convulsionnaires, il y en ait aucun qui puisse faire impression sur l'esprit d'un homme qui jouit de toute sa raison. Ce ne sont point des morts qui ressuscitent, des sourds qui entendent, des aveugles qui voient, ce sont des gens guéris d'une maladie, après avoir souffert pendant plusieurs années & après avoir été traités par des Médecins; en sorte qu'il est visible que la nature ou que l'art a opéré ce qu'on attribue au miracle.

Mais je suppose, ce qui n'est point, qu'il fût arrivé quelque cure singuliere par l'interceſſion du Diacre *Paris*, qui est-ce qui ne voit pas, pour peu qu'il veuille y faire attention, que la seule imagination suffit, pour causer un pareil événement? Ne sait-on pas le pouvoir qu'elle a sur les corps, & qu'elle agit quelquefois avec tant de force, qu'elle produit les effets les plus extraordinaires? D'ailleurs, la nature opere par cent moyens différents qui nous sont également inconnus; dirons-nous pour cela que toutes les choses qui en résultent sont miracu-

leuſes ? C'eſt le raiſonnement que font preſque tous ceux qui ſont entêtés des prodiges, & qui admettent dans tous les événements un merveilleux qui n'a point lieu chez les Philoſophes, & ſur-tout chez ceux qui, comme nos nouveaux Docteurs, penſent que tout eſt reglé dans la nature, & que rien ne peut en déranger ni l'ordre ni les loix, n'y ayant aucune cauſe ſurnaturelle, aucun être qui ait le pouvoir de s'oppoſer au concours mutuel du *Ly* avec la matiere dont l'intime union produit non-ſeulement les éléments, mais encore toutes les formes & toutes les différentes modifications que forment ces éléments.

On doit répondre, cher Yn-Che-Chan, à ceux qui veulent qu'il y ait du merveilleux & du divin dans les choſes qui leur paroiſſent extraordinaires, ce que diſoit un ancien Romain (1). » Il faut néceſſaire-

(1) Quidquid oritur, qualecumque eſt, cauſam habeat à naturâ neceſſe eſt: ut etiam ſi præter conſuetudinem extiterit, præter naturam tamen non poſſit exiſtere. Cauſam igitur inveſtigato in re novâ atque admirabili, ſi potes. Si nullam reperies, illud tamen exploratum habeto, nihil fieri potuiſſe ſine cauſa, eumque errorem, quem tibi rei novitas attulerit, naturæ

» ment que tous les événements qui nous » paroiſſent les plus ſurnaturels, aient » leur cauſe dans la nature, puiſque c'eſt » elle qui produit tout; & ce qui nous » paroît contre la coutume, n'eſt pas ce- » pendant contre la nature. Il faut donc » chercher dans elle la raiſon des prodi- » ges qui nous étonnent. Si nous ne la » découvrons point, prenons-nous-en à » notre ignorance: nous ſommes certains » qu'elle y doit être, attribuons-la lui » donc toujours. Alors, ni les tremble- » ments de terre, ni les changements » que nous apperçevons dans le ciel, ni » les pluies de ſang & de pierres, ni les » changements des étoiles, ni la diffé- » rente couleur des aſtres ne nous éton- » neront point.

Il ſeroit à ſouhaiter, cher Yn-Che-Chan, pour le bien de la Chine & de la France, que les ſectateurs de *Lao-Kium* & ceux du Diacre *Paris* raiſonnaſſent auſſi ſenſément que ce ſage Romain.

Porte-toi bien. *De Paris, le...*

ratione depellito; ita te nec cœli diſceſſus, nec lapideus aut ſanguinem imber, nec trajectio ſtellâ, nec faces viſæ terrebunt. *Cic. de Divin. Lib.* I.

LETTRE XI.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

IL me reſte encore, cher Yn-Che-Chan, à te parler de la Secte des Moliniſtes, pour te donner une idée juſte de toutes celles qui ſont en France. Je crois qu'on peut la comparer, ainſi que je te l'ai déjà mandé, à celle de *Foe*. Paſſons légerement ſur l'inſtitution, l'aggrandiſſement & les opinions de la Chinoiſe; nous examinerons enſuite la Françoiſe ſur les mêmes ſujets.

L'Empereur *Ming-ti*, ayant fait un ſonge qui lui rappella que *Confucius* diſoit ſouvent que c'étoit dans l'Occident qu'on trouveroit le Saint, envoya des ambaſſadeurs aux Indes, qui crurent avoir trouvé ce Saint dans *Foe*, ou plutôt dans l'image de *Foe*. Ils l'apporterent à la Chine, & avec elle toutes les fables que les Indiens en débitoient, qui ſelon l'ordinaire trouverent bientôt croyance parmi le peuple.

L'Hiſtoire de ce *Foe* n'eſt gueres moins ridicule que celle de *Lao-Kium*. On dit qu'il nacquit dans le *Chung-tiencho*, & qu'il étoit fils du Souverain de cette partie de l'Inde. Lorſque ſa mere le conçut, elle rêva qu'elle avaloit un élephant. Un morceau auſſi gros étoit de dure digeſtion, & préſageoit la taille énorme de *Foe*: auſſi ne put-il venir au monde, qu'il n'en coutât la vie à cette Princeſſe; il fallut lui ouvrir le côté pour procurer la naiſſance à ſon fils. A peine eut-il vu le jour, que loin de pleurer & de ſe plaindre, ainſi que les autres enfants, il fit ſept pas; & levant une main au Ciel & baiſſant l'autre vers la terre, il dit d'une voix forte & mâle: *Il n'y a que moi qui mérite d'être honoré dans le Ciel & ſur la Terre.*

Il étoit juſte qu'un Dieu, qui donnoit dès ſa naiſſance des marques ſi éclatantes de ſa grandeur, augmentât à proportion en force & en puiſſance, à meſure qu'il avançoit en âge; auſſi à dix-ſept ans épouſa-t-il trois femmes. Ni une, ni deux n'euſſent point ſuffi; un Dieu qui s'abbaiſſe juſqu'à prendre les plaiſirs des foibles mortels, ne s'en tient point à la regle ordinaire. On

soupçonneroit cependant que les Divinités peuvent s'épuiser & se lasser ainsi que les hommes; car deux ans après son mariage, *Foe* quitta ses femmes, ayant eu d'une un enfant, appellé *Mohehou-lo*. Il n'eut pas plus d'égard pour son fils que pour ses épouses : en se retirant à dix-neuf ans dans une solitude pour y étudier la Philosophie sous quatre habiles maîtres, il oublia qu'il avoit été pere ainsi que mari; en quoi il donna, à mon avis & à celui de tous les Lettrés, un exemple très-pernicieux pour la Société.

Ses Sectateurs diront peut-être pour l'excuser, qu'il n'étoit point alors entiérement déifié; car ils prétendent que ce ne fut qu'à trente ans qu'étant tout-à-coup pénétré de la divinité, il devint *Foe*, ou *Pagode*. Mais si cela est ainsi, comme *Foe* a-t'il pu dire en naissant, *il n'y a que moi qui mérite d'être honoré dans le Ciel & sur la Terre*, puisqu'il y avoit une autre Divinité plus puissante que lui, & par le secours de laquelle il fut lui-même d'éifié? Il faut donc convenir, ou que *Foe* n'a point parlé en naissant, ou qu'il a menti s'il a parlé. J'en conclus qu'on raconte de

lui des fables qui ne méritent aucune croyance, & que toutes doivent être rejettées, puiſque je découvre la fauſſeté d'une, qu'on regarde comme une hiſtoire autentique. Si au contraire *Foe* a parlé, il a menti dès qu'il a fait uſage de la parole. Je dois me défier d'un menteur auſſi impudent.

Je trouve dans la naiſſance de *Foe* une autre particularité qui devroit bien ouvrir les yeux aux Chinois, qui ſont aſſez aveugles pour ſuivre ſa Secte & pour en adopter les opinions. Comment *Foe*, qui n'a pu ſauver ſa propre mere, a-t-il le pouvoir de proteger les perſonnes qui n'ont aucun rapport avec lui? Quoi! fera-t-il plus pour des étrangers que pour celle qui lui donna le jour; & les préſents qu'on offre à ces images, ou aux Bonſes qui les deſſervent, auront-ils plus de pouvoir ſur lui que les liens du ſang? Si cela eſt, voilà un infâme Dieu, & plus mépriſable que le partiſan le plus intéreſſé & le plus avare.

Si le peuple pouvoit être éclairé par les raiſonnements ſolides, depuis long-temps la Secte de cet impoſteur ſeroit entiérement abolie & détruite dans la Chine?

mais la superstition est plus forte que les arguments les plus convaincants. Je ne crois pas qu'on puisse mieux découvrir les fourberies de *Foe*, que l'a fait dans ces derniers temps le Lettré *Tchin*, dans un Dialogue où il expose son sentiment sur l'origine du mode. Tu sais que ce Philosophe est, comme moi, dans les sentiments des nouveaux Commentateurs, & qu'il differe de toi & des Interprêtes, en ce qu'il pense qu'on peut expliquer non-seulement la formation, mais même la continuation de l'ordre & de l'arrangement de l'Univers, uniquement par les causes matérielles. Voici la maniere dont il développe les impostures de *Foe*, & dont il se moque de ses opinions. Le *Fo*, dit il (1), est un visionnaire, qui a prétendu se rendre immortel. Selon lui, tout n'est que vuide; il n'y a rien de réel. Suivant ce beau principe, il veut qu'on ne pense à rien, qu'on réduise le cœur au pur vuide, c'est-à-dire, qu'on le vuide de toute affection, qu'on

(1) Je me sers de la Traduction du Pere du Halde Jésuite, qui a traduit cet Ouvrage Chinois, & y a joint plusieurs notes. Voyez son *Histoire de la Chine, Tom. 3. page 37.*

aille jusqu'à s'oublier soi-même, comme si l'on n'étoit pas. Nous avons des yeux & des oreilles, il faut ne rien voir, ne rien entendre; ces organes doivent être vuides de tout objet; c'est-là leur état parfait. Nous avons une bouche, des mains, des pieds; il faut que tous ces membres soient dans l'inaction. Sa grande prétention est que son admirable ternaire du *Tsing*, du *Ki*, du *Chin*, c'est-à-dire du fin, du subtil, du spirituel arrive à sa plus grande perfection, & qu'en se réuniſſant, il ne faſſe qu'un. Pour ce qui est de l'ame, sa durée, dit-il, n'a point de bornes; elle ne se détruit point.

Voyez-vous que cette belle doctrine d'anéantiſſement de soi-même, de dépouillement universel, aboutit enfin à aspirer à une immortalité chimérique, & à desirer ce qu'on ne sauroit obtenir? Cette vertu vivifiante du Ciel, on veut la ravir & se l'approprier: on refuse de la restituer un jour au Ciel & à la Terre, & on prétend par là arriver au pur vuide.

Mais peut-être, continue-t-il, ignorez-vous l'hiſtoire de ce visionnaire. Sa mere vit en songe un grand éléphant blanc, &

en même instant elle sentit qu'elle étoit enceinte. Son fruit grossissoit chaque jour considérablement, & enfin il sortit du sein de sa mere en déchirant ses entrailles, & ôta la vie à celle dont il venoit de la recevoir. C'est ainsi que ce monstre vit le jour : lui, qui devoit tout bouleverser dans la nature, ne doit-il pas être mis au nombre des pestes du genre humain ? Est-ce parce qu'il a tué sa mere en naissant, que le peuple idolâtre jeûne, fait des processions, & cent autres choses de cette nature, pour obtenir toute sorte de bonheur à leurs meres ? S'imagine-t-on que ce Fo, qui n'a pu sauver sa propre mere, aura le pouvoir de protéger la mere d'autrui ?

Poursuivons. Il vivoit dans un de ces Royaumes qui sont à l'Oüest de cet Empire : là, il étoit tout à la fois Souverain pour le temporel & pour le spirituel, Roi & Chef de la Religion. Il eut une Reine & une concubine d'une grande beauté, & il en fit deux divinités. Son Royaume abondoit en or, en argent, en marchandises, en denrées, & sur-tout en pierres précieuses ; mais s'il étoit riche & fertile, il avoit peu d'étendue ; & ses habitans

n'avoient ni force ni bravoure, au contraire, les peuples des différents Royaumes dont il étoit environné, étoient robuſtes, actifs, & ne reſpiroient que le ſang & le carnage, ainſi les Etats du *Fo* étoient ſujets à de fréquentes irruptions.

Fatigué de tant d'inſultes auxquelles il ne pouvoit réſiſter, il abandonna ſon royaume, & embraſſa la vie ſolitaire. Il ſe mit enſuite à exhorter les peuples à la vertu, & il débita la doctrine de la métempſicoſe qu'il avoit inventée, faiſant paſſer & repaſſer les ames d'un corps dans un autre; gardant néanmoins un certain ordre, par lequel la vertu étoit récompenſée, & le vice puni. Il infatua les peuples circonvoiſins de ces folles imaginations. Son deſſein étoit d'intimider ſes perſécuteurs, & de leur perſuader que, s'ils continuoient les ravages qu'ils faiſoient ſur ſes terres, ils ſeroient après leur vie changés en chiens, en chevaux, & même en bêtes féroces.

Pendant douze ans qu'il travailla à répandre ſa doctrine, il entraîna à ſa ſuite une foule prodigieuſe d'ignorants, dont il renverſa la cervelle: avec ce ſecours il re-

monta sur son trône, il devint très puissant; & s'étant remarié, il eut une nombreuse postérité. Tel fut le fruit de ses stratagêmes: tandis qu'il n'entretenoit ses disciples que du vuide des biens de la terre, il les recherchoit avec empressement, & s'en procuroit le plus qu'il lui étoit possible.

Du reste, n'allez pas juger que la doctrine de *Fo* soit excellente, parce qu'elle est si fort étendue dans cet empire; elle ne s'est accréditée que parce que la doctrine de nos anciens sages étoit presque éteinte. L'ignorance & la corruption du cœur ont donné entrée aux plus grossières erreurs: on négligea les admirables leçons des *Yao*, des *Chun*, des *Confucius*, & l'on n'eut de penchant que pour la religion du *Fo*. Cette secte ne prescrit que quelques vaines prieres pour devenir heureux; ce qui est très-aisé: au lieu que nos sages exhortent à vaincre ses passions, à régler ses desirs & remplir tous ses devoirs; ce qui est d'une pratique bien plus difficile.

Toutes les sectes, cher Yn-Che-Chan, qui flatteront les passions & qui permettront aux hommes de contenter leurs desirs les plus criminels, moyennant certai-

nes pieuſes formalités qui effacent les plus grands forfaits, ſeront reçues avec avidité par le peuple, ainſi que le remarque ſagement ce philoſophe. Rien n'eſt ſi commode pour des gens qui n'aiment point la vertu, qu'une religion qui ôte les remords par l'eſpoir qu'elle donne du pardon des fautes les plus énormes. Car, quoiqu'il ſemble d'abord que les Bonſes, diſciples & prêtres de *Foe*, impoſent des peines après la mort à ceux qui auront commis des crimes, qu'ils les ſoumettent à eſſuyer une longue ſuite de métempſycoſes, & à paſſer ſucceſſivement du corps d'un rat dans celui d'un mulet, de celui d'un mulet dans celui d'un cheval de poſte; toutes ces différentes tranſmutations s'évanouiſſent, dès qu'on fait l'aumône aux Bonſes, qu'on leur bâtit des monaſteres & des Temples. Il y a des pélérinages qui effacent tous les péchés, des images qui aſſurent une éternelle félicité dans l'autre monde. Il eſt vrai que toutes ces choſes n'opérent point *gratis*, & qu'il faut toujours débourſer quelque argent. Mais quel eſt l'homme qui regrette de ſacrifier une legere ſomme pour acquerir le droit de

contenter impunément toutes ſes paſſions.

Les Bonſes, attentifs à leurs intérêts, en établiſſant la ridicule doctrine de la métempſycoſe, ont ſongé à trouver des expédients pour la rendre plus ou moins gênante, ſelon que leur profit s'y trouveroit. Ils ſont ſi avides de l'or & de l'argent, qu'ils n'eſt point de rolle qu'ils ne jouent pour en amaſſer; ils prennent toute ſorte de figures: l'on peut dire que c'eſt chez eux qu'a lieu véritablement la métempſycoſe. Comme ils ſont preſque tous nés du plus bas peuple, ils affectent auprès des grands une douceur, une complaiſance, une humilité, qui, malgré le mépris qu'inſpire leur naiſſance, leur donnent l'entrée dans les plus grandes maiſons. Ils raſſûrent ceux qui craignent l'état qu'ils auront après la mort, ils leur promettent la protection de leur Dieu *Foe*. Ils font préſent aux femmes dévotes de ſon image, & leur ordonnent de la porter pendue au cou, comme un préſervatif contre les dangers de cette vie & contre les peines de l'autre. Ils emploient d'autres moyens pour ſe faire admirer par le peuple; ils ſe donnent en ſpectacle par de ru-

des pénitences, qu'ils sont assûrés devoir leur être payées bien chérement. Quelques-uns d'eux s'attachent au cou de grosses chaînes, qu'ils traînent dans les rues, vont de porte en porte demander l'aumône, & assurent toujours que le plus excellent moyen de racheter les péchés, est de la leur faire (1). Quelquefois ils se frappent la tête contre une grosse pierre : ils affectent sur tout d'être de grands jeûneurs. Tant d'ostentation, qui fait regarder les Bonses par les lettrés & par les philosophes comme de dangereux Imposteurs, produit son effet sur l'esprit du peuple, & même sur celui de quelques Mandarins superstitieux ; car la superstition étend ses droits sur les états, & le trône n'en est pas même à l'abri : aussi voyons-nous que quelque ridicule que soit la secte de *Foe*, elle n'a pas laissé de trouver des partisants à la Cour. L'Empereur *Kao-Tsong*, pour pouvoir s'y livrer entiérement, abandonna l'Empire à son fils ; il devint l'ami, le compagnon, & presque l'esclave des Bonses. Nous verrons dans ma premiere Let-

(1) Voyez les Relations diverses de *Thevenot*, Tom. 2.

tre, cher Yn-Che-Chan, que les François n'ont gueres été plus ſages que les Chinois, & que la ſecte des Moliniſtes a produit chez eux les mêmes effets que celle de *Foe* chez nos compatriotes.

Porte-toi bien. *De Paris, le...*

LETTRE XII.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

JE commencerai d'abord, cher Yn-Che-Chan, par le portrait du fondateur de la ſecte Moliniſte, ainſi que j'ai commencé ma derniere Lettre par celui de *Foe*, Chef de celle des Bonſes.

Ignace, dont tu as ſi ſouvent entendu parler aux jéſuites, & dont tu as lu la vie écrite par un de ſes diſciples bien éloignée de la vérité & de ce qu'on en dit ici, eſt le grand Patriarche des Moliniſtes : c'eſt ainſi qu'on appelle en France les jéſuites & tous les autres Religieux & Séculiers qui leur ſont fortement attachés. Cet homme naquit en Eſpagne ; il paſſa au ſervice les premieres années de ſa vie. Ayant été

bleſſé au ſiege de la Citadelle de Pampelune d'un coup de fuſil qui lui avoit caſſé l'os de la jambe, ſa bleſſure fut mal panſée; une groſſeur, cauſée par un os qui avançoit trop, rendoit ſa jambe difforme. Ignace, qui étoit idolâtre de ſa figure, ne put ſouffrir ce défaut: malgré l'avis des médecins & des chirurgiens il ſe fit couper cet os juſqu'au vif; c'étoit acheter cherement le plaiſir de porter la botte bien tirée.

Les efforts que fit Ignace pour n'être point contrefait, ne s'arrêterent point à ce premier. Sa cuiſſe droite s'étant retirée depuis ſa bleſſure, dans la crainte d'être boiteux, il fit conſtruire une machine de fer pour l'allonger; mais quelques maux qu'il ſouffrit & quelque douleur que lui causât cette eſpece de torture, tout fut inutile, la cuiſſe reſta toujours plus courte que l'autre.

Ignace, pour diſſiper ſa triſteſſe & le chagrin de ſe voir boiteux, demanda quelques livres: par haſard on lui en donna un qui contenoit l'hiſtoire des principaux ſaints européens. Ce livre, rempli de prodiges & d'hiſtoires fabuleuſes, échauffa ſon imagination, qui étoit naturellement

très-forte, & se trouvoit susceptible de recevoir aisément les objets qui lui étoient offerts, quelque bizarres qu'ils fussent. Tout-à-coup Ignace ne pense plus à sa jambe; le souvenir de sa blessure s'effaça pour ainsi dire de sa mémoire; les actions fabuleuses des saints européens l'occupperent entiérement. Tantôt, à l'exemple du bienheureux Policrone, il cherchoit la racine de quelque gros chêne, pour la mettre sur ses épaules en faisant l'oraison. Un moment après il demandoit des cordes pour imiter Dominique l'encuirassé, qui se donnoit trois cent mille coups de fouet par semaine; il sembloit déjà à Ignace que son cœur ayant tout le zele de ces saints nazaréens, ses épaules & ses fesses devoient en avoir acquis la dureté.

Toutes ces folies se passoient cependant en idées, & n'avoient encore aucune réalité. Ignace s'étoit contenté d'extravaguer en secret; tout-à-coup il se livra en public à son imagination déréglée & se mit à courir les champs. Il monta sur une mule malgré les remontrances de son frere, se déroba de chez lui, & prit la route d'un monastere. Ayant rencontré

ſur le chemin un maure mahométan, il voulut l'obliger à ſe battre, ou à confeſſer qu'il ſe trompoit en ſuivant ſa religion : le maure ne voulut faire ni l'un ni l'autre, & pour ſe débarraſſer d'un pareil fou, il s'enfuit.

Il ſembloit que cette premiere action d'Ignace fut un augure de ce qu'il feroit un jour, & des principes ſur leſquels il établiroit les opinions qu'il feroit recevoir à ſes ſectateurs. La violence & la contrainte ſont les deux premieres maximes des jéſuites. Ho qu'ils ſont différents en Europe, cher Yn-Che-Chan, de ce qu'ils veulent paroître à la Chine!

Après qu'Ignace eut couru toute l'Eſpagne un pied nud & l'autre chauſſé, faiſant de temps en temps quelques extravagances, étant arrêté quelquefois dans certaines villes par rapport à ſes folies, & conduit devant les juges, il vint à Paris pour y apprendre les éléments de la langue latine ; il avoit alors trente-trois ans. Comme, ſous prétexte d'inſpirer aux jeunes écoliers l'amour d'une vie chrétienne, il les induiſoit à donner tout ce qu'ils avoient, & à vivre comme des gueux, les

professeurs du college voulurent lui faire donner le fouet ; il évita cependant ce châtiment. Il s'excusa le mieux qu'il lui fut possible : & soit qu'on eût quelque honte de traiter ainsi qu'un enfant, un homme de l'âge d'Ignace, soit qu'on se contentât des raisons qu'il apportoit, il ne fut point fustigé, & perdit une occasion où il eût pu attraper quelques uns de ces coups de fouet qu'il envoit si fort à Dominique l'encuirassé.

Tu ne saurois croire, cher Yn-Che-Chan, jusqu'où étoit la passion d'Ignace pour être fouetté : tous ses disciples (1) qui ont écrit dans ces derniers temps, conviennent » qu'il prioit ardemment ses » maîtres de le traiter sur cet article, » malgré son âge avancé comme le plus petit écolier ». Enfin après bien des pei-

(1) Ab eo etiam atque etiam petit, ut se pro puero habeat, verberibus gravitèr accipiat, sic ubi minus attentum aut diligentem reprehenderit. *Ribadeneira* in Vit. Ignat. Lib. I. Cap. XIII.

Petere & rogare ut ab se quotidie, non minus quam à cæteris pensum exigat ; cessantem, quasi quemlibet unum è grege puerorum, arbitratu suo & verbis & plagis accipiat. Maffei, Ignat. Vit. Lib. 1. Cap. 16.

un habile imposteur, les jésuites n'oserent lui attribuer l'opération de quelques événements miraculeux. Ils avouerent même qu'il n'avoit fait aucun prodige, soutenant cependant qu'il n'en étoit pas moins digne d'être placé parmi les divinités subalternes des chrétiens. Quelques années après ils leverent le masque : les uns prétendirent (1) qu'il avoit reçu par un esprit céleste un livre qu'il avoit composé ; les autres assurerent (2) qu'en récitant des

(1) Baltasard. Alvarez Cap. XLII. *Deum hæc exercitia Sancto Patri nostro revelasse ; imò per Gabrielem Archangelum non nemini fuisse à Deipara Virgine significatum, se Patronam eorum, fundatricem atque adjutricem fuisse, docuisseque Ignatium ut ea sic conciperet*, Sotwel. *Biblioth. Societ. Jesu, pag. 1.*

(2) *Refert quod aliquando Romæ fœmina quædam à diabolo obsessa, Ignatium Loyolam secuta sit, & clamarit*, tu solus me liberare & juvare potes. *Tunc ignatium recitasse versum Virgilii* ; Speluncam Dido, Dux & Trojanus eamdem : *Quâ voce auditâ dæmonem mulierem prostravisse ac egredientem clamasse* : O fili Loyola, tu ceu Leo me ad speluncam inferni abire cogis, sed rogo te ne me æternæ speluncæ injicias : *Postea Ignatium illi dixisse* : Vade quocunque volueris, modo nullum amplius hominem obsideas : *ac statim dæmonium magno cum strepitu egressum esse.* Joan. Christian. Formman, *de Fascinat.* Lib. 3. part. 9. Cap. 4. N°. 15. pag. m. 949.

des vers galants d'un poëte payen, il avoit chaſſé les eſprits immondes, & guéri une femme poſſédée, en prononçant ceux-ci :

Dans un antre écarté, la Reine de Carthage,
Seule avec ſon amant, ſe ſauve de l'orage.

Quelques écrivains ſoutinrent (1) que le ſeul nom d'Ignace, écrit ſur un morceau de papier, faiſoit plus de prodiges que n'en avoit opéré le Légiſlateur des

(1) Voici quatre propoſitions, qui furent déférées à la Sorbonne par un nommé Fileſac. Je les tire d'un livre qui a fort bien été reçu du public, on en verra auſſi la condamnation. La premiere portoit qu'Ignace, *avec ſon nom écrit ſur du papier, faiſoit plus de miracles que Moyſe, & autant que les Apôtres.*

La Seconde, que la *Vie* d'Ignace *étoit ſi ſainte & ſi relevée, même en l'opinion du Ciel, qu'il n'y avoit que les Papes comme S. Pierre, les Impératrices comme la mere de Dieu, quelques Souverains Monarques comme Dieu le Pere & ſon Saint Fils, qui euſſent le bonheur de le voir.*

La troiſieme, qu'à *la vérité les Fondateurs des Ordres Religieux avoient été envoyés en faveur de l'Egliſe, mais que dans ces derniers temps, Dieu avoit parlé par ſon fils Ignace, qu'il avoit fait héritier de toutes choſes, & à qui il ne manquoit que cette louange, & par qui il a auſſi fait les ſiécles.*

La quatrieme, *que le Martyr Ignace portoit une très-particuliere affection au Saint Pere &*

Juifs ; d'autres prétendirent qu'il n'y avoit que le Dieu ſuprême & Marie ſa mere, ſouveraine des Cieux, qui euſſent le bonheur de voir Ignace.

Tu ſens, cher Yn-Ché-Chan, que de pareilles fables ſont bien auſſi abſurdes que celles que les Bonſes racontent de leur Dieu *Foe* : auſſi les Lettrés François voulurent-ils imiter les Lettrés de la Chine, & s'oppoſer aux fourberies & aux impoſtures des Jéſuites, de même que ces derniers avoient fortement combattu celles des Bonſes. L'Univerſité de Paris condamna les expreſſions & les contes fabuleux de ces écrivains, comme des impiétés également fauſſes & déteſtables. Il ſembloit qu'après une flétriſſure auſſi ſenſible que celle que recevoient les diſciples d'Ignace,

Pape de Rome, comme au légitime Succeſſeur de Jeſus-Chriſt, & à ſon Vicaire en terre.

André du Val, célebre Docteur de Sorbonne, & tout dévoué aux Inighiſtes voulut s'oppoſer à la cenſure de ces propoſitions, prétendant qu'elles pourroient s'interpréter bénignement & dans un ſens Catholique; mais on n'eut nul égard à ſon oppoſition. On condamna les 3. premieres, comme *ſcandaleuſes, erronées, blaſphématoires, impies, exécrables, déteſtables, fauſſes, & manifeſtement hérétiques.* Vie d'Inigo, tom. 2. Pag. 152.

ils abandonneroient la résolution qu'ils avoient prise de le faire déifier ; mais ils ne se désistèrent point de leur dessein, & vinrent à bout de leur entreprise. Alors le peuple, toujours crédule & amateur de la nouveauté, regarda Ignace comme un des plus puissants Dieux subalternes. Ses images furent révérées, achetées par les dévots, & chérement vendues par ses disciples, qui, affectant autant de douceur, de modestie & d'humilité que les Bonses, s'insinuerent ainsi qu'eux dans les meilleures maisons. Ils flatterent les grands, ils calmerent les remords de ceux que la crainte de l'autre vie épouvantoit, ils les assurerent que leur maître Ignace leur obtiendroit le pardon de leurs fautes, moyennant qu'ils assistassent & protégeassent ses disciples. Enfin ils eurent bientôt en Europe autant de partisans que les Bonses en ont à la Chine (1).

Ce fut en vain que plusieurs illustres Lettrés voulurent arrêter le cours de leur prospérité ; ces habiles hypocrites employerent si utilement le crédit qu'ils s'é-

(1) Voyez *Hospinianus* de origine Jesuitarum & sectâ Jesuiticâ, in-fol. édit. Fig.

toient acquis, qu'ils vinrent à bout de perdre leurs ennemis. Ils les firent regarder comme des hérétiques dangereux ; & sous le nom de Jansénistes qu'ils leur donnerent, ils les rendirent odieux au souverain ; ils firent détruire & raser de fond en comble la principale maison de ces Jansénistes ; ils abuserent de l'amitié & de la confiance du feu Roi ; ils lui citerent plusieurs actions condamnables & pernicieuses au bien de son état. Le pouvoir qu'ils avoient sur son esprit n'étoit pas moins grand que celui que les Bonses avoient sur l'Empereur *Kao-tsong*. Il est vrai que le Monarque François n'abandonna pas son royaume comme le Chinois, pour aller vivre renfermé au milieu des disciples d'Ignace ; mais dans les dernieres années de sa vie il leur confia entiérement la conduite de ses états & de sa conscience.

L'autorité, qu'eurent pendant ce temps les jésuites, leur attira plusieurs amis ; les ecclésiastiques sur tout, pour parvenir aux grandes dignités, rechercherent leur faveur. Après la mort du Roi leur protecteur, on crut qu'ils échoueroient : le Sou-

verain qui lui succéda étant fort jeune, le Prince qu'on nomma pour régent ne croyoit guere aux contes & aux promesses des jésuites. Il étoit dans le fond du cœur, à ce qu'on prétend, dans les mêmes sentiments que les nouveaux commentateurs Chinois : on appelle ici ces gens-là *Spinosistes*. (Je te dirai un jour pourquoi.) Ce Prince parut favoriser d'abord les Jansénistes ; mais enfin la politique des jésuites prévalut ; & soit qu'ils fussent mieux lui plaire que les jansénistes, lorsqu'il mourut il commençoit à les protéger. Leur crédit s'est depuis toujours soutenu : il n'est pas moins grand aujourd'hui auprès du peuple, que celui des Bonses l'est auprès des artisans Chinois. Il est temps de finir ma lettre.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan, & donne-moi de tes nouvelles.

De Peckin, le..

LETTRE XLII.

Choang, à Yn-Che-Chan.

JE ne doute pas, cher Yn-Che-Chan, que tu ne ſois inquiet de n'avoir aucune de mes nouvelles depuis mon départ pour la Perſe. J'ai eu tant de travaux à eſſuyer & tant de difficultés à ſurmonter avant que d'arriver à Iſpahan, que tu dois me pardonner ſi je ne t'écris que de cette capitale de la Perſe. Je ne doute pas que tu n'aies déja reçu des Lettres de notre ami Sioeu-Tcheou; apprend-moi, je te prie, s'il a lieu d'être ſatisfait de ſon voyage en Europe. Quant à moi, ôtez les ſoins que m'a cauſé mon voyage, je ſuis charmé d'avoir pris la réſolution de parcourir la Perſe, l'Arménie & la Mingrélie.

Iſpahan eſt une grande ville, remplie de palais magnifiques & d'édifices publics, qui marquent la grandeur des Princes qui les ont fait conſtruire. Les Moſquées ſont d'une beauté au-deſſus de tous les Temples qu'il y a dans la Chine; on peut

même dire que ces derniers bâtiments n'approchent point des autres. Les Bazars (1) ſont auſſi très-dignes de la curioſité des étrangers, & l'emportent de beaucoup ſur ceux de Peckin. Je crois qu'on ne peut comparer cette ville avec Iſpahan que par rapport à la grandeur; dans tout le reſte elle lui eſt très-inférieure. Il n'y auroit point de capitale dans l'Univers qui pût approcher d'Iſpahan, ſi la plûpart de ſes rues n'étoient tortues, étroites, mal unies, & preſque toujours dépavées. Cela diminue conſidérablement la beauté des édifices publics, & même de tous les palais, qui ſont, pour ainſi dire, bâtis au milieu d'un immenſe bourbier. Le fleuve de Zenderou coule tout le long de cette ville: on a conſtruit ſur ce fleuve trois ponts magnifiques, dont l'un répond directement au milieu de la Cité, & les deux autres aux deux extrémités oppoſées.

Quant aux murs d'Iſpahan, ils n'ont rien de ſurprenant que leur étendue: on leur donne ordinairement douze lieues de tour; ils ſont de terre, mal entrete-

(1) Marchés publics.

nus, couverts en-dehors & en-dedans par un grand nombre de jardins & de maisons qui les dérobent de temps en temps à la vue, enforte qu'il semble qu'une partie en soit abattue.

La discorde & la division paroissent avoir établi leur siege à Ispahan. Cette ville est divisée en deux quartiers principaux : les habitants de ces quartiers sont sans cesse en dissention, ils ne peuvent se supporter mutuellement, quoiqu'ils aient le même Prince, la même religion, & qu'ils vivent dans la même ville. Il arrive très souvent que, lorsqu'ils se rencontrent, ils se battent & s'estropient, sans en avoir d'autre sujet que leur haine & leur antipathie. Il est vrai que cette manie, ou plutôt cette fureur ne regne guere que parmi le peuple ; je ne pense pas qu'on en puisse trouver de plus bizarre & de plus insensée. Les Grands, occupés ici, comme par-tout ailleurs, de leurs intérêts & de leur avancement n'entrent point dans ces haines populaires, dont ils ne tireroient aucun profit, & qui au contraire les rendroient désagréables à la Cour.

J'ai demandé à un Persan, homme de

ſens & de probité, quelle étoit la raiſon de cette ſinguliere diviſion ; voici ce qu'il m'en apprit. On prétend, me dit-il, que les noms de *Heyder* & de *Neamet-Olachi*, que portent les deux moitiés d'Ispahan, ſont les noms de deux Princes qui diviſerent autrefois toute la Perſe en deux partis. Les deſcendants des gens qui étoient attachés à ces Princes, ont conſervé la haine de leurs peres, & ils en ont hérité ainſi que de leurs biens. Au lieu de déplorer les égarements de leurs ancêtres, qui avoient ſacrifié leurs biens & leur repos pour s'attacher à des Princes, qui s'en ſervoient comme d'inſtruments utiles à favoriſer leur ambition, ils imitent leur folie, & même ils la ſurpaſſent, puiſqu'ils ſe haïſſent ſans ſavoir pourquoi, & ſans qu'ils aient aucun intérêt à démêler. Cela montre juſqu'où peut aller l'aveuglement du peuple, & combien il eſt difficile de lui faire abandonner les anciens préjugés quelque nuiſibles qu'ils lui ſoient.

Certains Auteurs de notre Nation, continua le ſage Perſan, donnent une autre origine que celle que je viens de vous dire, aux deux factions qui diviſent la

ville. Ils la prennent dans la Religion, & elle me paroît plus vraisemblable que l'autre ; car rien n'eſt plus terrible & de plus longue durée qu'une haine enfantée par des diſputes de Religion : après la réunion même des deux partis, ou le total abaiſſement de l'un des deux, il reſte un levain de diſcorde qu'on ne ſauroit jamais détruire. J'ai entendu dire à pluſieurs négociants François établis dans cette ville, que les diviſions qui ont régné parmi eux, il y a environ un ſiecle, au ſujet de la religion, ont formé des haines qui ſeront éternelles, quoiqu'il ſemble aujourd'hui que toute la France n'ait plus qu'une ſeule & unique croyance.

Les Auteurs Perſans, dont je vous parle, diſent donc que dans les commencements Iſpahan ne conſiſtoit qu'en deux villages vis-à-vis l'un de l'autre, dont les habitants étoient ennemis mortels, parce que les uns étoient attachés aux ſentiments d'*Omar*, les autres à ceux de *Hali*. Enfin les deux villages s'étant joints à force de s'étendre, & n'ayant plus formé qu'une ſeule ville, les habitants, quoique réunis ſur les ſentiments de la religion, conſer-

verent leur haine, & ne purent se pardonner d'avoir pensé d'une maniere différente.

Aujourd'hui encore dans toutes les solemnités & dans les fêtes publiques une partie du peuple se bat ordinairement contre l'autre, sous le prétexte du pas & de la préséance : les coups de bâton, les coups de pierre, enfin toutes les armes que fournit le hasard à une populace émue, sont mises en usage. Il y a toujours quelqu'un de tué dans ces attaques, sur-tout lorsque l'Empereur n'est point à Ispahan, le Gouverneur étant bien aise que ces combats aient lieu, pour citer devant son tribunal les plus riches de ceux qui s'y sont trouvés, & remplir sa bourse à leurs dépens ; c'est ainsi que l'avarice de celui qui devroit maintenir le calme & la paix, est cause en partie des troubles & des émeutes. Tous les gens sensés ont tâché d'éteindre cette pernicieuse haine ; mais vous connoissez l'esprit du peuple : plus on s'efforce de vouloir le persuader par la raison, & plus il se roidit & s'applaudit de ses folies. Le lendemain des fêtes publiques, chaque

artisan fait un récit dans sa famille des actions qu'il a faites la veille contre le parti ennemi : il inspire dès la tendre enfance ces sentiments à ses enfants, qui les sucent, pour ainsi dire, avec le lait. C'est ainsi que se perpétuent toutes les coutumes, soit bonnes, soit mauvaises, parmi le peuple ; les peres sont les principales sources des erreurs de leurs enfants. Pour éteindre totalement certains préjugés dans un pays, il faudroit en renouveller entiérement les habitants.

On peut se flater de ramener des personnes qui ont du génie & de la science, quel que soit le travers où elles aient donné, parce qu'enfin tôt ou tard l'esprit cesse d'être la dupe des préjugés ; mais chez des hommes qui agissent presque machinalement, qui ne se conduisent aujourd'hui d'une telle façon ; que parce qu'ils se sont conduits hier de même, on ne doit point espérer de trouver aucun retour vers la raison, dont ils n'ont jamais connu l'usage : ainsi, selon toutes les apparences, les descendants des habitants d'Ispahan seront aussi fous que le sont aujourd'hui leurs peres, & que l'ont été autrefois leurs ancêtres.

Je trouvai, cher Yn-Che Chan, les discours de ce Perſan très-ſenſés : je le priai de vouloir me donner quelquefois des éclairciſſements ſur ce qui pourroit m'embarraſſer ; il m'a promis fort obligeamment tout ce qui dépendroit de lui. Les Perſans en général ſont polis, affables, & beaucoup plus ſavants que les autres Mahométans. Ils ont de la vivacité & du feu : auſſi ont-ils ſurpaſſé pour les ſciences, les Arabes qui ont été leurs premiers maîtres. Il eſt arrivé à ces derniers la même choſe qu'aux Grecs, qui pendant longtemps furent, pour ainſi dire, les précepteurs du genre humain, & qui dans la ſuite allerent toujours en diminuant & en perdant de leur mérite : de même les Arabes, ſi éclairés autrefois, qui eurent parmi eux de ſi grands hommes, ſont aujourd'hui très-ignorants. En perdant leur liberté, il ſemble qu'ils aient perdu leur génie ; auſſi le peuple appelle-t-il par dériſion les Colleges où il n'y a que des Arabes, des *Colleges des ânes.*

Il eſt vrai qu'il y a encore quelques Arabes qui n'ont point perdu la liberté ; mais ils ſont obligés, pour la conſerver, de vi-

vre au milieu des déſerts, & de ſe priver du commerce des autres hommes. Une telle vie eſt peu propre aux ſciences, qui demandent abſolument une ſociété liée & entretenue, non-ſeulement avec les Savants du pays, mais encore avec les Etrangers. Quelque amour que les Chinois aient toujours eu pour les ſciences, de combien de découvertes n'ont-ils pas été redevables aux Miſſionnaires Européens?

Au reſte, la Langue Arabe eſt dans la Perſe le langage des Savants, comme le Latin l'eſt en Europe; tous les principaux Livres de Philoſophie, de Théologie, de Médecine, ſont écrits dans cet idiome. C'eſt encore une conſolation pour les Arabes que de voir leur Langue ſe maintenir dans les droits qu'elle eut dans le temps le plus floriſſant de la Nation.

Si les Perſans aiment les ſciences, ils n'eſtiment pas moins la tranquillité: on peut même dire qu'ils ſont très-voluptueux, & qu'ils ramenent tout à un ſeul point, c'eſt-à-dire, à ce qui peut les amuſer gracieuſement. Ils ne cultivent les ſciences, que parce qu'ils les regardent comme une occupation agréable & qui

les divertit pendant quelques heures de la journée. Ils aiment la dépense, c'est une suite nécessaire de leur inclination pour les plaisirs ; rarement se refusent-ils ce qui peut flatter leur goût, lorsqu'ils sont en état de se le procurer. Leurs maisons semblent être bâties pour fournir tout ce qui peut contribuer à la volupté ; les personnes même, qui ailleurs livrées à une indigne crapule, semblent ignorer tout ce qui est délicat, ont à Ispahan un goût fin & exquis.

Une Courtisane, nommée la *douze tomans*, ou la *cinquante louis*, parce qu'elle prenoit cette somme la premiere fois qu'on alloit chez elle, avoit fait bâtir une maison charmante, & qui sembloit être un temple digne de la Déesse Venus. Elle étoit petite, mais les chambres en étoient ornées magnifiquement ; les plafonds étoient peints d'or & d'azur ; & les objets qu'on y voyoit, servoient à exciter aux plaisirs de l'amour ; des fontaines couloient au milieu de certaines chambres dans des cuves de marbre. Ces appartements étoient destinés pour y passer les chaleurs de l'Été : ceux où elle restoit l'Hyver, étoient voûtés

truits si artistement, qu'il sembloit qu'on y ressentoit un éternel printemps. Juge, cher Yn-Che-Chan, des commodités que doivent avoir les palais des Seigneurs & les maisons des riches particuliers, puisque celle d'une Courtisane est aussi bien entendue (1).

Un défaut que je trouve aux Persans, c'est qu'ils sont excessivement complimenteurs; ils surpassent de beaucoup nos compatriotes, qui ne laissent pas de l'être assez, & ils égalent les François. Lorsque je rencontre ici quelque Persan de ma connoissance, il me semble entendre un Missionnaire Parisien; il m'accable de protestations d'amitié, d'offres de service. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il n'y a rien de plus vrai dans tout cela chez les Persans que chez les François; & l'on seroit bien trompé, si l'on ajoutoit foi aux discours des uns & des autres.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan,

D'Ispahan, le..

(1) Le luxe des François dans l'ordre & la symmétrie de leurs petites maisons, est bien inférieure à la magnificence des descendants de Hali.

LETTRE XIV. (1)

Sioeu-Tcheou, à Yn-Che-Chan.

JE réponds à la Lettre que tu m'as écrite, cher Yn-Che-Chan, pour me persuader d'abandonner les opinions des nouveaux Commentateurs. Tu pretends qu'elles pa-

(1) Cette Lettre est la réponse à celle qu'Yn-Che-Chan a écrite à Sioeu-Tcheou, pour le persuader de renoncer aux opinions des nouveaux Interprêtes des Commentaires de *Tchu-tsé* & de *Tchinh-tsé*. J'ai été obligé de rapporter tous les mauvais raisonnements que font les Savants pour établir leur monstrueux sentiment : on en a déja vu une ample réfutation dans la Lettre d'Yn-Che-Chan ; on en verra l'entier anéantissement dans une qui suivra bientôt celle-ci. J'ai cru devoir placer ici cette remarque, pour prévenir les discours de certaines gens, qui, charmés de trouver l'occasion de décrier un Auteur, n'auroient pas manqué de dire que je prêtois des armes à l'irréligion. Je ne rapporte ici les opinions & les raisonnements des Chinois, que pour les faire connoître & avoir lieu de les réfuter. Il n'y a que des personnes, dont le cœur seroit aussi noir que l'esprit épais & grossier, qui voudroient me faire un crime d'une chose, non-seulement permise, mais nécessaire à un Historien ; on ne peut me blâmer, sans blâmer tous les Auteurs Catholiques & protestants qui ont écrit sur les Chinois.

roiſſent monſtrueuſes à tous les Européens, qui ne peuvent comprendre qu'il y ait des hommes aſſez aveuglés pour ne reconnoître d'autre premier principe qu'une vertu céleſte, aveugle & matérielle, qui conduit l'Univers, qui vivifie tous les êtres, & qui agit toujours avec regle, ſans connoître qu'elle agit. Tu m'apportes pluſieurs raiſons pour combattre ces ſentiments, auxquelles je répondrai bien-tôt : mais il faut auparavant que je te déſabuſe de l'erreur, où tu es, ſur la croyance des Européens. Il y en a beaucoup qui ſuivent un ſyſtême qui reſſemble fort à celui des nouveaux Commentateurs Chinois. *Spinoſa*, ſavant Hollandois, en a été l'inventeur, ou plutôt le reſtaurateur ; car l'on prétend que ſes ſentiments, à quelque choſe près, ont été ceux de pluſieurs Philoſophes anciens : il ſuppoſe, ainſi que les Chinois, « qu'il » n'y a qu'une ſeule unique ſubſtance, » qu'il appelle *Dieu* (1) & dont tous les

(1) Quidquid eſt in Deo eſt, & nihil ſine Deo eſſe neque concipi poteſt. Propoſit. XV. *B. D. Spinoſ.* Opera poſthuma, Ethice ordine geometrico demonſtrata ; &c. pag. 3.

» autres êtres ne ſont que des modifica-
» tions. « Une ſubſtance (1), dit-il, eſt
» néceſſairement infinie : il eſt donc
» impoſſible qu'il y en ait pluſieurs, puiſ-
» qu'il ne peut y avoir deux infinis, & que
» l'infinité exclut abſolument l'exiſtence
» de tout autre être qui n'eſt point con-
» tenu en elle. Il faut donc que tout ce
» qui (2) exiſte ſoit *Dieu*, & que tout
» ce qui exiſte, exiſte en lui. » Les hommes, les plantes, les aſtres, &c. enfin tous les êtres (3), quels qu'ils ſoient, penſants ou non penſants, ne ſont que des modes de la ſubſtance unique & univerſelle à laquelle il a plu à *Spinoſa* de donner le nom de *Dieu* : il n'y a qu'à

(1) Omnis ſubſtantia eſt neceſſariò infinita. Propoſit. VIII. Idem ibid. pag. 5.

(2) Præter Deum nulla dari neque concipi poteſt ſubſtantia. Propoſit XIV. Id. ibid. pag. 13.

(3) Hic, antequam ulterius pergamus, revocandum nobis in memoriam eſt id, quod ſuprà oſtendimus : nempe quod quicquid ab infinito intellectu percipi poteſt, tanquam ſubſtantiæ eſſentiam conſtituens, id omne ad unicam tantùm ſubſtantiam pertinet, & conſequenter quod ſubſtantia cogitans, & ſubſtantia extenſa una eademque ſubſtantia eſt, quæ jam ſub hoc, jam ſub illo attributo comprehenditur ; ſic etiam modus extenſionis & idea illius modi una eademque eſt res, ſed duobus modis expreſſa. *Bened. Spinoſ.* Opera poſthuma, Ethices part. 2. *De Mente*, pag. 46.

mettre à sa place celui de *Li*, & tous les Spinosistes Européens penseront préciséément comme les sectateurs des nouveaux Interprêtes Chinois. Que disent ces Docteurs? Que le Ciel & la Terre, que l'Univers enfin est composé d'une seule & unique substance. Le *Li* est par rapport à tous les êtres différents, ce qu'est le faîte par rapport à un édifice; il unit & conserve ensemble toutes les parties de l'Univers: c'est lui qui leur donne leurs différentes formes; ensorte que lorsque ces êtres changent de figure & de modifications, c'est par son secours que cela arrive, tout sort de la substance générale, & tout y retourne; tout est animé & vivifié par le *Li*, vertu intrinséquement & inséparablement unie à cette substance.

Les mêmes raisons qu'apportent les Spinosistes pour soutenir la nécéssité de la seule existence de cette substance étendue, servent aux Chinois à prouver ce qu'ils disent du *Li*; car s'il est vrai qu'une substance est un être produit par un autre, il faut absolument que ce que les Européens Spinosistes appellent *Dieu*, & les Commentateurs modernes Chinois *Li*,

ſoit éternel & infini, puiſque par ces noms on entend la cauſe qui produit, qui entretient tous les êtres particuliers, qui les pouſſe hors de ſon ſein, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, & qui les y reçoit enſuite pour les reproduire d'une autre façon & en faire de nouvelles modifications.

Tu vois, cher Yn-Che-Chan, que le ſyſtême des nouveaux Commentateurs ne paroît pas aux Européens auſſi abſurde que tu le penſes. Les Miſſionnaires nous abuſoient, lorſqu'ils nous diſoient que leurs ſentiments ſembloient monſtrueux à tous leurs compatriotes; ils ſe gardoient bien de nous parler de ce *Spinoſa*, encore moins du grand nombre de partiſans qu'il a en France, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, & ſur-tout en Italie. Il eſt vrai que le ſyſtême de ce Philoſophe Hollandois differe de celui des nouveaux Commentateurs, en ce qu'il ſemble qu'il a prétendu que l'ordre qu'on voit aujourd'hui dans l'Univers, avoit été à peu près le même dans tous les temps, & que *Dieu*, ou la ſubſtance étendue & infinie avoit produit de toute

éternité un nombre infini de modifications, & les avoit reçues dans son sein pour les reproduire de nouveau. Ces conséquences découlent naturellement des principes de *Spinosa* ; car il établit que de tout temps la substance étendue & immense a été telle qu'elle est, & douée des mêmes vertus & des mêmes qualités : il faut donc nécessairement que ces vertus & ces qualités qui n'ont point été dans l'inaction, aient produit les mêmes effets ; la succession mutuelle des différentes modifications a donc toujours eu lieu.

Les nouveaux Commentateurs n'admettent point l'arrangement éternel de l'Univers ; ils prétendent que le développement qui l'a produit, ne s'est fait que peu à peu & insensiblement. « Le Ciel » & la Terre (1), dit le savant *Techin* » dans son Dialogue sur l'origine & l'état du monde, n'étoient point encore, lorsqu'au milieu d'un vuide immense il n'y avoit qu'une substance » extrêmement confuse. Cette substan-

(1) Je me sers de la Traduction du Pere du Halde.

» ce, en cet état du cahos, eſt l'illimité,
» le non-borné; ce qu'il y a de ſubtil &
» de ſpiritueux dans cette maſſe indéfinie,
» eſt comme la forme. *Li-Ki* & l'ame du
» *Tac-Ki* du premier & ſuprême état de
» l'Univers a été juſtement le principe du
» Ciel & de la Terre, le germe qui les a
» fait éclorre : par la même voie eſt ſor-
» tie une infinité d'êtres. Au reſte, tout
» ce développement doit être mis au rang
» des productions dont les reſſorts ſont
» étonnants. Le monde ayant une fois ces
» parties, ces ſortes de productions qui
» pour la maniere échappent à nos ſens, ont
» été très-rares; car nous voyons commu-
» nément que les eſpeces ſe perpétuent
» par les voies ſenſibles & ordinaires.

Je t'avouerai, cher Yn-Che-Chan, que je voudrois, s'il étoit poſſible, que les nouveaux Commentateurs euſſent été entiérement dans les mêmes idées que les Sophiſtes; car il me paroît difficile de comprendre comment il a pu arriver que pendant l'éternité antérieure à la formation du monde, ce qu'il y avoit de plus ſubtil & de plus vivifiant dans le *Tac-Ki*, dans le ſuprême indéfini qui a précédé

immédiatement tous les êtres définis, & a été comme le germe qui a produit le Ciel & la Terre, a pu rester dans l'inaction. Ou il a toujours été en mouvement, ou en repos; s'il a toujours été en mouvement, il a dû de tout temps opérer les effets que nous lui voyons produire; s'il a été en repos, il n'a pu jamais sortir que par le secours d'un autre être qui lui a communiqué le mouvement, qui par conséquent étoit avant lui, & avoit des qualités plus parfaites & plus propres à produire le développement de l'Uunivers. Mais poussons les choses plus loin. Qui est-ce qui avoit donné à cet être le mouvement? L'avoit-il eu de tout temps, ou l'avoit-il reçu? S'il l'avoit eu, il devoit donc faire la même chose qu'auroit dû faire le *Tac-Ki*; & s'il ne l'a pas eu, il a dû le recevoir d'un autre, & cet autre d'un autre: ce qui fait un cercle vicieux, ou du moins une gradation sans fin & sans borne.

Il paroît dont naturel d'établir, ainsi que les Spinosistes, que de tout temps la substance unique & immense ayant eu toutes les qualités qu'elle a aujourd'hui, elle

elle a produit & reçu dans son sein successivement toutes les modifications qu'elle produit & reçoit encore successivement aujourd'hui. En soutenant cette opinion qui me paroît très-naturelle, on n'est plus embarrassé des objections qu'on peut faire contre l'inaction de la substance dans l'éternité antérieure à la formation de l'Univers. Il y a cependant ici plusieurs François qui, s'attachant aux sentiments d'un ancien Philosophe Grec, veulent que la construction du Monde ait été produite à peu près de même que le prétendent les nouveaux Commentateurs : on appelle les François *Epicuriens*, du nom de leur Maître *Epicure*.

Je te parlerai une autre fois de la conformité qui se trouve entre les opinions de ce Philosophe & celle du savant *Tchin* ; j'employerai le reste de ma Lettre à répondre aux raisons que tu m'apportes, pour prouver qu'il est impossible que l'ordre de l'Univers soit produit & maintenu par une vertu infinie en pouvoir, mais aveugle & matérielle. Je vois des preuves évidentes de ces deux vérités. Je prends les premiers dans la

production journaliere qui se fait à mes yeux de tant de modifications différentes. Je vois, pour ainsi dire, que toute la matiere est animée par cette vertu générale qui la vivifie : les arbres croissent, les hommes se forment, les pierres mêmes grossissent, & montrent qu'elles ont une vertu qui les anime : ces modifications détruites, en reproduisent d'une autre espece ; & la vertu répandue dans les particules les plus déliées de la matiere, ne reste jamais dans l'inaction. Je dois donc conclure d'une chose si évidente, qu'il y a une vertu infinie en pouvoir, qui est la cause de l'ordre & de la production de l'Univers. Voyons à présent si je puis la regarder comme intelligente & comme agissant avec connoissance de cause. Tout semble m'annoncer qu'elle est aveugle, ainsi que le soutiennent les nouveaux Commentateurs que tu condamnes avec tant de mépris.

Si le premier principe qui conduit l'Univers, qui le gouverne, est intelligent ; s'il connoît tout ; s'il a enfin toutes les perfections que lui donnent les anciens Interprêtes des Livres canoniques qui en

parlent si pompeusement sous le nom de *Tien*, d'où vient le mal qui regne dans ce monde, & pourquoi presque tous les hommes sont-ils si malheureux ? Ne convenoit-il pas qu'un Etre intelligent, & qui étoit souverainement puissant, se servît de sa puissance pour rendre tous les êtres aussi heureux qu'ils le pourroient être ? C'est-là l'idée naturelle que nous avons de la sagesse & de la bonté d'un premier principe intelligent : or, tenons-nous seulement à ce qui regarde les hommes, sans aller chercher un nombre de défauts visibles & bien essentiels dans la construction du monde. De combien de maux ne sont-ils pas accablés ? Leur vie est presque toujours une suite continuelle d'infortunes : ceux qui jouissent de la santé du corps sont accablés par la misere, par la pauvreté ; ceux qui sont avantagés des biens de la fortune, sont en proie à la goutte, à la gravelle, à la pierre, &c. Enfin, quelquefois les maux du corps se joignent avec ceux de la fortune, & accablent entiérement des misérables qui souvent sont très-vertueux, tandis qu'on voit des criminels souillés

par les forfaits les plus grands, jouir d'une santé parfaite & être comblés de richesses; preuve bien forte de l'aveuglement de la puissance qui distribue le bien & le mal, & qui préside au sort des hommes.

Mais quand il n'y auroit, cher Yn-Che-Chan, que des personnes coupables de quelques crimes, qui fussent malheureuses, on ne seroit pas mieux fondé à vouloir établir un premier principe intelligent; car s'il agit avec connoissance, s'il dirige tout avec prudence, pourquoi, au lieu de punir ces coupables (1), n'empêche-t-il pas qu'ils ne le deviennent? La raison montre qu'il devroit agir de même; & puisqu'il est la suprême raison,

(1) *Sur ce sentiment les vers d'un Auteur tragique sont assez expressifs : les voici.*

Grands Dieux! qui connoissez les forfaits des humains,
Que ne retenez-vous leurs criminelles mains?
Vous devriez plutôt par des soins légitimes
Veiller à détourner qu'à venger les grands crimes;
Quand, pour nous affliger, vous les avez permis,
Après qu'ils sont vengés, en sont-ils moins commis?

Geta, Act. 4.

d'où vient tient-il une conduite qui paroît y être si opposée ? S'il eût voulu, tous les hommes auroient été vertueux : pourquoi donc, s'il est intelligent, ne l'a-t-il pas voulu, puisque cela semble une suite de son intelligence ?

Voilà, cher Yn-Che-Chan, les raisons des nouveaux Commentateurs : nous en avons parlé plusieurs fois à Peckin ; tu les condamnois vivement : il paroît par ta Lettre que tu ne les approuves pas davantage aujourd'hui. Je n'en suis point étonné ; chacun abonde dans son sentiment.

Porte-toi bien, & donne-moi de tes nouvelles. *De Paris, le..*

LETTRE XV.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LES Persans poussent la jalousie plus loin que tous les autres peuples Orientaux. Il semble, cher Yn-Che-Chan, que les serrails des Turcs & des Tartares soient des maisons publiques, eu égard à ceux des Persans. Ils ne se contentent pas d'en-

tourer l'appartement de leurs femmes d'un simple mur excessivement élevé ; ordinairement ils font deux ou trois enceintes différentes ; des eunuques en gardent l'entrée, & rien ne peut tromper la vigilance de ces argus.

La jalousie des Persans n'étant point encore rassurée par toutes ces précautions, ils ont fait entrer la religion dans leurs intérêts, & ont appellé la superstition à leurs secours. Cette politique paroît d'abord bien étrange, mais on en sent bientôt la finesse, dès qu'on la considere attentivement. La crainte des châtiments fait bien plus d'impression sur les femmes Orientales que l'amour de la vertu. L'appréhension d'offenser le prophête, a plus de pouvoir que celle de manquer à un mari. Les Persans font donc croire à leurs femmes que Mahomet, leur législateur, étant à l'agonie, leur dit pour derniere chose : *Gardez votre religion & vos femmes.* Ce précepte les autorise à prétendre que les femmes qui osent regarder un homme, commettent un crime irrémissible.

Ils disent aussi qu'il y va de la gloire

de Dieu & du salut de ceux qui souffrent qu'on jette seulement les yeux sur l'appartement où leurs femmes sont renfermées ; ils veulent même que dans le Ciel il soit défendu de voir les femmes des autres ; & ils enseignent que les hommes en Paradis auront les yeux sur la tête, afin de ne pas voir les femmes qui appartiennent aux autres bienheureux. Mais je voudrois savoir, cher Yn-Che-Chan, comment ces bienheureux pourront voir les leurs. Seront-elles suspendues au-dessus de leurs têtes ? En ce cas ils verront celles des autres, puisqu'apparemment elles se trouveront également en l'air. Seront-elles à leurs côtés ? Ils ne verront alors ni leurs femmes, ni celles des autres : autant auroit-il valu en ce cas les priver des yeux entiérement, que de les placer au-dessus de la tête. Je te l'avoue ; je ne puis m'empêcher de rire, cher Yn-Che-Chan, en réfléchissant aux fables que les hommes inventent pour autoriser leurs passions, qu'ils couvrent adroitement du prétexte de la religion. Quel est le philosophe, quelque sérieux qu'il soit, qui ne rie autant que Dé-

mocrite, en songeant à tout un peuple qui place aux bienheureux les yeux au-dessus de la tête, pour prouver qu'il n'est permis, ni dans ce monde, ni dans l'autre, de regarder les femmes d'autrui ?

La jalousie des Persans ne se borne point à prendre des précautions pour qu'on ne voie pas leurs femmes vivantes ; ils craignent même qu'on ne les regarde après leur mort. Quand ils les enterrent, ils entourent la fosse d'un pavillon pour ôter aux assistants la vue du cadavre qu'ils y ensevelissent. Je passerois, cher Yn-Che-Chan, aux Persans de dérober leurs femmes aux regards des curieux, lorsqu'ils ont lieu de craindre que ces regards ne leur en enlevent le cœur, & ne leur fassent naître l'envie de quelqu'infidélité ; mais veulent-ils encore être aimés d'un cadavre ? Craignent-ils l'humeur volage des femmes lors même qu'elles n'existent plus ? Il y a, en vérité, dans la conduite des Persans plus de folie que de jalousie.

Si l'on blâme les Européens d'accorder trop de liberté à leurs femmes, on ne sauroit aussi trop condamner la ja-

louse manie des Persans. Il me paroît que les Chinois gardent un juste milieu entre les Chrétiens & les Mahométans ; ils ne laissent point à leurs femmes une liberté sans bornes, comme les premiers : mais aussi ne les tiennent-ils pas dans une dure captivité, & ne les condamnent-ils pas à une prison perpétuelle, ainsi que ces derniers : elles peuvent voir les parents & les amis de leurs maris ; elles se montrent à ceux qui ont des affaires à leur communiquer ; elles jouissent enfin de tous les droits & de tous les avantages qui sont attachés à l'humanité, & elles sont traitées par leurs époux, comme il convient qu'elles le soient.

Les femmes Persannes sont presque regardées comme des animaux rares, qu'on nourrit uniquement pour le plaisir de leur maître. Je compare un citoyen d'Ispahan qui tient renfermées dans une étroite clôture sept à huit femmes, à un homme qui conserve dans une cage quatre ou cinq infortunés rossignols, qu'il a fait aveugler pour qu'ils chantent mieux. Les femmes Persannes, ainsi que ces oiseaux, sont également privées de

la vue de l'univers entier, & ſont captives, afin que l'impoſſibilité de voir d'autres hommes que celui auquel elles appartiennent, augmente leur amour pour lui. Triſte reſſource, cher Yn-Che-Chan, pour un cœur véritablement tendre, que celle d'être obligé de recourir à l'expédient d'enterrer toute vivante une perſonne qu'on aime, pour l'obliger d'être ſenſible.

J'oſerois dire qu'il n'y a peut-être pas deux époux véritablement unis dans la Perſe : la gêne & la contrainte, lorſqu'elles ſont pouſſées à l'excès, inſpirent néceſſairement, même aux cœurs les plus vertueux, des deſirs de s'en affranchir. On a beau dire ici que les femmes nées dans l'intérieur du ſerrail, & élevées dans les coutumes & dans les uſages qu'on y obſerve, ne les trouvent point extraordinaires : quoiqu'elles ne voyent qu'un ſeul homme, elles ne laiſſent pas de ſentir qu'il y en doit avoir d'autres plus aimables & plus complaiſans. La raiſon leur apprend ces vérités ; & peut-on douter que voyant la différence qu'il y a entre la beauté des

femmes, elles ne penſent qu'il en eſt de même entre les hommes ? Je crois que bien loin que l'impoſſibilité où elles ſont de voir d'autres hommes que celui à qui elles appartiennent, le leur faſſe trouver beau, elle leur perſuade au contraire quelquefois qu'il ne l'eſt point autant qu'il l'eſt réellement.

D'ailleurs, quand la curioſité & les autres paſſions auxquelles les femmes ſont livrées, ne leur inſpireroient pas le deſir de voir des étrangers, le tempérament, qui dans ce pays ſe reſſent de la chaleur du climat, leur en apprendroit aſſez ſur le chapitre des hommes, dont on leur dérobe la vue avec tant de ſoin. Les aventures qu'on raconte ici de quelques femmes, qui malgré tant de précautions ſont venues à bout de tromper la vigilance de leurs ſurveillants, ſont des preuves que les préjugés, où l'on croit qu'elles ſont en faveur de la vie qu'on mene dans les ſerrails, diſparoiſſent dès que l'occaſion d'être infidelles leur eſt offerte.

La jalouſie des Perſans expoſe les habitants de ce pays à mille incommodités, & quelquefois à de terribles ava-

nies : les étrangers ſur tout, qui ne ſont point inſtruits des uſages perſans, courent riſque quelquefois d'être battus cruellement, & même d'être tués. Quand on voyage avec des caravanes, & qu'on eſt logé avec des femmes, ſoit dans les camps, ſoit dans les caravanſerails, il faut avoir l'attention de paſſer le plus loin qu'on peut des tentes, ou des chambres dans leſquelles ſont les femmes : ſi l'on oublie cette regle, & qu'on s'en approche par mégarde, on entend auſſi-tôt les cris des eunuques, ou des maris qui vous avertiſſent de vous éloigner au plutôt. Malheur à ceux qui n'obéiroient pas dans l'inſtant : car on ſe jetteroit ſur eux comme ſur des bêtes féroces ; ceux même qui ne ſeroient point intéreſſés dans cette affaire, prendroient vivement les intérêts du mari. Des bergers, attroupés de tout un canton, ne fondroient pas avec plus de fureur ſur un lion qui dévoreroit les troupeaux, que tous les voyageurs ſur un homme qui auroit été ſoupçonné de vouloir regarder quelques femmes. Quand on les trouve dans les chemins, quoiqu'elles ſoient renfermées dans des

chariots couverts, il faut se détourner. La rencontre d'une femme est plus incommode en Perse, que celle de trente carosses ne l'est à Paris dans une rue étroite, à un homme qui marche à pied.

Il est vrai que pour éviter l'embarras que causent les femmes, elles ne voyagent que le moins qu'il est possible; & lorsque les femmes d'un certain rang vont faire des visites, elles sortent ordinairement de chez elles pendant la nuit: plusieurs gens à cheval marchent cent pas devant elles, & plusieurs autres cent pas derriere; des Eunuques, armés de longs bâtons, se placent dans les intervalles qui se trouvent entre les cavaliers & les dames. Tous les gens crient *couroue couroue*: ce mot, qui en Persan veut dire *retirez-vous*, cause ici autant de frayeur, que celui de *tue* dans une ville prise d'assaut, & livrée à la fureur des soldats. Chacun fuit, chacun s'écarte, & malheur à ceux qui ne sont pas assez agiles pour se sauver promptement: les eunuques font usage sur leur dos des énormes bâtons dont ils se sont pourvus.

Le *courouc* qui se fait pour les femmes du Souverain, est encore bien plus à craindre : la mort seule est capable d'expier le crime de se rencontrer sur leur chemin. Si elles traversent une ville, la rue où elles marchent, & celles qui y aboutissent, sont interdites. Si elles vont à la campagne, on dépeuple tous les villages, l'on en chasse tous les hommes, on les oblige à s'en éloigner d'une lieue un jour auparavant. Le lendemain, lorsque les femmes passent, les eunuques courent de tous côtés dans la campagne ; & si malheureusement ils rencontrent quelqu'un, ils le tuent dans l'instant : il n'y a aucune raison, aucune excuse qui puisse le justifier. Il est arrivé plusieurs exemples de cette cruauté barbare.

Croirois-tu, cher Yn-Che-Chan, que malgré cette grande jalousie des Persans, l'amour des grandeurs & des richesses les rend dociles à souffrir l'affront le plus sanglant que puisse recevoir un mari ? Ces gens si jaloux deviennent insensibles au cocuage, dès qu'il est occasionné par le Souverain. Ils regardent comme un grand honneur, que

l'Empereur veuille bien honorer leurs femmes non-seulement de sa vue, mais même de ses faveurs. C'est une loi en Perse, que le Roi entre quand il lui plaît dans le serrail de ses sujets, quelque nobles & quelque distingués qu'ils soient. Il est vrai qu'il use peu de ce privilege, ayant assez d'affaires chez lui, sans en aller chercher ailleurs; mais il arrive quelquefois que des Empereurs, soit par curiosité, soit par débauche, vont rendre aux femmes des Grands de ces visites dangereuses pour les maris. Il arriva à *Abas* le Grand, une aventure assez particuliere à ce sujet.

Ce prince, ayant beaucoup bu chez un de ses Favoris, nommé *man-Couli-Can*, voulut entrer dans l'appartement des femmes. Celui qui en gardoit la porte lui en refusa l'entrée. „ Il n'entrera jamais ici, „ dit-il, tant que j'aurai mon emploi, „ d'autre moustache que celle de mon „ maître. *Comment*, dit l'Empereur, *est-ce* „ *que tu ne me connois pas?* Je sais, répon- „ dit le Garde, que vous êtes le Roi „ des hommes, mais non pas celui des „ femmes. Cette saillie plut à *Abas*; il se „ retira chez lui. „ Iman-Couli-Can,

ayant appris cette aventure, alla d'abord se jetter aux pieds de l'Empereur. " Seigneur, lui dit-il, je viens vous prier " de ne point m'imputer la faute de mon " malheureux domestique ; je l'ai déja " chassé de chez moi. *Abas* répondit au " favori : Ce garde n'a point mal fait ; " & puisque vous l'avez chassé, je le " prends à mon service. Il lui donna un " petit gouvernement ".

Dans cette histoire, cher Yn-Che-Chan, je découvre jusqu'où va l'amour des grandeurs dans les Courtisans. Un Persan, jaloux jusqu'à l'excès, est fâché qu'on n'ait point ouvert son serrail au Souverain ; l'esprit de la Cour est à peu près le même dans tous les pays. En Europe, les Seigneurs sont charmés que leurs femmes occupent des postes qui les puissent faire aimer des Rois ; en Perse, ils approuvent & souhaitent même qu'ils viennent les voir dans leur serrail. Que ne surmonte point l'ambition, & que ne fait-elle pas sacrifier aux hommes !

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

D'Ispahan, &c.

LETTRE XVI.

Yn-Che-Chan, *à* Sioeu-Tcheou (1).

J'AI lu, cher Sioeu-Tcheou, tes lettres avec plaisir; mais j'ai vu avec douleur que tu persistes toujours dans les opinions dangereuses dont tu es prévenu.

Tu crois avoir rapporté de fortes raisons pour appuyer tes sentiments, en faisant sentir tous les malheurs dont on voit le genre-humain accablé. Je conviens avec toi de ces maux effectifs; je fais plus, j'avoue qu'il est impossible qu'ils soient causés par un être souverainement puissant, bon & intelligent; mais malgré cela, je n'en vois pas moins la nécessité absolue de l'existence de cet Etre intelligent: ainsi quelles que soient les difficultés qui s'offrent à mon esprit, j'en conclus qu'il existe; & j'attribue à la foiblesse de mes connoissances, non au défaut de la divinité, des choses dont la solution m'embarrasse.

(1) C'est ici la réponse que j'avois promise à l'avant derniere.

D'abord que j'ai prouvé évidemment qu'il doit y avoir un premier Etre intelligent ; les difficultés, qui ne ſont qu'acceſſoires, ne doivent point prévaloir contre les preuves claires & fondées ſur les principes les plus ſimples & les plus naturels. Ma raiſon me fait connoître l'abſolue néceſſité d'un premier Etre intelligent : ou il faut que je veuille fermer les yeux à la lumiere naturelle, ou il faut que je convienne de ce que me dicte cette raiſon. Il eſt vrai qu'enſuite elle rencontre certaines choſes qu'elle ne ſauroit pénétrer : je dois me plaindre à moi-même de ſon peu d'étendue ; mais je ne dois pas pour cela réfuter ce qu'elle me démontre avec évidence ; ſans cela j'agirois auſſi follement qu'un homme, qui, ayant la vue & ne pouvant appercevoir les objets qui ſont à cinq cents pas de lui, nieroit que ceux qu'il voit diſtinctement de quatre, aient aucune réalité.

Je puis donc établir, cher Sioeu-Tcheou, que quoique je trouve des difficultés dans l'origine du mal, l'exiſtence d'un Etre infini en puiſſance, en bonté

& en intelligence n'en eſt pas moins néceſſaire; car ſans répéter ici les preuves, que je t'ai apportées dans ma premiere lettre, de la néceſſité de ce premier Etre, ſoit pour avoir donné l'ordre, ſoit pour le conſerver, je te ferai voir que même en ſuivant les raiſonnements ſur leſquels tu fondes la préférence que tu donnes au ſentiment des Spinoſiſtes ſur celui des nouveaux docteurs (quoique tous les deux à mon avis ſoient également mauvais) je te ferai voir, dis-je, qu'il faut qu'il y ait un Etre éternel & intelligent.

Tu condamnes tes confreres de ce qu'ils penſent qu'un principe matériel & en repos ait pu ſe mettre en mouvement. Comment, dis-tu, le mouvement a-t-il pu arriver dans la matiere? car le mouvement ſuppoſe le mobile, & le mobile un premier moteur : il faut donc que quelque choſe ait donné le mouvement à la matiere qui étoit en mouvement avant elle, & qui étoit plus puiſſante; il y avoit donc de tout temps un Etre diſtinct d'elle, ſans lequel elle eût toujours été dans le repos.

Quand tu dis que de tout temps ce

que nous voyons a été de même, je demande quelle autre preuve tu peux en apporter qu'une assertion magistrale, peu propre à convaincre des gens qui ne se payent que de bonnes raisons. Si la terre avoit été de tout temps telle qu'elle est, la verrions-nous dépérir tous les jours, changer de forme, & s'approcher manifestement de sa fin ? J'excepte de donner dans un pyrrhonisme outré, & de refuser toute croyance à l'histoire ancienne. Ne savons-nous pas qu'elle produisoit autrefois avec peu de soin ce qu'elle ne donne aujourd'hui qu'avec tant de peine ? Les hommes ne vivoient-ils pas beaucoup plus qu'aujourd'hui, & ne se ressentoient-ils pas de la force & de la jeunesse du monde ? Mais ce n'est pas seulement sur la terre que nous voyons des changements qui nous doivent faire juger de la décadence de l'Univers, il en est déjà arrivé plusieurs dans les cieux. Les anciens y ont vu des étoiles que nous n'appercevons plus : qui peut douter que ces astres n'aient été détruits ? S'ils n'avoient disparu que pour faire un certain tour, ils se seroient remontrés depuis tant de siecles, & dans

un temps auſſi long leur révolution ſeroit ſans doute finie.

Il eſt donc abſurde, cher Sioeu-Tcheou, de ſoutenir que ce que nous voyons aujourd'hui ait été de tout temps. Dans un ordre qui ſeroit éternel, il ne pourroit arriver aucun changement de quelque nature qu'il ſoit, puiſque l'eſſence d'une choſe qui n'a point eu de commencement, eſt de n'avoir point de fin, & qu'un Etre qui a exiſté dans l'éternité antérieure, doit exiſter également dans l'éternité future.

Je vais plus loin, cher Sioeu-Tcheou, & je ſoutiens qu'en ſuivant le ſyſtême qui admet l'éternité de l'arrangement & de l'ordre dans l'Univers, il faudroit que tout ce qui eſt aujourd'hui eût été de tout temps, & que les hommes fuſſent tous éternels, ainſi que les aſtres. Car quel eſt le premier homme qui eſt mort? On répondra à cela, il en eſt mort de tout temps; mais je ſoutiens que ſi le monde a été de tout temps, rien n'a pu périr de ce qui a exiſté de tout temps, de même que de toute éternité le même ſoleil a été, de même

auſſi les autres choſes coéternelles à cet aſtre ne doivent avoir reçu aucune altération.

Les nouveaux docteurs, ces maîtres que tu condamnes, ont bien ſenti toutes ces difficultés ; c'eſt pourquoi ils n'ont pas oſé ſoutenir l'éternité de l'ordre & de l'arrangement de l'Univers. Ils ont prétendu que la matiere avoit été dans l'inaction pendant le temps antérieur au développement du monde, & ſont tombés dans l'erreur que tu réfutes ſi bien. Les anciens Epicuriens, dont tu me parles, ont eu le même ſort : voulant éviter un écueil, ils ſont allés ſe briſer contre un autre ; mais ils ont mieux aimé s'expoſer à toutes les abſurdités qui ſuivent la formation de l'Univers par un principe aveugle, que d'établir l'éternité du monde, dont ils ſentoient toutes les difficultés. Les parties (1) du monde ſujettes à la corruption

(1) Haud igitur lethi præcluſa eſt janua cœlo,
Nec ſoli, terræque, nec altis æquoris undis,
Sed patet immani & vaſto reſpectat hiatu.
Quare etiam nativa neceſſum eſt confiteare
Hæc eadem, neque enim mortali corpore quæ
ſunt.

faiſoient connoître que l'Univers ne pouvoit être éternel, le tout ſuivant naturellement la nature de ſes parties. Ils voyoient d'ailleurs que le temps (1) détruiſoit, changeoit, renverſoit les édi-

Ex infinito jam tempore adhuc potuiſſent.
Immenſi validas ævi contemnere vires.

Le Ciel, le Soleil, la Terre & la Mer ſont ſoumiſes aux loix de la deſtruction; ſon vaſte abîme les engloutit; n'eſt-ce pas une preuve qu'elles ont commencé, & que depuis l'eſpace infini des ſiecles, elles ne peuvent ſoutenir la violente de ſes attaques.

Lucret. Lib. V. Verſ. 374.

(1) Denique non lapides quoque vinci cernis
ab ævo,
Non altas turres ruere, & putreſcere ſaxa?
Non delubra Deûm, ſimulacraque feſſa fatiſci?
Nec Sanctum Numen fati protollere fines
Poſſe, neque adverſus naturæ fœdera niti?
Denique monumenta virûm dilapſa videmus,
Quære proporrò ſibi cumque ſenescere credas?
Non ruere avulſos ſilices à montibus altis?
Nec validas ævis vires perferre, patique
Finiti? neque enim caderent volſa repente
Ex infinito quæ tempore pertoleraſſent
Omnia tormenta ætatis privata fragore.

Le temps ne mine-t-il pas la dureté de la pierre? Les tours les plus élevées tombent en ruine; le choc briſe les cailloux: les temples & les image

fices les plus solides ; que les pierres se pourrissoient & se réduisoient en poussiere ; que l'air dévoroit les rochers les plus durs ; que les montagnes se brisoient, tomboient en éclat, & se précipitoient dans les plaines : le feu, les incendies, les orages dévoroient tous les corps les uns après les autres, comment eussent-ils pensé que le monde pouvoit avoir toujours subsisté, donnant des marques si sensibles de sa future destruction ?

Reviens donc de ton erreur, cher Sioeu-Tcheou ; & puisque tu conviens toi-même qu'il est impossible que la matiere ait pu se donner le mouvement à elle-même, & sortir du repos où elle étoit, sans qu'un autre principe plus puissant qu'elle l'ait mise en mouvement, ne va point soutenir, contre toutes les preuves évidentes, l'éternité de l'ordre & de l'arran-

des Dieux n'évitent point son pouvoir. Le destin, cette respectable Divinité ne peut prolonger nos jours, & s'oppose aux décrets immuables dont la nature a borné ses êtres. Les ruines des tombeaux sont les seuls restes des héros qu'ils ont renfermé ; les rochers se détachent de la masse des montagnes. Si l'éternité avoit formé leur assemblage, la masse en seroit inaltérable, & ils résisteroient aux traits du temps.

gement

gement dans le monde. Avoue de bonne foi qu'il l'a reçu d'un être intelligent : dès que tu seras convenu de cette vérité, tu sentiras qu'il est impossible qu'une matiere non pesante puisse produire un Etre pensant tel qu'est l'homme, & qu'ainsi il faut qu'il y ait un premier Etre intelligent, indépendant de la matiere, de qui les hommes aient reçu leur intelligence ; car de soutenir, comme le philosophe Hollandois & les disciples dont tu me parles, que la matiere est le premier Etre éternel & pensant, dont les autres ne sont que des modifications, c'est avancer de toutes les absurdités la plus grande.

Si cela est ainsi, il faut que chaque atôme, que chaque grain de sable soit un Être pensant, ou si tu veux, une modification pensante ; car il est aussi impossible qu'une substance pensante soit composée de parties non pensantes, qu'il l'est qu'une substance étendue soit composée de parties non étendues : ainsi, si l'Univers est une substance pensante, il faut que la pensée se trouve nécessairement dans ses plus petites parties, & par

conséquent dans toutes ses prétendues modifications, quelque petites qu'elles soient & quelle que soit leur forme. Il est inutile de dire que la pensée n'agit & n'a de force que dans certaines modifications. Un grain de sable n'étant pas moins partie de la substance pensante qu'un homme, il faut que ces deux différentes modifications soient également revêtues & de la pensée & de la force motrice, puisqu'il est impossible qu'une substance pensante puisse être composée d'aucune partie non pensante, & que cela seroit aussi contraire à son essence, qu'il seroit contre la nature d'une substance étendue qu'il y eût quelqu'une de ces parties sans étendue : ces deux choses répugnent également, & sont directement opposées aux notions les plus claires.

Considere donc, cher Sioeu-Tcheou, les absurdités qui découlent du système des Spinosistes ; refléchis qu'en suivant leur principe, il faut que tous les grains de sable de la mer soient de petits Dieux pensants, intelligents, qui sont des portioncules du grand Dieu. Quelles idées & quels pitoyables raisonnements ! L'aveu-

glement des Spinosistes, qui veulent que l'Univers soit Dieu lui-même, me paroît aussi grand que celui des docteurs Chinois, qui croient qu'une puissance aveugle gouverne le Monde, & fait, sans le savoir, ce que demande l'intelligence la plus parfaite. Je ne sais, cher Sioeu-Tcheou, lequel des deux hommes est le plus aveugle, ou celui qui pense que l'ordre & l'arrangement ont été produits & sont continués par la confusion, ou celui qui change en Dieux tous les atômes, & qui admet un système par lequel il est obligé de faire penser tous les grains de sable de la mer.

Voilà, cher Sieou-Tcheou, les raisons qui me démontrent clairement l'existence d'un premier principe intelligent & plus puissant que la matiere, qui a donné la forme à cet Univers, qui la continue par sa puissance, & qui regle tous les événements par son intelligence.

Il est vrai que dans ces événements j'en apperçois quelques-uns qui me paroissent déplacés, & contraires aux idées que je me forme de l'ordre; mais je dois présumer que si mes connoissances étoient

moins bornées, je découvrirois, que ce que je regarde comme un mal, eſt un véritable bien, puiſqu'il eſt évident qu'une intelligence ſouverainement ſage ne ſauroit être l'origine du mal.

Soyons perſuadés que tout ce qui eſt, eſt bien, & que ce qui paroît un mal dans un homme en particulier, eſt un bien réel dans le général : ces infortunes, ces morts, ces douleurs, enfin tout ce qui dans cet Univers nous bleſſe, forme un accord & une harmonie dont nos foibles génies ne peuvent connoître la parfaite beauté. Ce qui nous paroît un déſordre, eſt un ordre magnifique ; & ce que nous appellons un mal particulier, eſt un bien univerſel. N'en doutons point, cher Sioeu-Tcheou, puiſque nous ſommes aſſurés qu'il exiſte un Etre intelligent, ſouverainement ſage, & que tout ce qui arrive, n'arrive que par ſes ordres & par ſa volonté.

Porte-toi bien, & reviens, s'il eſt poſſible, de ton égarement. Au reſte je ne t'importunerai plus de mes avis, & voilà la derniere fois que je te parlerai ſur ce ſujet.

De Peckin, le...

LETTRE XVII.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LEs ſyſtêmes de Philoſophie, cher Yn-Che-Chan, ſe ſuccedent ici avec autant de rapidité que les différentes modes des coëffures des femmes, & ſe détruiſent avec autant de facilité. L'éclat d'une cornete de gaze n'eſt pas ſitôt paſſé que la réputation d'une hypotheſe Philoſophique.

Il y a peu d'années que les François adoptoient aveuglément & ſans aucune reſtriction les opinions d'Ariſtote ; ils les abandonnerent tout-à-coup, pour prendre celles d'un de leurs compatriotes, appellé Deſcartes, dont les Miſſionnaires t'ont prêté pluſieurs Ouvrages. Ce Deſcartes changea tous les animaux en machines : ſelon lui, un éléphant n'étoit qu'une ſimple montre faite d'os & de chair, au lieu que celle qui marque l'heure, l'eſt de cuivre & de fer. Tous les François furent perſuadés d'un ſentiment auſſi inſenſé, parce qu'il étoit nouveau, ou du

moins qu'il avoit l'air de la nouveauté. (1) Il n'y avoit rien de si comique que de voir un homme donner cent coups d'éperon à son cheval, le faire ruer, cabrer, galopper, & protester fort sérieusement que cet animal n'étoit pas plus sensible à ses coups, qu'une pierre sur laquelle on frappe.

Les disciples de Descartes allerent encore plus loin que lui, ils inventerent de nouvelles modes en philosophie; car peut-on appeller autrement des opinions ridicules, que le seul amour de la nouveauté pouvoit soutenir pendant quelque temps? Descartes avoit privé les bêtes de l'ame, & Malebranche priva les hommes du corps. Il prétendit qu'il étoit impossible de prouver qu'ils en eussent un.

Lorsque tous les François se croyoient de pures intelligences, & que mangeant & buvant copieusement, ils prétendoient ignorer s'ils avoient des corps; un Anglois, nommé Locke, est venu; il a détruit la mode des animaux automates & celle des hommes immatériels. Il a plus

(1) Quelques Philosophes anciens ont aussi privé les bêtes de l'ame.

fait, c'eſt qu'au lieu que Malebranche vouloit que les hommes fuſſent entiérement ſpirituels, il a prétendu qu'ils étoient totalement matériels : auſſitôt nombre de Pariſiens ſont devenus ſubitement doublement corporels.

Ils n'ont point été long-temps dans cette opinion. Un Allemand, nommé Leibnitz, les a métamorphoſés en petits *animalcules* qui ne meurent jamais, qui s'aggrandiſſent par le moyen d'une matiere étrangere, qui lorſqu'elle eſt diſſoute, dérangée & diviſée, n'entraîne cependant point la perte du petit *animalcule*, qui eſt immortel & inaltérable. Tu ne ſaurois croire, cher Yn-Che-Chan, combien il y a de François aujourd'hui qui ſe croient cent fois plus déliés & plus ſubtils que le plus petit ciron, & qui vous diſent avec un grand air de confiance : *Nous ne mourrons jamais : l'animal ayant toujours été vivant & organiſé, le demeure toujours.* Pour tuer tous ces François immortels, il ne faut, mon cher Yn-Che-Chan, qu'un nouveau ſyſtême à la mode : la durée de leur petit individu dépend du caprice du premier Métaphyſicien qui pu-

bliera ſes opinions ; l'*animalcule* éternel ſera anéanti, ou métamorphoſé peut-être en ſubſtance ſpirituelle.

Le cours des hypotheſes Phyſiques n'eſt ni plus lent, ni plus uniforme que celui des ſyſtêmes métaphyſiques. Depuis vingt ans l'ordre & l'arrangement de l'Univers ont changé deux ou trois fois. Deſcartes faiſoit nager dans une matiere ſubtile une infinité de mondes : tous ces mondes abondamment pourvus, ainſi que le nôtre, de ſoleil, de lune, d'étoiles, étoient enveloppés d'un tourbillon de matiere extrêmement déliée & légere, & tous les tourbillons couroient comme ils pouvoient, dans un fluide immenſe & infini.

Aujourd'hui tout cela eſt changé. Un Anglois a détruit par ſa toute-puiſſance ces tourbillons ; il a annihilé le fluide qui les ſoutenoit, & a établi un vuide immenſe, dans lequel il fait promener les aſtres fort à leur aiſe, & ſans que rien les incommode dans leur courſe. Les planettes & les cometes, celles-là placées dans différens cercles autour d'un même centre, celles-ci dans des cercles inégaux, excentriques & différemment dirigés, font tranquillement leurs révolutions.

Quelques Physiciens objecterent à ce nouveau créateur de l'Univers, qu'il étoit impossible que sans une cause particuliere un corps pût toujours conserver son mouvement circulaire, parce que tout corps, dès qu'il est libre, ou qu'il n'est point retenu par une matiere extérieure, enfile une ligne droite qui l'éloigne du centre de son mouvement ; c'est-là une des loix de la nature la plus sûre & la plus observée par les Physiciens. Il semble donc que les planetes devroient avoir depuis long-temps cessé leur mouvement circulaire ; & décrivant une ligne droite, être allées rendre une visite aux étoiles fixes.

Ce raisonnement n'embarrassa point l'Anglois : d'abord il donna à la matiere une nouvelle qualité, appellée *l'attraction*, par laquelle les astres ont une continuelle tendance vers le centre de leur mouvement. Il ordonna à tous les corps de s'attirer mutuellement en raison de leur masse, ou pour me servir de ses termes, *en raison inverse de leur quarré de distance*. Dès-lors tous les corps peserent les uns sur les autres, & par les loix inviolables & inaltérables de l'attraction s'attirerent mu-

tuellement ; ils attirerent le centre commun autour duquel ils tournoient, & furent attirés à leur tour par ce même centre. Les mêmes regles furent établies lorsque tous les corps qui tournent autour d'un centre, viennent à tourner avec ce centre particulier autour d'un centre également commun à d'autres corps. Dans ce cas le centre commun attire également tous les corps & les centres particuliers, & en eſt auſſi attiré. Par cette loi univerſelle voici l'harmonie de l'Univers développée.

Les planetes & tous les corps céleſtes peſent les uns ſur les autres, en s'attirant mutuellement en raiſon inverſe du quarré de leur diſtance. Chacun des cinq ſatellites de Saturne peſe ſur les quatre autres, & les quatre autres ſur lui ; tous les cinq peſent ſur Saturne, qui eſt leur centre particulier. Saturne peſe ſur eux, & tous ces aſtres peſent ſur le ſoleil leur centre général, ainſi que des autres planetes. Le ſoleil peſe à ſon tour ſur tous ces corps qui peſent ſur lui. C'eſt cette peſanteur, ou cette attraction mutuelle, qui ſeule eſt cauſe de la régularité des

mouvements céleſtes & de toutes les merveilles, qui juſqu'aujourd'hui avoient paru devoir être toujours des myſteres impénétrables.

Malgré cette attraction ſi néceſſaire au ſyſtême de l'Anglois & qu'il avoit créée ſi à propos, ſes adverſaires prétendirent que même en accordant qu'il y eût dans les corps cette puiſſance de s'attirer mutuellement, il ſeroit impoſſible qu'elle fût la cauſe de la régularité des mouvements céleſtes, puiſque la peſanteur donnant aux aſtres une tendance qui les dirige ſans ceſſe vers le centre de leur révolution, ils devroient s'y être réunis depuis long-temps & avoir été conſumés par le ſoleil, dans lequel ils ſe ſeroient précipités.

Cette réflexion parut un peu embarraſſante à l'Anglois; mais il ſe ſervit encore du droit qu'il avoit de créer. Il donna une ſeconde direction aux aſtres; l'une perpendiculaire, cauſée par l'attraction qui les portoit au centre de leur révolution, & l'autre horizontale, qui les en éloignoit. Ainſi les aſtres, forcés de ſe prêter à ces deux directions diffé-

rentes, ne pouvant suivre entiérement l'une des deux, furent obligés de partager le différent, & prirent le parti de décrire un cercle. Si l'on eût encore contrarié l'Anglois, il eût donné encore une troisieme direction aux globes célestes, & une quatrieme même, si son système en eût eu besoin.

Rien n'embarrasse les Philosophes Européens. Descartes créoit des tourbillons grands, petits, médiocres; il en faisoit de toutes les façons. L'Anglois dont je te parle, a des qualités occultes toujours prêtes: l'attraction ne lui suffisant pas, il ajouta à cette premiere vertu secrette une seconde qui écarte les corps, qu'il appella *force repoussante* (1). Ainsi avec ces deux qualités il n'y a rien qu'il n'explique; tous les mysteres obscurs de la Chymie sont éclaircis. Par exemple, l'eau forte dissipe l'argent sans altérer l'or, parce qu'*une vertu attrayante*, c'est-à-dire l'at-

(1) Ubi attractio desinit, ibi vis repellens succedere debet. *Le point de l'espace où l'attraction finit, doit être le premier point où commence la force repoussante.* Newton. &c. Optiq. p. 338. Newton.

traction, attire dans les interstices & sur les particules de ce premier métal toute la violence de l'eau forte ; au lieu qu'une autre vertu secrette, *la force repoussante*, rend inutile sur le second métal l'action de la même eau forte.

Ces qualités occultes & renouvellées des Grecs, n'ont pas été du goût de tout le monde ; mais la nouveauté a fait pour elles chez les Européens, ce qu'elle fait en faveur de tous les systêmes. Les partisans du philosophe Anglois traitent d'imbéciles ceux qui contredisent leur maître : selon eux, il n'est rien de si certain, de si clair & de si évident que ces opinions. Pour les prouver, ils présentent d'abord douze mains de papier remplies de chiffres. „ Voici, disent-ils, de quoi „ convaincre les incrédules & éclairer les „ ignorants. Qu'on fasse attentivement „ ces calculs algébriques, qu'on suppute „ avec soin la justesse des observations „ qu'on a faites sur l'attraction, on verra „ qu'il faut, ou que Newton ait calculé inutilement & à pure perte, „ ou que le monde soit tel qu'il le dit. „ Or, où le calcul est admis, les idées

» claires & distinctes doivent disparoî-
» tre : par celui que fait Newton, il
» s'ensuit qu'il doit y avoir un vuide im-
» mense ; il faut donc renoncer aux no-
» tions évidentes qui nous font connoî-
» tre clairement qu'un pied d'étendue
» peut changer de place, & qu'il est im-
» possible qu'il soit dans le même lieu
» qu'un autre pied d'étendue «.

Quelque dures que paroissent ces opinions, il faut ou les approuver, ou se résoudre à être traité avec mépris, & même injurié par les Newtoniens ; car ils ont enchéri sur les Cartésiens. Ceux-ci traitoient les Péripatéticiens qui les avoient précédé, avec une hauteur insupportable : aujourd'hui les Newtoniens les payent de la même monnoie.

Je me trouvai l'autre jour présent à une vive dispute entre un Cartésien & un Newtonien. Après avoir parlé quelque temps avec beaucoup d'ardeur, on en vint aux injures ; enfin des injures on passa jusqu'aux coups. Le Newtonien ayant dit que Descartes étoit un ignorant, le disciple du philosophe outragé répliqua ; *Vous en avez menti.* » Moi menti,

» dit le Newtonien ? vous êtes un fa-» quin. « A ce mot le Cartéſien ſaute ſur ſon antagoniſte, & lui donne un coup de poing au milieu du viſage. Cette ſcene ſe paſſoit dans un caffé ; on ſe hâta de ſéparer les combattans. Après que leur premiere fureur fut appaiſée, on tâcha de les raccommoder.

Comme le Newtonien ſe plaignoit beaucoup du coup qu'il avoit reçu : *Vous devez le pardonner à votre adverſaire*, dit un plaiſant qui ſe trouvoit à cette comédie. *Il a été déterminé par une force ſupérieure : l'attraction a agi ſur vous & ſur lui* en raiſon inverſe de vos quarrés de diſtance, *& malheureuſement la force repouſſante venant à manquer, vous l'avez attiré avec tant de violence, qu'il eſt venu vous heurter, & a enfilé une ligne droite vers le centre, au lieu de décrire habilement un cercle, comme il l'auroit dû faire, ſi la ſeconde direction ne lui eût pas malheureuſement manqué.* Cette plaiſanterie ranima la fureur du Newtonien : les cris recommencerent, & au lieu que la querelle n'étoit auparavant qu'entre deux perſonnes, une troiſieme s'y trouva mêlée. Enfin l'on

vint à bout, après bien des soins, de remettre les choses dans l'état où elles étoient avant que la plaisanterie eût rappellé la discorde. On reparla une seconde fois de paix ; & elle fut conclue avec pleine & entiere liberté aux parties adverses de persister dans leurs sentiments.

Je restai fort étonné ; ainsi que tu peux le penser, cher Yn-Che-Chan, de la scene dont j'avois été spectateur. Je ne pouvois comprendre comment des gens qui paroissoient sensés, l'étoient cependant assez peu pour se quereller en faveur de quelques hypotheses Philosophiques. Ma surprise redoubla, lorsqu'un homme de bon sens s'approcha de moi, me dit : Vous voyez, Monsieur, ces deux personnes qui viennent de se disputer si vivement, peut-être après demain condamneront-elles également les deux opinions qui ont fait le sujet de leur brouillerie ; il ne faut pour cela que la publication de quelque nouveau système. Il n'y a pas encore trois mois que ce zélé Newtonien se seroit fait tuer pour la gloire de Descartes : il a quitté son ancien maître,

parce qu'il a cru qu'il étoit moins à la mode que celui qu'il a pris nouvellement.

Malheur chez les Européens, cher Yn-Che-Chan, aux syſtêmes qui vieilliſſent: on leur reproche les mêmes choſes qu'on exalte dans les nouveaux. On ſe moque tous les jours en Europe des qualités occultes d'Ariſtote, & l'on parle avec admiration de celles de Newton; car qu'eſt-ce que l'attraction, ſi ce n'eſt une qualité plus occulte que toutes celles des Péripatéticiens?

Porte toi bien.

De Paris, le...

LETTRE XVIII.

Chonag, *à* Yn-Che-Chan.

JE te parlai dans ma derniere Lettre, cher Yn-Che-Chan, de la jalouſie des Perſans & des précautions qu'ils prenoient, pour prévenir les infidélités de leurs femmes. Je te dirai aujourd'hui quelle eſt la maniere de vivre qu'ils leur font obſerver

dans leurs ſerrails, & de combien de différentes ſortes ils en ont.

Les uſages des Perſans ſur le mariage différent en bien des choſes de ceux des Chinois. A Peckin, ſelon les loix, on ne peut avoir qu'une ſeule femme légitime. Il eſt vrai qu'il eſt permis d'avoir pluſieurs concubines; mais elles ſont ſous une entiere dépendance, & même les enfants qui naiſſent de ces concubines, ſont cenſés appartenir à la femme légitime. Ces loix me paroiſſent très-ſages, cher Yn-Che-Chan, & bien plus raiſonnables que celles des Européens, qui, ne pouvant avoir qu'une ſeule femme, ſont forcés très-ſouvent de porter la peine des fautes & des défauts de leurs épouſes: ſont-elles ſtériles, ils ſont à jamais privés du doux nom de pere; ont-elles quelque tache eſſentielle, tous leurs enfants s'en reſſentent.

On a prévenu à la Chine tous ces inconvénients, en permettant de prendre des concubines outre l'épouſe légitime. Leur état n'a rien de déshonorant, ainſi qu'en Europe: on les regarde comme des ſecondes femmes qui ſupléent aux défauts

de la premiere. Les Perſans ont imité en cela les ſages loix des Chinois : mais ils n'ont point obſervé la principale ; outre les concubines, ils permettent d'épouſer quatre femmes légitimes, qui ont un même pouvoir & des droits auſſi étendus. Une pareille coutume ne peut que cauſer un nombre infini de mauvais ménages : il eſt impoſſible que chacune de ces femmes ne veuille commander & l'emporter ſur les autres. Je crois qu'il faut qu'il en ſoit du ſerrail d'un particulier, ainſi que d'un Etat Monarchique ; qu'il n'y ait qu'un ſeul Chef à qui tout le reſte obéiſſe : ſans cette ſage regle, la confuſion & le déſordre regnent, au lieu de la paix & de l'union.

Quels chagrins ne doit point eſſuyer un homme obligé de vivre entre quatre femmes, dont la jalouſie mutuelle fait naître à chaque inſtant quelque ſujet de diſpute ? Les Européens diſent qu'ils ont bien de la peine à ſupporter les caprices d'une ſeule femme légitime, & que diroient-ils donc s'ils en avoient quatre ?

Les Perſans ſentent bien eux-mêmes tous les inconvenients qui ſuivent de la

liberté d'épouser quatre femmes ; aussi ne s'en servent-ils guere. Une autre raison que celle de la tranquillité, les engage encore à n'avoir ordinairement qu'une femme légitime ; c'est la dépense excessive que causent les mariages, & qui ruine souvent les personnes les plus riches ; aussi voit-on bien des particuliers, même de bons marchands, qui n'ont absolument que des concubines ou des esclaves. Comme tous les enfants qu'elles font sont légitimes, ainsi qu'a la Chine, il importe peu, à un Persan d'avoir un fils d'une femme épousée.

On a encore à Ispahan une coutume qui n'est guere en usage à Peckin. Tu sais qu'il est peu de nos compatriotes qui prennent des *femmes de louage*. Ce mot même paroît inconnu chez nous, quoique dans le fond on puisse donner ce nom aux concubines qu'on prend pour avoir des enfants, & qu'on congédie ensuite. Mais enfin cela ne se stipule point par contract, au lieu qu'en Perse on loue une femme tout comme une maison ; on la prend pour un an, pour six mois, pour un jour, pour une heure même si l'on veut.

Le louage de ces femmes n'eſt pas conſidérable, on en a une fort jolie & fort jeune pour quatre cents cinquante livres l'année. Il eſt vrai qu'il faut la nourrir & l'habiller par-deſſus le marché; mais cela eſt peu de choſe, & l'entretien d'un beau cheval coûte preſque autant. L'engagement qu'on contracte avec ces femmes, doit être fait en préſence du Juge. Si, lorſque le temps eſt expiré, les deux parties ſont mutuellement contentes, elles peuvent faire un nouveau contract; mais ſi leurs humeurs ne peuvent s'accorder, chacun ſe retire chez ſoi: la femme eſt obligée de ne ſe relouer que quarante jours, après la ſéparation; ce temps eſt preſcrit pour donner le moyen à une terre, qu'on ſuppoſe être fatiguée, de pouvoir porter de nouveaux fruits après s'être repoſée. Peut-être auſſi que cet uſage prend ſa ſource dans la jalouſie des Perſans, qui ſouffrent toujours à regret qu'une femme qui a été dans leur bras, paſſe dans ceux d'un autre. Ce qui me feroit croire que ces quarante jours ſont autant donnés à la jalouſie qu'à la *purification*, c'eſt que ſi un homme d'un cer-

femme, qui ſait qu'à la fin de l'année ſi elle le veut, elle n'aura plus rien à démêler avec un mari, n'a aucun ménagement à garder. Elle ſe ſoucie fort peu d'avoir de bonnes manieres pour une perſonne qu'elle va bientôt quitter : elle a toutes les hauteurs, toutes les fantaiſies des épouſes perpétuelles, ſans en avoir les douceurs ni les attentions. Je regarde dans un ménage une femme de louage, comme un domeſtique qui ſait que ſon maître doit le renvoyer à la fin d'un voyage : il s'embarraſſe fort peu d'avoir ſoin de ſes équipages ; il ſonge plûtôt au moyen de trouver un nouveau maître en arrivant à la ville. Je ſuis certain qu'une femme de louage, les trois ou quatre derniers mois de ſon bail, n'eſt occupée que de celui qu'elle ſonge à faire avec quelque nouveau mari.

Les concubines ne ſont pas moins obligées de tâcher de s'attirer l'amitié de leurs maîtres, que les femmes légitimes celle de leur mari ; le plus grand honneur qu'elles puiſſent avoir, étant celui de recevoir leur maître dans leurs bras. Dès qu'elles ont ce bonheur, elles ſortent de l'état

ſervile

ſervile où elles gemiſſent : au lieu d'eſclaves qu'elles étoient, elles deviennent meres d'un légitime héritier de la maiſon ; elles ſont ſervies, logées, vêtues, ainſi que des épouſes légitimes. Ne ſont-ce pas là des avantages aſſez conſidérables, pour obliger des femmes à être complaiſantes, & à s'efforcer de faire tout ce qui peut les conduire à cet état !

Plus j'examine, cher Yn-Che-Chan, l'uſage des femmes de louage, & plus je le trouve inutile, condamnable, & même pernicieux à la tranquilité des hommes. Les Loix Chinoiſes ſont en cela infiniment plus ſages de n'avoir point admis de ces contracts paſſagers, qui donnent à une femme pendant un temps tous les droits d'une épouſe, ſans l'obliger à en avoir les qualités requiſes pour le bonheur d'un époux.

Les Perſans doivent d'autant plus craindre l'humeur & le caractere d'une femme que rien n'oblige à ſe contraindre, que la vie que le beau ſexe mene dans le ſerrail inſpire une nonchalance qui peu à peu étouffe tous les ſentiments de vertu & de généroſité. Il s'en faut

bien que les femmes penſent à Iſpahan ainſi qu'à Peckin, & qu'elles ſoient auſſi ſuſceptibles de l'amour de la gloire; elles ne ſongent uniquement qu'à ce qui peut flatter leurs ſens; elles ſont étendues pendant toute la journée ſur des ſophas, ſe font frotter & grater les jambes & le dos par une jeune eſclave: c'eſt-là un des grands plaiſirs des Perſanes. (1) Au reſte, elles ne s'occupent que très rarement à des ouvrages manuels; les hommes mêmes les entretiennent dans cette luxurieuſe indolence. Lorſqu'on leur demande la raiſon d'une conduite auſſi extraordinaire, ils diſent que Dieu fit les femmes pour le plaiſir des hommes, & qu'il eſt juſte que ceux-ci à leur tour leur procurent du repos; auſſi preſque tous les ouvrages brodés, les toiles, les tapis, enfin tout ce que font nos femmes à la Chine, eſt travaillé ici par des hommes.

Nous regardons à Peckin nos femmes comme des compagnes fidelles, qui nous

(1) J'aime encore mieux nos Françoiſes paſſant une partie de leur vie à ſe coëffer, & l'autre à jouer à la comete & à aller aux ſpectacles.

aident à porter le poids des affaires domeſtiques, qui nous ſoulagent dans les embarras du ménage, qui nous aident dans l'éducation de nos enfants ; auſſi retrouvons-nous en elles des ſentiments qui répondent à notre façon de penſer. Mais à Iſpahan, où l'on n'en fait aucun cas que pour ſatisfaire ſa paſſion, où l'on mépriſe leur eſprit, leur adreſſe & leurs connoiſſances, elles répondent parfaitement à l'idée qu'on en a ; & à force de les mépriſer, on les accoutume à ſe rendre véritablement dignes du plus profond mépris. L'indolence dans laquelle elles vivent, l'oiſiveté où elles croupiſſent leur donnent tout le loiſir d'inventer dans leur retraite tous les ſtratagêmes les plus criminels qui peuvent ſatisfaire leur haine, leur jalouſie, leur vengeance & leur amour. Elles ont recours au poiſon pour ſe délivrer de leurs rivales, aux philtres pour ſe faire aimer de leurs maris ou de leurs maîtres ; elles employent des remedes pernicieux pour rendre ſtériles les autres femmes.

Les Juives, qui vont dans les ſerrails vendre des nipes, des bijoux & des par-

fums, donnent, ſous ce prétexte, de ces liqueurs empoiſonnées, qu'elles ſe font payer bien chérement. Ces miſérables ſe prêtent aux crimes de toutes les jeunes femmes, auprès deſquelles elles peuvent s'inſinuer. Juge, cher Yn-Che-Chan, ſi l'on peut regarder comme heureux un homme, qui paſſe ſa vie au milieu d'une troupe de Médées, dont il eſt preſque impoſſible qu'il puiſſe empêcher les tra-hiſons; car malgré toute précaution, elles ſont ſi diſſimulées & ſi adroites, n'ayant d'autre occupation & d'autre ſoin que de faire réuſſir leurs fourberies, qu'il eſt preſque impoſſible qu'elles n'en viennent point à bout. Les trois quarts des Perſans, ſur-tout ceux qui ont beaucoup de femmes, ne ſont occupés dans leur ſerrail qu'à les faire châtier, pour les punir des crimes qu'elles ont commis, ou de ceux qu'on a découvert qu'elles vouloient commettre. Les unes ſont renfermées dans des priſons obſcures; les autres ſont fouettées avec des verges, quelquefois même battues avec des bâtons. Les Eunuques ſont chargés de ces châtiments: ces hommes barbares, ſi l'on

peut appeller hommes des gens qui n'en ont ni les parties les plus eſſentielles, ni les qualités les plus réelles, ſe vengent avec plaiſir ſur ce ſexe des maux qu'on leur a faits dans leur jeuneſſe, pour pouvoir leur en confier la garde ſans aucun riſque.

S'il falloit choiſir, cher Yn-Che-Chan, entre les uſages des Perſans, ou ceux des Européens, je ne balancerois point à choiſir ceux des derniers : du moins la trop grande liberté, qu'ils donnent à leurs femmes, ne leur eſt-elle pas une ſource perpétuelle de chagrins ; au lieu que l'eſclavage où les Perſans tiennent leurs femmes, leur cauſe journellement mille déplaiſirs. Entre ces deux excès les Chinois nos compatriotes ont choiſi un juſte milieu ; & quiconque examinera ſans prévention nos coutumes ſur le mariage & ſur les femmes, ſera forcé d'avouer, de quelque Nation qu'il ſoit, qu'elles ſont les plus ſages de l'Univers.

D'Iſpahan, le....

LETTRE XIX.

Kieou-Che, à Sioeu-Tcheou.

DEpuis deux jours, cher Sioeu-Tcheou, je ſuis arrivé à Nagaſaki, la ſeule ville du Japon où il ſoit permis aux étrangers d'aborder. Les Chinois même, quoiqu'anciens Alliés & amis des Japonois, ne ſont point exempts de cette regle, & depuis que le Japon eſt fermé, il l'eſt également pour toutes les Nations. Il eſt vrai que les Hollandois & les Chinois par grace ſpéciale ont la liberté de venir négocier à Nagaſaki; mais pendant le temps qu'ils y ſont, ils ſont plutôt traités en priſonniers, qu'en perſonnes libres, & qui devroient jouir du droit des gens & de celui de l'hoſpitalité.

Tu ſeras peut-être curieux de ſavoir au vrai ce qui a été la cauſe de la réſolution que prirent les Japonois d'interdire l'entrée de leur pays à tous les étrangers. Je puis te ſatisfaire aiſément; car depuis que je ſuis ici, l'on m'en a inſtruit par-

faitement ; & je puis te dire par avance que parmi les cauſes que les Miſſionnaires publient à la Chine de leur exil, il y en a les trois quarts de fauſſes. Ils cachent avec raiſon les véritables, de peur qu'on ne vienne à ſoupçonner leur conduite, & qu'on ne les chaſſe de la Chine, ainſi que du Japon. Cela pourroit bien arriver quelque jour : l'Empereur qui regne aujourd'hui, a commencé à diminuer beaucoup leurs privileges ; il paroît même qu'il ſonge à les exiler entiérement de ſes Etats.

Je reviens au ſujet qui fit bannir toutes les nations Européennes, Indiennes & Aſiatiques, du Japon. Il y avoit déja quelques temps que les Japonois ſe plaignoient de l'orgueil & de l'avarice des Portugais : ces étrangers s'étoient établis dans le Royaume depuis pluſieurs années, ils y avoient été reçus avec toute la politeſſe poſſible. Ennuyés de ſe contraindre, & de vivre dans cet état de ſimplicité & de pauvreté, qu'ils diſoient être venus enſeigner aux Japonois, ils leverent le maſque & ſe livrerent entiérement à leur tempérament. Les Eccléſiaſtiques vains &

fiers, ainſi que tu dois t'en être apperçu depuis que tu es en France, croyant être déjà les maîtres abſolus dans le pays, n'eurent plus aucun égard pour les plus grands Seigneurs. Un Pontife Portugais, que les Européens appellent *Evêque*, rencontra un jour dans un chemin un des premiers Mandarins du Royaume : non-ſeulement il ne ſortit point de ſa chaiſe, ainſi que l'uſage établi & autoriſé par les loix le demandoit ; mais il paſſa fiérement auprès de ce Seigneur ſans lui faire la moindre politeſſe. Le Mandarin reſſentit vivement un affront auſſi ſenſible, & s'en plaignit à l'Empereur dans les termes les plus amers. Ce Prince étoit déjà irrité contre les Portugais, & fâché que leurs Miſſionnaires prêchaſſent une nouvelle religion, incompatible avec celles qui étoient alors établies. On s'appercevoit déjà qu'elle produiſoit des inimitiés & des jalouſies qui tôt ou tard ne pouvoient manquer de nuire à la tranquillité de la Chine. L'Empereur donna un Edit, par lequel il étoit défendu d'enſeigner dorénavant les dogmes des Chrétiens, & ordonna aux Portugais de retirer leurs Miſ-

sionnaires & de n'en plus envoyer de nouveaux.

Cet Edit ne fut point exécuté à la rigueur. Les Portugais continuerent d'amener de nouvelles recrues de Prêtres ; les anciens s'étoient cachés chez les Japonois de leur Religion. Enfin avec le temps tout auroit pu revenir dans son premier état, & les Portugais auroient recouvré l'amitié des Japonois : mais loin d'agir avec politique, & de plier habilement les voiles pendant l'orage, ils parurent toujours aussi fiers & aussi vains. Quelques Prêtres, envoyés par le Gouverneur de Manhile, en qualité d'Ambassadeurs à l'Empereur du Japon, prêcherent publiquement à Miaco, quoique ce Prince les eût fait prier de n'en rien faire : les Jésuites même, à ce que m'a dit le Japonois dont je tiens cette histoire, manderent à ces Prêtres de ne point manquer aux ordres de l'Empereur. Je reconnois à cela leur politique, & je n'ai point de peine à croire qu'ils n'eurent aucune part à cette derniere sotise des Portugais. Quoi qu'il en soit, les Prêtres désobéirent formellement : un mépris pareil aux

ordres du Souverain indigna non-seulement l'Empereur, mais révolta tout l'Empire. La haine, qu'on conçut contre les Portugais, devint fatale à tous ceux qui professoient leur Religion.

Ce qui acheva de donner de l'horreur aux Japonois pour tous les Chrétiens, fut la découverte d'une conjuration des Portugais & des Prosélites qu'ils avoient dans le pays, contre la vie de l'Empereur. Ils prétendoient autoriser leur crime, sous le prétexte que pour l'avancement de leur Religion il leur étoit permis de faire périr un Monarque, qu'ils appellent *idolâtre*. Juge, cher Sioeu-Tcheou, quel sera le sort des Missionnaires à la Chine, si l'on vient jamais à y être instruit qu'ils sont capables de soutenir une opinion aussi abominable. Je ne doute pas qu'ils ne fissent chez nous ce qu'ils ont fait au Japon, s'ils en trouvoient l'occasion favorable. Je t'avoue que je me suis toujours défié de leur feinte douceur; & je ne comprends point comment notre ami Yn-Che-Chan peut être aussi porté pour eux qu'il le paroît. Si ce ne sont que les sciences qu'il aime dans les Missionnaires,

il auroit pu retrouver les mêmes reſſources chez bien d'autres Européens, qui penſent d'une maniere bien plus ſincere : & je préfere à la connoiſſance des Miſſionnaires, celle d'un Marchand Nantois, par le moyen de qui nous avons lu quelques livres François, qui valent mieux que tous ceux que nous ont prêtés les Miſſionnaires, dont la plûpart nous paroiſſoient ſi fades & ſi ennuyeux. Nous n'aurions aucune véritable connoiſſance de l'Europe, ſi nous ne la connoiſſions que par ce que nous en avons appris, ou par les Miſſionnaires, ou par leurs livres. Tu dois en être actuellement bien perſuadé : quant à moi, les converſations que j'ai ici avec les Hollandois, & que j'ai eues à Peckin avec des Anglois, m'ont bien ouvert les yeux.

Je reviens, cher Sioeu-Tcheou, à la conjuration qui cauſa la deſtruction totale des Portugais : elle fut découverte par les Hollandois. Ces derniers s'étoient établis au Japon, malgré les calomnies dont les premiers les avoient noircis : ils vouloient les faire paſſer pour des pirates & des voleurs. Ces fauſſes accuſations &

les nouvelles tentatives, que les Portugais faisoient tous les jours pour détruire leur commerce, les engagerent à chercher tous les moyens de perdre à leur tour des ennemis aussi dangereux. La fortune leur en fournit un, dont ils se servirent heureusement. Près du Cap de Bonne-Espérance ils se rendirent maîtres d'un vaisseau Portugais qui retournoit à Lisbonne ; ils trouverent dans ce bâtiment des lettres qu'un Japonois, nommé *Moro*, zélé Chrétien & Chef des Portugais établis au Japon, écrivoit au Roi de Portugal, pour l'informer de l'état où étoit la conjuration qu'on avoit tramée contre la vie de l'Empereur, & pour le prier de lui envoyer les vaisseaux qu'on lui avoit promis, afin qu'il pût finir ce qu'il avoit commencé. Les noms des principaux conjurés se trouvoient dans cette lettre : on y voyoit aussi une longue priere, pour obtenir dans le massacre de l'Empereur & de ses courtisans, la bénédiction du Pontife Romain.

Les Hollandois étoient trop animés contre les Portugais pour ne point faire usage de cette lettre. D'ailleurs leur honneur

étoit intéreſſé à ſauver la vie d'un Prince, qui leur avoit donné mille marques de bonté & d'amitié. Ils l'envoyerent au Prince *Firando*, qui la communiqua à la Cour. Figure-toi, cher Sioeu-Tcheou, quelle fut la ſurpriſe & l'indignation de l'Empereur : on arrêta tous les portugais qui étoient à Nagaſaki ; on fit brûler vif le Capitaine *Moro*. Pendant qu'on inſtruiſoit les procès des coupables, un bâtiment Japonois intercepta une ſeconde lettre du même capitaine *Moro*, écrite au Commandant des Portugais de Macao, qui confirmoit tout ce qu'on avoit découvert par la premiere.

Dans tous les pays de l'Univers on eût pris la même réſolution, que celle qui fut pour lors éxécutée au Japon. On bannit pour jamais tous les étrangers du Royaume, excepté les Hollandois en faveur de l'avis qu'ils avoient donné, & les Chinois à cauſe de leur ancienne alliance & des arts qu'ils avoient apportés, ainſi que des ſciences qu'ils avoient enſeignées aux Japonois. On voulut auſſi empêcher que les naturels du pays ne puſſent aller dans les contrées étrangeres ; on

craignit que la moindre fréquentation avec des gens, capables de commettre les plus grands crimes & de demander la bénédiction du chef de leur religion à la veille d'assassiner un Souverain au milieu de ses Etats, ne corrompît les mœurs, & n'éteignît les sentiments de vertu. On ferma donc le Royaume pour les habitans, ainsi que pour les étrangers : *il fut* défendu aux uns d'y aborder sous peine de la vie, & aux autres d'en sortir.

Cette loi est observée aujourd'hui très-rigoureusement. La haine des Japonois pour les Portugais retomba après leur exil général sur les naturels du pays, qui avoient embrassé leur Religion : on les persécuta cruellement, on leur fit souffrir les plus cruels supplices ; en un mot ces malheureuses victimes de la vanité, de l'avarice & de la mauvaise foi des Portugais, essuyerent toutes sortes de cruautés. Leurs compatriotes, aussi criminels à leur tour que les Européens qu'ils avoient chassés, se baignerent avec avidité & avec fureur dans leur sang.

Tant de barbarie révolta enfin ces in-

fortunés. Près de quarante millé, voyant qu'on vouloit les faire périr par le feu, par des croix, par les supplices les plus affreux, & ne pouvant, malgré toute leur soumission, obtenir de vivre tranquilles dans quelque retraite cachée, résolurent de vendre chérement leur vie à leurs bourreaux. Je ne saurois, cher Sioeu-Tcheou, les blâmer de leur dessein. Quand on viole toutes les loix de l'humanité, on dispense les hommes des regles ordinaires & des serments qu'ils ont faits. Dans un tyran il n'y a plus de Roi: si je défends ma vie contre un barbare qui veut me la ravir, je ne manque point aux loix de la subordination; je ne fais que suivre celle de la Nature. Elles ont été de tout temps, & les autres n'ont pris naissance que lorsque les hommes ont commencé à être criminels, & qu'il a fallu les punir, pour assurer la tranquillité de la Société.

Les quarante mille Chrétiens se retirerent dans une vieille forteresse (1), résolus de se défendre jusqu'à l'extrêmité. Le Souverain les y assiégea dans le dessein

(1) Elle s'appelloit *Arima*.

de les exterminer entiérement : il en vint à bout, & ce fut en partie par le secours des Hollandois. Jusques ici tu as vu ces Européens tenir une conduite irréprochable dans tous les différents événements, arrivés pendant ces dangereux orages ; mais dans cette derniere occasion ils se rendirent presque aussi coupables aux yeux de l'Univers, que les Portugais qu'ils avoient fait chasser avec tant de raison. Un nommé *Kockebecker*, chef des Hollandois, vint mouiller avec un vaisseau de guerre auprès de la ville assiégée ; & pour complaire lâchement à l'Empereur, il fit tirer contre cette ville plus de cinq cents coups de canon. Il donna même six pieces d'artillerie, qu'on employa dans une batterie qu'on avoit dressée sur terre. Enfin le funeste secours des Hollandois fit périr quarante mille personnes, qui croyoient au même Dieu qu'eux, & qui n'étoient persécutés qu'à cause de cette croyance.

Le Ciel, toujours juste & vengeur des forfaits, ne permit pas que la basse & lâche complaisance des Hollandois produisît le fruit qu'ils en espéroient. Les Minis-

tres Japonois, loin de les en aimer davantage, commencerent à les méſeſtimer : ils attribuerent à une politique dangereuſe & à une avidité inſatiable de l'or, ce qu'ils vouloient qu'on crût être la ſuite de leur ſoumiſſion aux ordres du Prince, & de leur attachement à ſa perſonne. On mit en délibération ſi on ne les chaſſeroit point à leur tour, ainſi que les Portugais. Belle leçon pour ceux, qui, ſous l'eſpoir d'une récompenſe incertaine, ſe livrent aux excès les plus odieux ! Ils devroient ſonger qu'on aime le crime dont on retire quelque profit ; mais qu'on n'en hait pas moins le criminel. Les Miniſtres Japonois craignoient que le même intérêt qui avoit fait prendre aux Hollandois les armes contre de pauvres gens *qui ſuivoient la même Religion & qui entroient au Ciel par la même porte*, ne les fit un jour devenir ennemis du même Prince qu'ils avoient ſervi. Enfin malgré ces réflexions la reconnoiſſance l'emporta ſur la crainte : on permit aux Hollandois de continuer à commercer ; mais on les enferma dans une petite iſle auprès de Nagaſaki : C'eſt-là le ſeul endroit où ils puiſſent reſter,

& loin que leur liberté ſe ſoit accrue, elle diminue tous les jours : leur conduite obéiſſante ne ſert qu'à augmenter la jalouſie & la méfiance des Japonois. L'iſle où ils ſont eſt renfermée par des planches de ſapin, dont elle eſt entourée. Cette priſon, (car peut-on nommer autrement une pareille demeure?) n'a que ſix cents pieds de longueur ſur deux cents de largeur; on ne peut y entrer & en ſortir que par un ordre du Gouverneur de Nagaſaki. Il eſt défendu aux bateaux de la ville d'y aborder, & l'on ne prendroit point autant de précaution à garder des priſonniers, qui auroient commis les plus énormes crimes.

Les Chinois, cher Sioeu-Tcheou, ſont auſſi reſſerrés aujourd'hui que les Hollandois; ils ont auſſi perdu tous leurs anciens privileges. Je t'en dirai les raiſons dans ma premiere lettre. Il me ſeroit donc impoſſible de contenter ta curioſité & de ſatisfaire la mienne, ſi les mémoires, dont je ſuis chargé pour les Miniſtres d'État, ne me procuroient l'avantage d'être conduit à Jédo, capitale de ce royaume. Je ne ſais pourtant pas

le temps que je partirai, pour me rendre à la Cour, attendu le nombre de cérémonies qu'il faut eſſuyer avant de pouvoir ſatisfaire la méfiance des Japonois.

Porte-toi bien.

De Nagaſaki, le..

LETTRE XX.

Kioeu-Che, *à* Sioeu-Tcheou.

JE vais t'apprendre, cher Sioeu-Tcheou, ainſi que je te le promis dans ma derniere lettre, les raiſons qui ont obligé les Japonois, nos anciens amis & alliés, à nous traiter avec autant de rigueur que les Hollandois.

Après la découverte de la conjuration dont je t'ai parlé, les Eſpagnols & les Portugais ayant été entiérement chaſſés, les Hollandois relégués dans la petite iſle où ils ſont encore, on nous laiſſa la liberté du commerce. Nous fûmes les maîtres d'apporter toutes les marchandiſes que nous voulions, de les vendre à qui

bon nous sembloit. Il est vrai que Nagasaki étoit la seule place où nous pussions nous établir : c'étoit assez pour l'établissement solide & commode de notre commerce, & il auroit été fort heureux pour nous que les choses eussent toujours restées sur le même pied ; mais il étoit destiné que les Portugais nuiroient aux Chinois, comme ils avoient fait à toutes les autres Nations. Ils vinrent s'établir chez nous ; nous les reçumes ; ils ne manquerent pas de faire venir d'abord plusieurs recrues de Missionnaires. Ces gens nés, je crois, pour causer des troubles & des divisions dans les Indes, ne se virent pas plutôt rapprochés du Japon, qu'ils gagnerent plusieurs marchands Chinois & plusieurs Capitaines des biroques pour transporter dans ce royaume des livres qui traitoient de leur religion. Ils pensoient par-là rallumer un feu qu'on avoit eu tant de peine à éteindre, & qui ne l'avoit pu être que par des fleuves de sang.

Cela étant venu à la connoissance des Ministres Japonois, ils résolurent de mettre les Chinois sur le même pied que les Hollandois ; ils nous regarderent

même comme plus dangereux que ces premiers, puiſque nous favoriſions les cruels ennemis qu'ils leur avoient aidé à détruire. Nous fumes donc privés de tous nos privileges, & j'oſe te dire, cher Sieou-Tcheou, que nous ſommes aujourd'hui plus gênés & plus reſſerrés que les Hollandois, parce qu'on ſe figure qu'on a moins à craindre d'eux que de nous. On croit toujours, m'a dit un Japonois, que vous apportez quelques paquets venant de la part des Miſſionnaires. La tranquillité dont on jouit aujourd'hui au Japon, intéreſſe non-ſeulement le Prince, mais tous les citoyens à prévenir tout ce qui la pourroit troubler. Or, rien n'eſt plus propre à produire cet effet, que l'établiſſement d'une religion qui permet de tuer & de détrôner un Roi qui en profeſſe une autre. Il n'y a aucun Japonois qui ne frémiſſe, lorſqu'il lit dans les Annales de cet Empire que les Chrétiens, qui conjurerent à l'inſtigation des miſſionnaires, demandoient la bénédiction de leur Souverain Pontife, pour l'exécution d'une entrepriſe auſſi abominable. Quelle confiance peut-on accorder à des gens qui pré-

tendent que leur religion les exempte des obligations les plus sacrées, leur permet de violer leur serment ; de détrôner les Souverains, d'exciter des guerres civiles, dès qu'il s'agit d'étendre l'Empire & les droits de cette religion ? Nous aimerions mieux avoir parmi nous les scélérats les plus déterminés, que les fourbes Portugais dont nous nous sommes si heureusement débarrassés ; du moins nous nous défierions des premiers, & nous pourrions nous soustraire à leurs mauvais desseins. Mais comment se garantir de ceux des autres ? Qui soupçonneroit des gens, qui ne prêchent que la patience, l'humilité, l'obéissance, le mépris des richesses, l'observation des loix, d'être les plus dangereux imposteurs de l'Univers, de cacher sous l'apparence de ces belles doctrines le dogme affreux de contraindre même jusqu'aux Souverains d'embrasser leur opinion, ou de les priver de leur Trône.

Vous ne sauriez croire, continua le Japonois, combien nous sommes heureux aujourd'hui, que nous ne craignons point de troubles domestiques ; que nous n'avons aucune appréhension que le com-

merce des étrangers nous corrompe & nous replonge dans des maux, dont la nation s'eſt reſſentie pendant ſi long-temps. Nous avons réformé les anciens abus introduits par les Portugais, & augmentés par tous les Européens ; nous tâchons d'inſpirer de bonne heure à nos enfants un eſprit d'induſtrie pour faire fleurir le commerce intérieur du royaume ; nous protégeons les ſciences : nous excitons ceux qui les cultivent à s'y perfectionner, par des récompenſes & par des motifs de gloire ; nous empêchons qu'on ne ſe relâche de la pratique des loix, par le moyen du grand nombre d'Inſpecteurs que nous avons établis dans toutes les villes, bourgs & villages. Ils ne ſont occupés qu'à maintenir l'ordre & la diſcipline : ces Juges ſages & équitables, rempliſſent ſi bien leur charge, que tout l'Empire eſt aujourd'hui une école de civilité & de bonnes mœurs. Il eſt impoſſible, quelque ſoin que l'on prenne, que parmi un grand nombre d'hommes, il ne s'en trouve toujours quelques-uns de vicieux ; mais nous puniſſons le crime ſévérement, & ſi nous ne pouvons pas

empêcher qu'il y ait des méchants, nous ne les tolérons point.

Voila quel eſt l'état intérieur de notre pays. Quant à ce qui regarde l'extérieur, nous n'avons rien à craindre de nos voiſins. Les Chinois, qui ſont ceux qui pourroient nous attaquer le plus aiſément, nous craignent & n'oſeroient entreprendre une guerre qu'ils ſauroient ne devoir point avoir pour eux des ſuites heureuſes. D'ailleurs, comme nous ne ſongeons point à faire de conquête ni à nous aggrandir, perſonne ne nous appréhende. Nous trouvons dans notre ſageſſe & notre modération un moyen aſſuré d'éviter les guerres étrangeres : mais à tout événement nous avons toujours un bon nombre de troupes prêtes à marcher au premier ordre. Nous craignons ſi peu nos ennemis, & ſur tout les Portugais & les Eſpagnols, que peu de temps après que nous les eûmes bannis les uns & les autres, nous ne balançâmes point de leur faire l'affront le plus ſanglant, parce qu'ils avoient oſé déſobéir aux ordres que nous leur avions donnés. Peut-être ſerez-vous bien aiſe, continua le Japonois, d'être inſtruit de cette hiſtoire.

Les

Les Portugais regrettant toujours d'avoir été exilés de chez nous, leur avarice leur renouvellant sans cesse ce triste souvenir, ils résolurent de tenter tous les moyens pour être rappellés dans le royaume : ils sentoient que les voies de force seroient inutiles ; ils eurent recours à celles de la douceur & de l'humilité. Ils firent partir de Macao deux ambassadeurs, accompagnés d'une nombreuse suite, pour se rendre auprès de l'Empereur. Dès que ces ambassadeurs furent arrivés à Nagasaki, on les arrêta selon les ordres donnés depuis l'exil des Portugais, qui ne permettoient à aucun d'eux, sous quelque prétexte que ce fût, de retourner au Japon. On donna ensuite avis à l'Empereur de leur arrivée : ce Prince, indigné que des gens qu'il avoit chassés pour avoir conjuré contre sa personne, osassent, sous le prétexte spécieux d'une Ambassade, rentrer dans ses Etats, & peut-être y attenter une seconde fois contre sa personne, ordonna qu'on coupât la tête non-seulement aux deux Ambassadeurs, mais aussi à tous ceux de leur suite. On n'épargna qu'une douzaine des plus bas & des plus vils do-

meſtiques, qu'on conſerva pour porter à Macao la nouvelle de la mort des autres. Dans un ſeul jour, ou plutôt dans un ſeul inſtant, ſoixante Portugais perdirent la vie ; car c'eſt une coutume chez nous que chaque criminel a ſon bourreau : ainſi au premier ſignal du directeur de l'exécution, les ſoixante têtes de nos perfides ennemis tomberent à terre.

Après la punition de ces Portugais, loin que l'Empereur appréhendât leurs compatriotes, il ordonna à ces douze à qui l'on avoit ſauvé la vie, d'annoncer à ceux qui les avoient envoyés, que *ſi le Roi de Portugal, ſi le Dieu même des Chrétiens oſoit mettre le pied dans le Japon, on lui feroit ſubir le même ſupplice.* Nous n'avons plus entendu parler des Portugais depuis cette réception, digne des perſonnes qui ne reſpectent pas même les Souverains, & qui font ſervir à leurs pernicieux deſſeins les choſes les plus reſpectables, telles que ſont les loix de l'hoſpitalité que nous avions ſi bien exercées à leur égard, lorſqu'ils arriverent chez nous la premiere fois.

Les raiſons, cher Sioeu-Tcheou, que

me donnoit ce Japonois pour excuſer la barbarie de ſon Prince, ne me parurent guere convaincantes. Je ne pus m'empêcher de lui faire ſentir, malgré les ménagements qu'on eſt obligé de garder dans ce pays, que le droit des gens avoit été totalement violé dans la perſonne de ces Ambaſſadeurs, & qu'un crime ne pouvoit jamais en autoriſer un plus grand. La haine qu'on a ici contre les Portugais empêcha que je ne pus faire convenir le Japonois du tort qu'avoit eu l'Empereur. Si j'avois oſé parler plus librement, je lui aurois montré avec beaucoup de force que l'action barbare qu'ils avoient commiſe, étoit capable de les rendre auſſi odieux à toutes les Nations de l'Univers, que les Portugais le leur étoient; mais il fallut que je conſervaſſe pour moi ſeul les idées qui ſe préſentérent à mon eſprit ſur un excès auſſi cruel, & qui montre bien juſqu'où les hommes les plus polis peuvent pouſſer la férocité & la barbarie lorſqu'ils ſont aveuglés par la haine. Tu ne ſaurois encore croire juſqu'où va celle des Japonois: au premier exemple que je viens de t'en donner, j'en

ajouterai un second qui n'eſt gueres moins cruel.

Quelque temps après que les Portugais furent partis du Japon, un vaiſſeau de trois ponts, équipé par les Eſpagnols aux iſles Philippines, étant pouſſé par la tempête, jetta l'ancre dans le havre de Nagaſaki, où il fut retenu par le mauvais temps & par les vents contraires. Le Gouverneur de cette ville ayant informé l'Empereur de l'arrivée de ce vaiſſeau, ce Prince lui envoya un ordre exprès d'y mettre le feu & de faire périr dans les flammes tous ceux qui ſe trouvoient dans ce bâtiment. Le Gouverneur inveſtit donc le navire, qui, ayant toujours le vent contraire, ne put s'ouvrir un chemin entre les batteaux chargés de ſoldats qui l'environnoient. Les Eſpagnols, réduits à l'extrémité, réſolurent de vendre chérement leurs vies à leurs ennemis : ils ſe défendirent avec beaucoup de valeur, & empêcherent pendant très-long-temps les Japonois d'entrer dans le vaiſſeau. Enfin le Gouverneur, pour donner l'exemple à ſes ſoldats, s'y jetta le premier : cela les obligea de le ſuivre, & malgré la réſiſtance

des Eſpagnols, les Japonois ſe rendirent maîtres du premier pont. Ils n'y reſterent pas long-temps ; car les Eſpagnols étant deſcendus par deſſous, le firent ſauter en l'air & tous ceux qui étoient deſſus, par le moyen de quelques bariques de poudres auxquelles ils mirent le feu. La perte de ces ſoldats ne rebuta point le Gouverneur, qui heureuſement pour lui étoit retourné dans ſon batteau, quelques momens avant que cette eſpece de mine jouât. Il attaqua de nouveau les Eſpagnols, qui firent la même manœuvre : ils deſcendirent au troiſieme pont, & firent encore ſauter tous les Japonois. Une troiſieme attaque ſuccéda à ces deux premieres : les Eſpagnols deſcendirent à fond de cale, & firent de nouveau ſauter pour la troiſieme fois les Japonois. Alors étant au fond de cale, il ne reſta plus de reſſource ; ils s'y défendirent cependant très-vaillemment, & ne voulurent jamais ſe rendre. Ils périrent tous, & firent acheter aux Japonois leur mort par celle de trois mille de leurs ſoldats.

Quand on conſidere, cher Sioeu-Tcheou, les funeſtes effets que produit

la haine chez les hommes, on ne peut que gémir amérement en rappellant ces anciens temps, où l'on dit que les heureux humains vivoient dans une paix profonde & dans une union générale. Mais, cher Sioeu-Tcheou, ces temps ont-ils jamais été ? N'eſt-ce point une agréable chimere ? Ces hommes que nous voyons aujourdhui ſi méchans, ont-ils jamais pu réellement être tous bons ? Les Chrétiens diſent qu'ils trouvent dans leurs Livres ſacrés que dès que le premier homme eût des enfants, la haine & le meurtre eurent lieu ; ils n'attendirent pas la troiſieme génération. Peut-être les Chrétiens font-ils les premiers hommes trop mauvais : mais je crois que nous les faiſons trop bons.

Porte-toi bien.

De Nagaſaki, le...

LETTRE XXI.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LEs François ne peuvent avoir, ainſi que tu le ſais, cher Yn-Che-Chan, qu'une ſeule femme légitime; leur Religion leur défend l'uſage des concubines; les Loix civiles le leur interdiſent auſſi. On croiroit d'abord qu'il n'y a aucun pays dans l'Univers, où les droits de l'amour & de l'hymen ſoient auſſi reſſerrés & auſſi reſtreints que dans celui-ci; il n'en eſt point cependant, où ils en aient de plus étendus. Les Chinois ont moins de liberté, moins de privilége, & moins de commodités, malgré les concubines, ou ſecondes femmes qu'ils peuvent avoir par l'autorité des Loix.

Les François, je te l'ai dit, cher Yn-Che-Chan, ont pluſieurs regles, ordonnées par les Juges Civils & Eccléſiaſtiques, qui ne ſont jamais miſes en exécution: elles ſont faites uniquement pour orner leurs Livres de Droit. On peut les

regarder comme les anciens Ouvrages des Sibylles, que gardoient dans leurs Temples les Prêtres Romains : on les reſpectoit beaucoup, quoiqu'on ne les lût jamais & qu'on ne les entendît pas même. La loi, donc, qui leur ordonne de n'avoir qu'une ſeule femme légitime, n'eſt obſervée que par ceux, qui faute de bien, n'ont pas le pouvoir de la violer, ou par quelques perſonnes à qui une ſeule femme ſuffit ; le reſte des François n'y a aucun égard & la viole publiquement. On entend dire tous les jours : un tel Duc entretient deux filles fort jolies, il a outre cela une Danſeuſe de l'Opéra ; un tel Magiſtrat donne deux mille écus par an à une jeune Languedocienne, qu'il a logée auprès de chez lui ; cette petite couturiere a un marchand ſur ſon compte. Enfin dans tous les états l'uſage d'avoir des concubines eſt également établi.

Ce en quoi je trouve les François plus heureux que les Chinois, c'eſt que ſous le prétexte qu'il n'eſt permis à un homme que d'avoir une ſeule femme, ils ne logent point chez eux leurs maîtreſſes, & ne les voient uniquement que dans cer-

tains moments destinés aux plaisirs : ainsi ils sont moins accablés des soins, auxquels expose un ménage nombreux & composé de plusieurs femmes, qui doivent vivre ensemble.

Si les François se contentoient de leurs maîtresses, ils ne feroient que corriger adroitement une loi qu'ils s'imaginent être contraire à leur repos, mais ce que je ne puis souffrir en eux, c'est le penchant qu'ils ont à l'adultere : ce vice passe à Paris & dans tout le Royaume parmi les gens du monde pour une galanterie. On appelle ici un adultere un *homme à bonne fortune*; on donne le titre d'*aimable* à une personne qui mérite celui d'*abominable*.

Tu me demanderas sans doute, cher Yn-Che-Chan, pourquoi les François, ayant pourvu aux inconvénients de n'avoir qu'une femme, & se donnant la liberté de prendre autant de concubines qu'ils en veulent, vont offenser si vivement leurs compatriotes & souiller sans honte la pureté du lit de leurs amis, & même celui de leurs parents. Je te dirai que deux raisons sont la cause de cette

étrange conduite. La premiere, c'eſt l'humeur préſomptueuſe des François : ils ſe figurent qu'ils ſont faits pour être aimés dès qu'ils ſe préſentent ; ils comptent pour autant d'exploits les cœurs dont ils ſe rendent les maîtres. Un homme qui a ſéduit ici quinze ou vingt femmes, eſt regardé avec autant d'admiration parmi les Petits-Maîtres, que le Maréchal de Turenne ou de Villars le ſont par ceux qui liſent leur hiſtoire, ou par les Officiers qui ont ſervi ſous leurs ordres. Après cela, il n'eſt pas ſurprenant que des gens qui ont une vanité extrême, & qui peuvent la flatter en contentant leurs paſſions, s'y livrent entiérement ; ils trouvent même beaucoup de facilité à les ſatisfaire. Les femmes ne ſont point ici ſcandaliſées qu'un autre que leur mari les voie, leur parle familiérement, & leur faſſe une déclaration d'amour. Celles qui ſont les plus ſages, ſe contentent de l'entendre avec plaiſir & d'en reſter là : les autres ne ſont point ſatisfaites que leur amour propre ſoit flatté par l'hommage qu'on rend à leur beauté ; elles vont plus loin, & profitent de toute la liberté dont elles jouiſſent.

Le caractere de femme galante n'eſt pas plus odieux à Paris, que celui d'homme à bonne fortune : une épouſe infidelle n'a rien à craindre du Public. D'ailleurs le nombre de celles qui le ſont eſt ſi grand, que ſi l'uſage en France vouloit qu'on mépriſât une femme infidelle, il y auroit des rues entieres dans Paris, où il faudroit rompre entiérement tout commerce avec le beau ſexe. Il eſt vrai que ſi les Françoiſes violent la fidélité qu'elles doivent à leurs maris, elles les diſpenſent auſſi totalement de celle qu'ils leur ont promiſe, & ſe défont ſans peine de tous les droits que leur donne le nom de ſeule & unique épouſe. Rarement les leur voit-on réclamer, ou ſe plaindre qu'on viole une promeſſe fondée ſur les Ordonnances Civiles & Eccléſiaſtiques : elles ſe prêtent au contraire aſſez ſouvent aux nouvelles inclinations de leurs maris. Elles leur fourniſſent des occaſions de voir leurs maîtreſſes ; elles leur font mille politeſſes ; elle les mènent à la campagne, aux promenades, aux ſpectacles ; elles en font enfin leurs meilleures amies. En général on peut établir qu'en France l'ami du

mari eſt ordinairement l'amant de la femme ; & l'amie de la femme, la maîtreſſe du mari : c'eſt ainſi que le prétexte de la plus reſpectable des vertus ſert à autoriſer le plus grand des crimes.

La ſeconde raiſon, cher Yn-Che-Chan, qui fait que l'uſage des maîtreſſes n'empêche point celui de l'adultere, c'eſt qu'ordinairement les maîtreſſes coûtent beaucoup à entretenir ; au lieu que les femmes qu'on ſéduit, s'abandonnent preſque toujours par des motifs de tendreſſe, où l'intérêt n'a aucune part. L'avarice, l'impoſſibilité de trouver de l'argent, la difficulté de fournir aux frais d'un ſecond ménage, tout cela fait qu'un homme marié aime mieux ſouvent tâcher de ſe ſervir de la femme de ſon voiſin, que d'en prendre une à lui ſeul, ſur-tout s'il en a déjà une.

Nous avons prévenu l'inconvénient qui naît du défaut d'avoir trop peu de bien pour entretenir une ſeconde femme, en établiſſant des lieux publics, où l'on peut aller en toute ſûreté. Il y en a ici : mais ils ſont de véritables *coupe gorges*, & ne reſſemblent en rien à ceux de Peckin ; on

y court autant de risque pour la santé du corps, que pour la sûreté de la bourse.

Les François n'ont point eu assez de sagesse, pour songer à régler ces établissements utiles à la Société, qui assurent la tranquilité des maris, l'honneur des filles, le repos des familles, qui empêchent enfin qu'on ne commette un nombre de crimes, si fréquents dans le pays où l'adultere, l'avortement, la séduction des filles bien nées ne sont que trop en usage.

Les Romains pensoient d'une maniere aussi sensée que les Orientaux : ils avoient établi des lieux, où l'on pouvoit éteindre les feux de la concupiscence, & ne diminuoient rien de l'estime qu'ils avoient pour ceux qui y avoient recours. " Un jour » qu'un Romain de distinction sortoit » d'un de ces lieux, Caton, le sage Ca» ton, ce héros de la Republique, l'ayant » apperçu, lui dit : (1) *Courage, croissez*

(1) Quidam notus homo cum exiret fornice : Macte,
Virtute esto, inquit, sententia dia Catonis :
Nam simul ac venas inflavit tetra libido,
Huc juvenes æquum est descendere non alienas

» *en vertu. Il eſt juſte qu'un jeune homme* » *qui ſe ſent enflammé d'amour, puiſſe ſou-* » *lager ſa paſſion, pourvu qu'il évite de* » *corrompre les femmes mariées.* » J'ajoute aux préceptes du Cenſeur Romain, qu'il eſt néceſſaire auſſi qu'il épargne l'honneur des familles, & qu'il ne débauche point les filles : tous les crimes qui nuiſent à la Societé ne ſauroient être aſſez défendus.

Les François ont penſé autrefois ſur ce ſujet, comme les Romains. Il y avoit dans le Royaume pluſieurs villes où l'on trouvoit des établiſſements pareils ; mais on les a abolis ; & ceux qu'il y a aujourd'hui ne ſont que tolérés. La raiſon qu'ils en rendent, eſt que de pareilles inſtitutions ſont contraires à la Religion qu'ils profeſſent : & qu'ils ne pourroient les autoriſer par des loix, ſans agir contre leur conſcience, & ſe rendre criminels devant Dieu. Je loue, cher Yn-Che-Chan, cette délicateſſe. On eſt tou-

Permolere uxores. Nolim laudarier, inquit, Sic me mirator cunni Cupiennius albi.

Horat. Lib. 1. Sat. 2. Verſ. 31. & ſeq.

jours extrêmement coupable de faire une chose qu'on croit être mauvaise ; mais je voudrois que leur conduite fût plus uniforme. Leurs ancêtres avoient la même Religion ; d'où vient n'ont-ils pas eu le même scrupule ? Sont-ils plus éclairés aujourd'hui ? Je le veux ; mais pourquoi leurs Magistrats, prépotés à l'entiére extirpation de ces lieux qu'ils appellent *infâmes*, les tolerent-ils ? Ont-ils la conscience moins délicate que les autres, ou sont-ils plus éclairés ? D'ailleurs, tous les François professent la même Religion : dès qu'elle défend au Souverain de faire de tels établissements, elle défend aux sujets d'en profiter. D'où vient donc que ceux qui ne sont que tolérés, ne laissent pas d'être remplis de monde, malgré le danger qu'on court en pareils lieux ? Il faut dire la vérité, cher Yu-Che-Chan ; on est Chrétien ici extérieurement & dans la théorie ; mais on l'est fort peu dans le cœur & dans la pratique.

Puisque je suis sur cette matiere, tu ne seras pas fâché, que je t'envoie la copie des réglements que fit une souveraine du Royaume de Naples & de la Comté

de Provence. Ils furent faits pour un établiſſement à Avignon, ſemblable à ceux que nous avons à Peckin. Les voici tels qu'ils ſont dans l'Auteur (1), où je les prens.

» L'an 1347. le 8 Août, notre bonne » Reine Jeanne a permis l'établiſſement » d'un B*. à Avignon. Elle défend à » toutes les femmes débauchées de de- » meurer dans la ville, & veut qu'elles » ſoient toutes renfermées dans un mê- » me lieu; & que pour être connues, » elles portent une aiguillette rouge ſur » l'épaule gauche.

» Si quelque fille, après s'être une fois » abandonnée, veut ſe donner au Pu- » blic, le capitaine des ſergents la pren- » dra par un bras, & la conduira dans la » ville au ſon du tambour, l'aiguillette » rouge ſur l'épaule, & il la menera audit » B*. où elle ſera logée avec les autres de » ſon eſpece. Notre bonne Reine ordon- » ne que ledit lieu public ſoit placé dans » la rue du Pont Traucat, proche du » couvent des Auguſtins, juſqu'à la porte

(1) Nouveau traité des maladies vénériennes, pag. 49. Edit. de Paris.

» Peiré, & qu'il y ait de ce côté-là une
» porte qu'on ouvre à tout le monde,
» mais qui ſe ferme à la clef, de peur
» que quelque jeune homme ne voie les
» filles de ce lieu ſans la permiſſion de la
» Supérieure, qui ſera élue tous les ans
» par les Conſuls de la ville. Elle gardera
» la clef de la porte, & elle avertira les
» jeunes gens de ne faire aucun tumul-
» te, & de ne point intimider les filles,
» ſous peine d'être ſur le champ conduits
» en priſon ſur la moindre plainte à ce
» ſujet.

» La Reine veut que tous les ſamedis
» la Supérieure, accompagnée d'un chi-
» rurgien commis par les Conſuls, viſite
» toutes les filles qui lui ſont confiées;
» & ſi quelqu'une a contracté quelque
» maladie par l'exercice de ſon métier,
» elle la ſéparera des autres, de peur que
» les jeunes gens n'aient commerce avec
» elle, & ne gagnent le mal.

» *Item.* Si quelqu'une de ces filles de-
» vient groſſe, la Supérieure aura un
» grand ſoin de la conſervation de ſon
» fruit, & avertira les Conſuls de pour-
» voir à la nourriture de l'enfant.

» *Item.* Ladite Supérieure ne permet-
» tra à qui que ce ſoit d'entrer dans
» ledit lieu le vendredi & le ſamedi de la
» ſemaine ſainte, ou le ſaint jour de Pâ-
» ques, ſous peine d'être dépoſée & fouet-
» tée.

» La Reine ordonne que les filles du-
» dit lieu n'aient entre elles aucune diſ-
» pute ni aucune jalouſie; qu'elles ne ſe
» dérobent rien, qu'elles ne ſe battent
» point; mais qu'elles vivent enſemble
» comme des ſœurs. Si elles ont quelque
» démêlé, la Supérieure jugera du diffé-
» rent, & elles ſe conformeront à ce
» qu'elle aura décidé.

» *Item.* S'il arrive que quelqu'une ait
» commis un larcin, la Supérieure fera
» reſtituer de bonne foi ce qui aura été
» volé : ſi la coupable refuſe de faire
» reſtitution, elle ſera pour la premiere
» fois fouettée dans une chambre par
» un ſergent; & en cas de récidive dans
» tous les carrefours de la ville par le
» bourreau.

» *Item.* Défenſe à la Supérieure de
» ſouffrir qu'aucun juif entre dans ledit
» lieu : s'il arrive que quelque juif s'y

» introduiſe furtivement, & ait com-
» merce avec quelqu'une des filles, il
» ſera empriſonné, & fouetté publique-
» ment.

Prends-garde, cher Yn-Che-Chan, que toutes les précautions néceſſaires pour rendre utile un établiſſement pareil à celui que faiſoit cette Reine, ſe trouvent dans les ſtatuts. On y découvre le but principal de cette Princeſſe, qui eſt de mettre à couvert l'honneur des familles. Elle prévient habilement tous les inconvénients qui pourroient naître de l'expédient dont elle ſe ſert; car les viſites hebdomadaires aſſurent la ſanté publique, & la police exacte qu'on obſerve dans ce lieu public, garantit de toute ſurpriſe, & met à l'abri de funeſtes cataſtrophes qui arrivent journellement à Paris dans des endroits, qui, produiſant toutes les incommodités qu'on prétend avoir été la cauſe de la ſuppreſſion de ces établiſſements autoriſés par les anciennes loix, ont encore des inconvénients bien plus terribles. Car n'étant guere fréquentés que par des jeunes libertins, ou par des fripons, ils ne ſont d'aucune utilité

pour empêcher l'adultére, & ſont la cauſe de pluſieurs meurtres & d'un grand nombre de vols. Je ſouhaiterois pour le bonheur des François que loin de vouloir être plus ſages que leurs peres, ils ſongeaſſent à profiter des inſtructions qu'ils en ont reçues.

Porte-toi bien. *De Paris, le...*

LETTRE XXII.

Choang, *à* Yn-Che-Chan.

QUelques occupations, cher Yn-Che-Chan, m'ont empêché de te donner de mes nouvelles, & ſi je ne t'ai pas écrit depuis quelque temps, n'en accuſe point ma pareſſe.

J'emploie toujours les moments que mes affaires me laiſſent, à m'inſtruire des mœurs & des uſages des Perſans. Je ne me contente pas de m'informer des habitans du Pays, des choſes que je veux apprendre; je conſulte auſſi les étrangers qui ſont établis à Iſpahan, parce qu'ils ſont moins prévenus en faveur des coutumes

& des loix perſannes. Les préjugés, l'amour de la patrie, l'inclination qu'on a pour ce qu'on pratique dès la tendre enfance, toutes ces choſes ſont autant de voiles trompeurs, au travers deſquels les habitans d'un pays regardent leurs uſages.

J'ai ſouvent des converſations très-inſtructives avec un marchand François, homme d'eſprit & de mérite. Il me lut il y a quelques jours une Lettre qu'il écrivoit à Paris à un de ſes correſpondants ſur les femmes publiques Perſannes, qu'il compare aux courtiſanes Françoiſes. Je trouvai cette Lettre ſi intéreſſante, que je le priai de vouloir permettre que je t'en envoyaſſe une copie.

LETTRE

D'un Marchand François à ſon Correſpondant.

VOus me demandez, Monſieur, que je vous apprenne quelque choſe de particulier ſur les courtiſannes Perſannes;

je vais tâcher de satisfaire votre curiosité le mieux qu'il me sera possible. Je vous dirai d'abord qu'on peut les diviser en deux classes différentes, ainsi que celles de France : les unes restent chez elles & ont leurs propres maisons, ainsi que la plupart des filles entretenues à Paris ; les autres vivent & logent dans des caravanserails dont elles se sont emparées ; personne ne se souciant de demeurer en pareille compagnie. Ces caravanserails ressemblent beaucoup à certaines maisons, & même je pourrois dire à certaines rues de Paris, où d'honnêtes gens veulent être logés.

Le nombre des courtisannes à Ispahan, du moins celui de celles qui sont enregistrées, n'est pas plus considérable qu'à Paris ; il ne monte qu'à environ quatorze mille. Je croirois même que dans cette derniere ville il y a plus de femmes publiques, en plaçant parmi elles des filles qui sont aux gages d'un seul homme.

Une chose dans laquelle les courtisannes Persannes different des Françoises, c'est qu'elles sont écrites sur les Registres publics, & qu'elles payent un tribut

fixe à l'État. Il y a des années, lorſque leur nombre eſt conſidérable, que ce tribut va à cent mille écus. Quoique les courtiſannes Françoiſes ne ſoient pas autoriſées pas les loix, elles ne laiſſent pas cependant que de payer des impôts : ce qui revient au Souverain à Iſpahan, eſt à Paris pour les Commiſſaires de quartier. Ces gens chargés de la police, profitent habilement de tout ce qui peut remplir leur bourſe ; & quoiqu'il ſemble que des Magiſtrats devroient regarder un pareil revenu comme infâme, ces Commiſſaires diſent du tribut ſecret qu'ils impoſent, ce qu'un Empereur diſoit de celui qu'il mit ſur les urines : *L'argent qui en revient ne ſent point mauvais.*

On paie en général beaucoup plus chérement les femmes publiques en Perſe qu'en France. A Paris une courtiſanne ordinaire n'eſt guere au-deſſus d'un louis : à Iſpahan, durant les premieres années de ſon métier, elle n'eſt jamais au-deſſous de vingt piſtoles. Cela montre que les Perſans ſont infiniment plus adonnés aux plaiſirs des femmes que les François : car pouvant en avoir un grand nombre dans

leur ſerrail qui ne leur couteroient rien, ils donnent une ſomme conſidérable pour jouir d'une courtiſanne. Il eſt vrai que ces ſortes de femmes ſont plus aimables & plus ſéduiſantes en Perſe que les autres ; auſſi ruinent-elles ſouvent des perſonnes très-riches & d'un rang diſtingué : on prétend même ici qu'elles dérangent la jeune Nobleſſe qui ſuit la Cour.

Les plus dangereuſes de ces Syrenes enchantereſſes, ſont des Danſeuſes, des Chanteuſes, attachées aux troupes deſtinées à repréſenter des eſpeces d'Opera. Il ſemble que ce ſoit une néceſſité fatale, que tout ce qui a quelque rapport avec l'Opéra ſoit également corrompu partout. Il eſt vrai que les Perſans priſent les choſes ſelon leur juſte valeur ; & quoiqu'ils aiment infiniment les Muſiciennes & les Danſeuſes qui les amuſent par les vers qu'elles chantent & par les ballets qu'elles danſent, ils n'ont point, comme les François, annobli leur profeſſion & rendu (1) un

(1) Louis XIV. fut ſi ſatisfait de l'Opéra d'*Iſis*, qu'il fit rendre un Arrêt du Conſeil, par lequel il eſt permis à un homme de condition, de chan-

un Arrêt, par lequel un Noble peut être acteur de l'Opéra sans déroger. La danse au contraire est regardée chez eux comme un art infâme, sur-tout à l'égard des femmes, & toutes les Danseuses en Perse sont des femmes publiques. Quoique vous soyez François, je vous laisse le maître de décider entre nos compatriotes & les Persans. (2)

Vous serez curieux de savoir quelque chose des coutumes & des usages des troupes qui représentent ces Opéra Persans. Il y en a plusieurs : chacune est ordinairement composée d'une quinzaine de personnes ; celle du Roi est de vingt-quatre. Ne vous figurez pas que les actrices soient plus chastes que celles des autres : elles

ter à l'Opéra & d'en retirer des gages, sans déroger. Cet Arrêt a été enrégistré au Parlement de Paris, & subsiste encore aujourd'hui dans sa force & teneur, pour me servir des termes du palais.

(2) Les Persans ont pour eux l'exemple des Romains ; les François peuvent s'autoriser de celui des Grecs. Je crois qu'en faveur d'un art aussi charmant que la danse, il faudroit être moins severe que les Persans ; sans pourtant tomber dans le défaut des François, qui pensant peut-être comme les Romains, vont cependant plus loin que les Grecs.

ſont au contraire les plus débauchées du Royaume, & imitent en cela parfaitement celles de Paris. Elles n'ont point de directeur ainſi que nos Françoiſes, mais elles ſont ſous les ordres d'une ſupérieure, qui eſt ordinairement une des plus âgées de la troupe. Elle a ſoin de les conduire où on les demande, de leur faire répéter leur rôle, de les empêcher d'avoir entre elles aucun démêlé. Elle a le droit, lorſqu'on lui déſobéit, d'ordonner des punitions : elle peut même faire fouetter celles qui ont commis certaines fautes ; & ſi elles récidivent, les chaſſer de la troupe. Mais elle n'abuſe point de ſon pouvoir, ſi elle le faiſoit, on la priveroit de ſa charge.

Il ſeroit dangereux en France de confier un pareil emploi à quelques-unes de nos vieilles Actrices : il y auroit peu de jours, où toutes les Chanteuſes & Danſeuſes ne fuſſent fouettées. Figurez-vous pour un moment la groſſe & vieille A... Supérieure des Nymphes du palais-royal ; jugez enſuite du triſte ſort du derriere de la P... & de celui de la H... La vieille Actrice ſe venge ſur leurs feſſes infortunées,

le la douleur d'être parvenue à un âge, où les applaudiſſements du Public ne ſont plus faits pour elle, pour tâcher de n'être pas obſcurcie par de dangereuſes rivales. Après les avoir fait vivement fuſtiger, elle les chaſſe de la troupe.

L'humeur & le caractere des femmes Françoiſes ne permet point qu'on leur confie la conduite de leurs compagnes, lorſqu'elles ont les mêmes intérêts, & ſur-tout qu'elles veulent plaire également. En Perſe on n'a rien à craindre de ſemblable de la vanité des ſupérieures: dès qu'elles ſont parvenues à un certain âge, elles ſont perſuadées qu'elles ne ſont plus faites pour plaire. On peut dire des Perſannes, qu'elles ſont peut-être les ſeules femmes qui s'apperçoivent qu'elles ont vieilli. Combien différentes en cela des Françoiſes! Celles-ci, dès qu'elles ont paſſé trente ans, la premiere choſe qu'elles oublient, c'eſt leur âge; enfin lorſqu'elles ſont parvenues à quarante, elles en perdent entiérement la mémoire.

L'appointement des Actrices Perſannes eſt à peu près le même que celui des Françoiſes. Celles de la troupe du Roi ont dix-

huit cents livres par an : on leur fournit auſſi les étoffes néceſſaires à leur habillement ; mais ces profits à Iſpahan ſont, ainſi qu'à Paris, les moindres attachés à l'art de la danſe & du chant. Les préſents des amants & des premiers Seigneurs de la Cour, vont ſouvent dans un jour beaucoup plus haut, que les appointements fixes d'une année.

Une choſe qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on obſervât à Paris pour l'utilité du public, & ſur-tout pour celle des Allemands, & des Anglois, qui en arrivant dans cette ville, payent bien ſouvent à un prix exceſſif la même Danſeuſe, qu'ils auroient eue beaucoup meilleur marché s'ils avoient ſçu le prix auquel elles ſe livrent ordinairement, ce ſeroit d'appeller les filles de l'Opéra, ainſi qu'à Iſpahan, d'un nom qui marquât le véritable tau auquel elles ont mis leurs faveurs. On ne dit point en Perſe la *Zaïde*, la *Fatime* ; mais la *Deux-tomans* (1), la *Cinq-tomans*, la *Dix-tomans*. Ainſi, au nom, ou ſubſtitueroit ceux de la *cent-louis*, de la *cinquante-louis*, de la

(1) Un *tomans* vaut quinze écus de notre monnoye. Voyez la 13e. Lettre vers la fin.

dix-louis; car je voudrois auſſi qu'il fût défendu aux Françoiſes, pour l'honneur de la troupe, de ſe livrer à moins de deux louis, ainſi qu'il l'eſt aux Perſanes de vendre leurs faveurs au-deſſous de deux tomans. Si on ſait qu'elles ont commis cette faute, la Supérieure les fait fouetter; on les chaſſe enſuite, ſans qu'elles puiſſent jamais rentrer dans le corps. Lorſqu'elles ne valent plus les deux tomans, & qu'elles ſeroient obligées, ou de manquer aux regles, ou de vivre chaſtement, on les congédie avec quelque légere gratification, & on en prend quelque autre à ſa place, qu'on tire des troupes de Provinces, ou de celles qui ſont dans la capitale.

Quoique toutes les actrices Perſanes ſoient ſoumiſes aux ordres d'une Supérieure, elles ne logent point enſemble; elles ont leurs maiſons particulieres. Celle de la Supérieure eſt le lieu d'aſſemblée: on peut la comparer au magaſin de l'Opéra. Lorſqu'on a beſoin de danſeuſes & de chanteuſes uniquement pour la danſe & pour le chant, on s'adreſſe à la Supérieure: elle en envoie le nombre qu'on en ſouhaite, ou bien elle les conduit elle-

même ; mais quand on veut ſe ſervir de quelques-unes à des uſages particuliers, on lui envoie d'abord ſon prix réglé. Si c'eſt la *dix-tomans* qu'on veut, il faut d'abord donner les dix-tomans : enſuite on dit de quoi il eſt queſtion. Cet uſage a été établi par les Actrices, pour qu'on ne pût jamais les fruſtrer de leur ſalaire : ainſi, lorſqu'elles ſortent de chez elles, elles ont déjà reçu leur payement.

Il y a quelque temps qu'un Seigneur envoya prier une danſeuſe qui n'étoit que dans une troupe de Province, de venir chez lui, & lui envoya cinq écus. La belle fut fort ſcandaliſée d'une pareille offre. *Allez*, dit-elle au domeſtique, *dites à votre maître que je ne me livre jamais que pour trente écus.* Le Seigneur en envoya quinze, mais cela fut inutile. Il en fit préſenter vingt une troiſieme fois, il n'avança pas d'avantage. Enfin, piqué du procédé de la danſeuſe, ſon refus irritant ſes deſirs, il envoya les trente écus. Lorſqu'elle les eut reçus, elle vint. Le Seigneur lui dit qu'il ne ſouhaitoit autre choſe d'elle que de la voir danſer : il la tint long-temps en exercice ; enſuite l'ayant

menée dans un cabinet, il s'en divertit avec quelques-uns de ſes amis pendant toute la nuit, ſans lui faire donner à boire & à manger. Enfin, lorſque le jour parut, & qu'elle comptoit de retourner chez elle, il la mena dans l'appartement de ſes domeſtiques, & lui dit : *Ma belle Reine, je ſuis un pauvre petit Gouverneur qui ne ſuis point aſſez riche pour acheter trente écus les plaiſirs d'une nuit : mes gens ſeront de l'écot, car il eſt juſte auſſi qu'ils aient part à la fête.* La fiere actrice fut alors livrée au bras ſéculier, & après que toute cette expédition fut finie, elle eut la liberté de retourner chez elle. Elle ſe plaignit beaucoup du traitement qu'on lui avoit fait : ſes compagnes prirent part à ſon affront; cette affaire alla juſqu'aux oreilles du Souverain. Heureuſement le Gouverneur ſe tira d'embarras, en racontant cette aventure au Roi d'une maniere comique & enjouée, il en fut quitte pour donner encore cent piſtoles à la danſeuſe. Cependant il courut beaucoup de riſque; car une violence pareille à celle qu'il avoit faite à cette fille, auroit pu le perdre entiérement. Je ne doute pas qu'on ne punît de même très-

ſévérement à Paris un homme qui tiendroit une pareille conduite. La liberté de refuſer de s'abandonner ne peut être forcée ſans crime, même dans les filles les plus proſtituées. J'en ai vu, lorſque j'étois en France, un exemple bien triſte. Le fils d'un riche négociant fut condamné à être pendu en effigie, pour avoir violé une fille dans un mauvais lieu. Voilà, monſieur, tout ce que je puis vous apprendre ſur les éclairciſſements que vous m'avez demandés. Je ſuis votre, *&c.*

Je ne doute pas, mon cher Yn-Che-Chan, que la lecture de cette Lettre ne t'ait amuſé. Je t'inſtruirai dans la prémiere que je t'écrirai, du goût des pieces de théatre des Perſans. Quoique les Européens mépriſent beaucoup les Chinoiſes, je les trouve cependant bien au-deſſus des Perſanes. Tu jugeras bien-tôt de leur véritable prix.

Porte-toi bien. *D'Iſpahan, le...*

LETTRE XXIII.

Choang, *à* Yn-Che-Chan.

LE ſujet des pieces de théatre Perſanes roule toujours ſur quelque intrigue amoureuſe. Cette paſſion flatte plus l'eſprit des habitants de ces pays adonnés à l'amour du beau ſexe, que tous les ſentiments de grandeur, d'ambition & de gloire. On ne trouve point dans ces comédies des inſtructions ſalutaires, des préceptes pour fuir le vice; la ſeule tendreſſe y regne depuis le commencement juſqu'à la fin. Nos pieces me paroiſſent bien au-deſſus de celles-là, puiſque l'utile ſe trouve avec l'agréable, & que la vertu y eſt toujours récompenſée & le vice puni.

Pour mieux comparer nos comédies avec celles des Perſans, il eſt néceſſaire que je te donne une idée préciſe de la maniere dont on traite & dont on exécute les hiſtoires amoureuſes, qui en ſont toujours le ſujet. Les plus nouvelles Actrices paroiſſent ordinairement dans la pre-

miere ſcene : elles font une deſcription de l'amour, ſouvent plus laſcive que modeſte; elles dépeignent les appas, les charmes, les plaiſirs, les douceurs, les tranſports de cette paſſion. Quelquefois elles font mention de ſes fureurs, de ſes craintes, de ſes jalouſies; c'eſt ſuivant la piece qu'elles doivent jouer : car ces premieres ſcenes ſont des eſpeces de prologues détachés du corps de la comédie, qui n'ont aucune intrigue & qui ne ſont faits que pour diſpoſer les eſprits des auditeurs, & leur inſpirer du goût pour le ſujet principal. Quelquefois dans ces prologues, les filles font des portraits de beaux garçons; ces portraits ſont touchants, flatteurs; mais la pudeur a ſouvent à en ſouffrir.

Après ces ſcenes détachées, commence l'intrigue de la piece. La troupe, ſéparée en deux chœurs, célebre de temps en temps, par des airs tendres & par des danſes luxurieuſes, les victoires qu'un amant remporte ſur le cœur de ſa maîtreſſe; les chœurs en d'autres occaſions plaignent les rebuts qu'un ſecond amant eſſuie. Enfin c'eſt ſelon les ſujets des ſcenes princi-

pales qui se récitent toutes sans chanter, que les chœurs reglent leurs airs & leurs danses. Quelquefois la fin des pieces finit par des discours, ou par des représentations si sales & si honteuses, que les yeux les plus impudiques & les oreilles les plus débauchées ne peuvent en souffrir qu'avec peine l'effronterie. Il est vrai que toutes les comédies ne se terminent pas d'une maniere si lascive; mais le nombre de celles qui sont dans ce goût est bien plus considérable que celui de celles où la pudeur est un peu ménagée.

Les Persans ne sont point scandalisés par ces honteuses représentations: la continence passant chez eux non-seulement pour un défaut, mais même pour un crime. Quelle pudeur pourroit-on trouver chez des gens, dont la Religion autorise & ordonne même la luxure & la lubricité?

Les comédies sont des portraits naïfs des peuples chez qui elles sont faites. J'ai entendu dire à des Anglois que leurs pieces de théatre étoient remplies de grands sentiments; mais que la cruauté & la férocité y régnoient. Tu sais

que les Tragédies Françoises que tu as lues, dépeignent parfaitement les François : on y voit leur caractere tendre, passionné, doux ; leur amour propre même s'y découvre : on y trouve peu de héros qui ne se vante, lorsqu'il vient à parler de lui.

Les Chinois, amateurs zélés des sciences & de la philosophie, rempliſſent leurs tragédies de morale ; mais il me paroît qu'ils se bornent trop à un seul point ; & que contents d'inspirer de l'amour pour la vertu & de l'horreur pour le vice, ils négligent tout ce qui pourroit servir à joindre l'agréable à l'utile. Nous n'observons dans nos comédies, chez Yu-Che-Chan, aucune de ces regles qui conduisirent autrefois les Grecs à la perfection, & qui ont mené depuis un siecle les François aussi loin que furent les Grecs. Je t'avoue que je souhaiterois fort que si nous ne voulions pas nous assujettir aux regles que les Européens appellent *les trois unités*, nous gardassions du moins un peu plus de vraisemblance dans nos pieces. Nous faisons quelquefois naître un enfant au milieu d'une comé-

die, & à la fin il eſt âgé de plus de trente ans. Par exemple dans la (1) tragédie, intitulée le *petit Orphelin de la maiſon de Tſchao*, cet Orphelin dans l'eſpace d'une heure vient au monde, eſt conduit dans un lieu fort éloigné où il eſt élevé, reparoît âge de vingt-cinq ans à Peckin, fait connoître à l'Empereur que c'eſt injuſtement que ſon premier Miniſtre *Tougan-cou* a fait mourir ſon pere. L'Empereur, perſuadé par les raiſons de l'*Orphelin*, le rétablit dans tous les droits dont ſon pere avoit été privé, & fait mourir ſon Miniſtre.

Tant de faits, qui doivent s'être néceſſairement paſſés dans des temps fort éloignés les uns des autres, rapprochés ſans ménagement, violent toutes les regles de la vraiſemblance, & par conſéquent ôtent une partie du plaiſir que les ſpectateurs auroient, ſi on leur offroit des incidents mieux pratiqués & conduits avec plus d'art. Le Poëte auroit dû mettre dans la bouche de quelques Acteurs le récit des premiers mal-

(1) Le Pere du Halde a donné une Traduction entiere de cette piece.

heurs de l'*Orphelin*, & ne le repréſenter que dans le moment qu'il arrivoit à Peckin : alors la ſeule découverte du crime de *Tou-ngan-con* eût fait le ſujet principal de la piece.

Nos Poëtes ſe privent d'un grand avantage, en rejettant preſque tous les récits comme languiſſants, & mettant en dialogue & en action également les choſes les plus ſimples & les plus cruelles. Les Européens ſont bien plus ſages à mon avis : ils mettent en récit des faits & des circonſtances, qui deviennent par leur ſimplicité ennuyeuſes dans le dialogue, & n'expoſent jamais à la vue des objets capables de la révolter. Dans la même piece de l'*Orphelin*, &c. dont je viens de parler, la Princeſſe ſa mere s'étrangle ſur le théatre ; une action auſſi affreuſe devoit être éloignée des yeux des ſpectateurs. Ce n'eſt pas que la ſituation de la mort de cette Princeſſe ne ſoit intéreſſante ; mais elle n'auroit rien perdu en la traitant d'une autre maniere. Elle meurt, parce qu'elle voit que le Médecin qui lui promet de ſauver ſon fils, craint qu'elle ne révele

un jour ce secret & qu'elle ne le perde par cette indiscretion. Allarmée du doute du Médecin, & appréhendant qu'au lieu de cacher son fils, il ne le livre au Tyran, elle prend dans le moment une généreuse résolution, & se tue pour ensevelir avec elle un secret, dont le Médecin sera le seul dépositaire. La matiere, dont elle parle dans ses derniers moments, est pathétique : on y voit en même temps la tendresse d'une mere, la grandeur d'ame d'une héroine, & les mouvements naturels que l'approche de la mort cause même aux cœurs les plus intrépides. (1) *Allez*, dit-elle, Tching-yng, *ne vous épouvantez point, & ne craignez rien..... Ecoutez-moi..., voyez mes larmes.... Son pere est mort sous le couteau ; c'en est fait, sa mere va le suivre.*

Un autre défaut que je trouve dans nos pieces, cher Yn-Che-Chan, c'est qu'un acteur s'annonce lui-même en entrant sur le théatre, & à propos de rien il dit : *Je suis un tel.* Cela seroit supportable une fois sans conséquence ; mais il n'est aucun acteur qui ne commence son rôle de

(1) Je me sers de la Traduction du Pere du Halde

même. Quelle vrai-ſemblance y a-t-il que *Tching-yng*, médecin de la Princeſſe, entrant dans ſa chambre, diſe: *Je m'appelle* Tching-yng, *je ſuis médecin de ma profeſſion, Je ſuis au ſervice du gendre du Roi. Il avoit des bontés pour moi qu'il n'avoit point pour les autres.* A qui donc tient-il ce diſcours; Eſt-ce à lui-même? Cela eſt ridicule. Eſt-ce au ſpectateur? Cela marque la ſtérilité du génie du poëte, qui ne ſait pas faire connoître un acteur, ſans lui faire décliner ſon nom, & réciter ſans ſujet & à propos de rien la raiſon qui le fait entrer ſur la ſcene. Les Européens ménagent bien mieux que nous ces ſortes de bienſéances, & je ne puis aſſez louer les préceptes que leur donne à ce ſujet un des plus grands poëtes François, & des premiers dont les miſſionnaires nous aient prêté les ouvrages. Voici quels ſont ſes ſages conſeils.

Que dès les premiers Vers l'action (1) préparée
Sans peine du ſujet applaniſſe l'entrée.
Je me ris d'un Acteur, qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne ſait pas m'informer;

(1) Boileau, *Art Poëtique*.

Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un avertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois preſque autant qu'il déclinât ſon nom,
Et dit : Je ſuis *Oreſte*, ou bien *Agamemnon*,
Que d'aller par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.

Prends garde, cher Yn-Che-Chan, que ce ſage auteur blâme également ceux qui, comme certains Européens, embrouillent leur ſujet, & ceux qui, comme les Chinois, viennent à propos de rien décliner leurs noms, & dire : *Je ſuis* Tou-ngan-cou, ou bien, *je ſuis* Kong-lou.

Puiſque je critique tout ce qui me paroît condamnable dans nos comédies, je voudrois qu'on en bannît entiérement le chant, & qu'il ne fût jamais permis du moins aux principaux acteurs, de ſe mettre à chanter dans les endroits les plus pathétiques. Ce mélange bizarre de déclamation & de chant dans le même moment, choque la vraiſemblance. Les Européens ont bien des pieces qu'ils chantent ; mais dans celles-là la déclamation en eſt entiérement bannie, comme le chant l'eſt de celles qu'ils déclament. Je

ne veux point ſoutenir que le chant ne puiſſe exprimer vivement les grandes paſſions de l'ame, mais je dis qu'il ne faut point l'allier d'une maniere bizarre avec la déclamation.

Voilà, cher Yn-Che-Chan, ce que je penſe ſur nos pieces de théatre, qui me paroiſſent bien inférieures à celles des Européens. Elles ſont cependant remplies de beaux morceaux, & il n'y a dans aucun poëte François une ſcene, dont les ſituations ſoient auſſi belles que le ſont celles de la ſcene où le médecin veut livrer ſon fils pour ſauver la vie à l'*Orphelin*, & mourir lui-même pour empêcher qu'on ne maſſacre un grand nombre de jeunes enfants. Ce que dit un vieillard généreux à ce médecin n'eſt pas moins grand : ſouffre que je finiſſe ma lettre par cette belle ſcene (1).

TCHING-YNG.

Seigneur, puiſque vous ſavez ſi bien tout ce qui s'eſt paſſé, je n'en parlerai point ; mais je vous dirai ce que vous ne ſavez peut-être pas ; que la Princeſſe étant

(1) Je me ſers toujours de la Traduction du Pere du Halde.

en prison dans son palais, a mis au monde un fils qu'elle a nommé l'*Orphelin de la maison de Tschao*; ne voilà-t-il pas ce petit héritier dont je parlois? Tout ce que je crains, c'est que *Tou-ngan-cou* ne vienne à le savoir & à le faire prendre; car s'il tombe une fois entre ses mains, il le fera mourir cruellement, & la maison de *Tschao* sera réellement sans héritier.

KONG-LUN.

Y a-t-il quelqu'un qui ait sauvé ce pauvre petit Orphelin? Où est-il?

TCHING-YNG.

Seigneur, vous faites paroître tant de compassion pour toute cette famille, que je ne puis vous rien cacher. La Princesse avant sa mort me confia son fils, & me recommanda d'en avoir soin, jusqu'à ce qu'étant devenu grand, il puisse se venger de l'ennemi de sa maison. Comme je sortois du palais avec ce précieux dépôt, je trouvai à la porte *Han Koué*: il me laissa sortir, & se tua en ma présence. Je m'enfuis avec le petit Orphelin, & je n'ai point trouvé de plus sûre retraite que de l'apporter chez vous. Je sais, Seigneur,

que vous étiez intime ami de *Tchao-tun*; je ne doute point que vous n'ayez pitié de ſon pauvre petit-fils, & que vous ne lui ſauviez la vie.

KONG-LUN.

Où avez-vous laiſſé ce cher enfant ?

TCHING-YNG.

Là dehors ſous des bananiers.

KONG-LUN.

Ne l'épouvantez point; allez le prendre, & me l'apportez.

TCHING-YNG.

Seigneur, vous ne ſavez-pas que *Tou-ngan-cou*, voyant que l'Orphelin lui étoit échappé, veut faire mourir tous les enfants à-peu-près de ſon âge : je ſonge à cacher chez vous l'enfant; par ce moyen je m'aquitte de toutes les obligations que j'ai à ſon pere & à ſa mere, & je ſauve la vie à tous les petits innocents du royaume. Je ſuis dans ma quarante-cinquieme année; j'ai un fils de l'âge de notre très-cher Orphelin; je le ferai paſſer pour le petit *Tſchao*; vous irez en donner avis à *Tou-ngan-cou*, & vous m'accuſerez d'avoir caché chez moi l'Orphelin qu'il fait cher-

cher. Nous mourrons moi & mon fils ; & vous, vous éleverez l'héritier de votre ami jusqu'à ce qu'il soit en état de venger ses parents. Que dites-vous de ce dessein ? Ne le trouvez-vous pas de votre goût ?

KONG-LUN.

Quel âge dites-vous que vous avez ?

TCHING-YNG.

Quarante-cinq-ans.

KONG-LUN.

Il faut pour le moins vingt-ans pour que cet Orphelin puisse venger sa famille. Vous aurez alors soixante-cinq-ans, & moi j'en aurai quatre-vingt-dix. Comment à cet âge-là pourrois-je l'aider ? O ! *Tching-yng*, puisque vous voulez bien sacrifier votre fils, apportez-le moi ici, & allez m'accuser à *Tou-ngan-cou*, en lui disant que je cache chez moi l'Orphelin qu'il veut avoir : *Tou-ngan-cou* viendra avec des troupes entourer ce village ; je mourrai avec votre fils, & vous éleverez l'Orphelin de *Tschao*, jusqu'à ce qu'il puisse venger toute sa maison. Ce dessein est encore plus sûr que le vôtre ; qu'en dites-vous ?

TCHING-YNG.

Je le trouve auſſi bon, mais il vous coûteroit trop cher; donnons plutôt les habits du petit *Tſchao* à mon fils. Allez me déférer au tyran, & moi & mon fils nous mourrons enſemble.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

D'Iſpahan, le..

LETTRE XXIV.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

JE fus hier à l'opéra. La pompe de ce ſpectacle, cher Yn-Che-Chan, frappa agréablement mes yeux. Les François ont raſſemblé dans les repréſentations de ces tragédies miſes en muſique, tout ce qu'il y a de plus capable de flatter les paſſions. La vue eſt ſatisfaite par des décorations ſuperbes, par des machines hardies qui ſemblent n'avoir pu être produites que par de véritables enchanteurs; l'ouïe eſt flattée par une muſique harmonieuſe; le cœur eſt attendri

par le chant des vers les plus tendres & les plus touchants. Pour augmenter encore les plaiſirs ſéduiſants que donne ce ſpectacle, on y a joint des danſes qui raniment ce qu'il pourroit y avoir de trop langoureux dans la muſique : ainſi les ſpectateurs ſont tour à rour attachés par des objets différents, mais toujours également flatteurs, & qui produiſent le même effet d'une différente maniere.

J'oſe dire, cher Yu-Che-Chan, que quelque Philoſophe qu'on ſoit, il eſt impoſſible d'aller à l'Opéra, & de ne point ſentir des mouvements que la vertu la plus Stoïque ne ſauroit étouffer. Si Xénocrate, diſciple de Platon, qui coucha autrefois avec une courtiſane d'une beauté parfaite, ſans que ſes agaceries & l'uſage qu'elle fit de ſes mains puſſent troubler ſa tranquillité & lui faire naître le moindre deſir, ſi ce Xénocrate étoit à l'Opéra de Paris, qu'il vît danſer la Sallé & oüit chanter la Peliſſier, il diroit de lui tout le contraire de ce qu'en dit la courtiſane, & répondroit ſans doute à ceux qui lui reprocheroient de s'être laiſ-

ſe ſéduire par ces dangereuſes Actrices : *Je ne ſuis point une ſtatue.*

Avant d'avoir été à l'Opéra, j'aurois cru, cher Yn-Che-Chan, qu'il étoit impoſſible d'être auſſi attendri par une piece qu'on chante entiérement, que par une qu'on recite. Ce qui me confirmoit dans mon opinion, c'eſt que je n'avois jamais goûté l'uſage qu'ont nos comédiens de chanter & de déclamer dans la ſcene ; ce contraſte me paroiſſoit bizarre. Il n'en eſt pas de même lorſqu'on chante toujours : les auditeurs oublient alors, pour ainſi dire, qu'on parle d'une autre maniere, & il leur paroît que c'eſt-là le ton du langage ordinaire. On s'accoutume au chant comme à la Poéſie, & l'on n'eſt pas plus étonné de voir mourir un homme en chantant, qu'en rimant. Le cœur eſt également ſéduit par l'harmonie de la muſique, comme il l'eſt par celle des vers : il n'y a donc que le mélange bizarre & mal ordonné du chant & de la déclamation qui puiſſe leur nuire, & qui les empêche de produire l'effet, qu'ils ne manquent jamais de faire lorſqu'ils ne ſont point affoiblis.

Je

Je croirois assez volontiers, cher Yn-Che-Chan, que le chant est plus propre à exprimer les grandes passions & à les faire sentir, que la déclamation; l'harmonie par elle-même a le pouvoir de nous émouvoir, de nous séduire. Les habiles Musiciens savent inspirer toutes les passions: tantôt ils animent, tantôt ils adoucissent; quelquefois ils arrachent des larmes & jettent dans une douce mélancholie; peu après ils causent une espéce de fureur. Lorsque le Poëte se joint avec le Musicien, & que les vers unissent leurs charmes à ceux de la Musique, que ne doit-on pas attendre alors de tous les deux?

Les danses, qu'on entre-mêle habilement à l'Opéra avec le chant, ne diminuent en rien l'attention des spectateurs pour le sujet principal; au contraire elles la raniment en quelque maniere, & lui donnent une nouvelle force. Comme le caractere de ces danses est toujours proportionné & accommodé à la passion qu'on veut inspirer, elles disposent le cœur à se laisser toucher & le séduisent elles-mêmes en partie. Les pas

doux & gracieux d'une sarabande, danſée par une charmante Actrice, annoncent les airs tendres qui ſeront bientôt chantés par une autre.

Un ancien Romain a dit, cher Yn-Che-Chan, que tous les arts étoient pour ainſi dire, attachés les uns aux autres : on peut appliquer cette penſée aux plaiſirs que donne l'Opéra ; il les fait ſuccéder les uns aux autres, quelquefois même il les réunit tous enſemble. C'eſt dans les chœurs, chantés ordinairement à la fin des Actes, qu'on voit toute la pompe de ce ſpectacle. Il arrive ſouvent que l'on danſe un ballet ſuperbe, tandis qu'on chante un morceau de Muſique, travaillé à dix parties différentes, pour achever d'enlever les cœurs. Pendant que l'on eſt flaté ſi agréablement, on voit tout à coup le ſpectacle enchanteur d'un palais qui s'éleve, qui eſt formé, conſtruit & achevé dans l'inſtant.

Tu comprends aiſément, ſage Yn-Che-Chan, combien doivent avoir coûté les machines, par le moyen deſquelles on produit de ſemblables prodiges. Comme je me recriai beaucoup ſur la magnificen-

de de ces changements de ſcenes & de décorations, un François de mes amis me demanda ſi nous avions à Peckin des ſpectacles comme leur Opéra. Nous n'avons pas même, lui dis je, de ſalle deſtinée à jouer nos pieces, & nous les repréſentons chez les particuliers qui ſouhaitent les voir. Comment, répliqua le François, vous n'avez point de théatre public à la Chine? Apprenez-moi de grace comment vous faites donc, lorſque vous récitez vos comédies. Il eſt ſurprenant qu'un peuple, auſſi ſpirituel que les Chinois, ait pris auſſi peu de ſoin de perfectionner l'art d'embellir les ſpectacles, d'en augmenter le plaiſir & la commodité. Si pour voir une piéce, on étoit obligé à Paris de la faire repréſenter chez ſoi, les trois quarts des habitants ſeroient privés pour toujours de cet avantage. Combien peu y a-t-il de perſonnes aſſez riches pour payer les frais d'une pareille dépenſe? Je conviens de ce que vous me dites, répondis-je au François; auſſi n'y a-t-il gueres que les Mandarins, ou les gens fort riches qui faſſent venir à Peckin les comédiens chez eux, lorſqu'ils donnent quelque

grand festin. Dès que les conviés se sont mis à table, quatre ou cinq des principaux comédiens, fort bien vêtus, entrent dans la salle où l'on mange, & se prosternant à terre, frappent quatre fois le plancher avec la tête : car nous n'avons point pour nos comédiens les complaisances que vous avez pour les vôtres. Nous agissons conséquemment à nos principes, & nous vivons avec eux suivant ce que nous pensons de leur état & de leur profession. Après cette marque de respect, ils se relevent ; & leur chef s'adressant au plus respectable des convives, lui présente une liste des comédies que sa troupe est en état de jouer. Lorsqu'on a décidé celle qu'on représentera, les Musiciens commencent d'en faire l'ouverture par un concert : pendant ce temps on couvre le pavé de la salle d'un tapis, & les acteurs sortent de quelque chambre voisine qui tient lieu du derriere du théatre ; voilà le seul appareil qu'on fasse pour la représentation de nos comédies. Lorsque les Dames veulent y assister, elles se placent dans un endroit hors de la salle du festin, d'où elles voient & entendent, si elles le ju-

sent à propos, sans être vues. Quand elles ne veulent point être inconnues, elles ouvrent les jalousies qui les cachent. La même décence qui ne souffre point que les Dames se trouvent chez nous dans les festins publics, leur défend aussi d'être dans une salle de spectacle mêlées & confondues avec les hommes, souvent échauffés par le vin & par la débauche.

Ces précautions, repartit le François, doivent rendre vos comédies presque aussi languissantes, que la maniere simple dont vous les représentez. La pompe d'un spectacle dépend en partie des femmes, qui en font toujours l'ornement le plus beau. Voyez les jours où les Dames n'embellissent point les loges, le théatre languit & se ressent de leur absence. Vous avez raison, repliquai-je; mais les Chinois ont mieux aimé orner leurs femmes de l'amour de la vertu & de la bienséance, que leurs spectacles de la présence de leurs femmes. Les Orientaux, repartit le François, attribuent toutes les démarches que leur fait faire la jalousie, au soin de cultiver la vertu: ils excusent leur foiblesse par de beaux & spécieux prétextes; mais dans

le fond ceux qui les connoiſſent, ſavent bien à quoi s'en tenir. On peut comparer tous les beaux diſcours qu'ils font pour autoriſer la contrainte dans laquelle ils tiennent leurs femmes, à ceux que débitent chez nous les Moines pour recommander l'aumône. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient eux-mêmes charitables, c'eſt qu'ils profitent des charités. Un Chinois n'eſt pas plus vertueux qu'un Européen ; mais il trouve ſon avantage dans la pratique des vertus.

Si nous éloignons tous les préjugés, nous trouverons, cher Yn-Che-Chan, que ce François raiſonnoit ſagement ; & nous verrons que tous les hommes, étant à peu près les mêmes & ramenant tout à leur intérêt particulier, favoriſent plus ou moins la pratique de certaines vertus, ſuivant l'utilité qu'ils en retirent.

Ce dévot qui prêche l'abſtinence, qui crie ſans ceſſe contre le luxe, qui déclame contre les nouvelles modes, qui parle toujours de la frugalité des premiers ſiecles, eſt plus avare que vertueux ; la paſſion qu'il a d'épargner, eſt la cauſe eſſentielle de ſa dévotion.

Voyez cet homme qui fuit le monde, qui condamne les plaisirs, qui loue la retraite, qui y passe ses jours, qui plaint les malheurs des foibles mortels, livrés au tumulte & à la dissipation des sociétés ; c'est un orgueilleux, qui, n'ayant pas de quoi vivre dans les villes aussi splendidement qu'il le voudroit, fuit le monde, parce qu'il ne peut y être autant qu'il le souhaiteroit. Il est vertueux, ou du moins il le paroît : sa vertu s'éclipseroit bien-tôt, s'il lui étoit permis d'être aussi vicieux qu'il le voudroit.

Ce Mandarin, qui parle sans cesse de la nécessité d'être généreux lorqu'on a du bien, qui soutient qu'on n'est grand véritablement, qu'autant qu'on fait rendre les autres heureux, qui donne journellement une partie de ses revenus, qui prévient les indigents & n'attend pas qu'ils aient recours à lui, ce Mandarin si libéral seroit peut-être un avare, si son dessein n'étoit point de gagner l'esprit du peuple, de se faire un parti considérable dans la Province, & de s'assurer dans l'amitié des sujets une ressource contre l'inconstance du Souverain.

Oui, cher Yn-Che-Chan, examinons bien les hommes, considérons-les dans tous les différents états, & nous verrons que presque toutes leurs vertus ne sont que des vertus plâtrées; ôtons le masque qui les couvre, nous en découvrirons le faux. Tel est en général le malheur de la nature humaine, elle n'aima presque jamais le bien & le vrai par rapport à eux-mêmes; un lâche & servile intérêt en est toujours la cause. C'est cet intérêt qui de tout temps a gouverné l'Univers, & qui le gouverne encore. Depuis le Prince jusqu'à l'artisan, tout est soumis à son empire, tout suit ses impressions, & ce n'est qu'après des peines extrêmes, que quelques sages philosophes se garantissent de sa tyrannie; car peut-on appeller autrement cette passion dominante que les hommes ont de satisfaire leurs desirs & de contenter leur amour-propre? De toutes les choses que l'étude de la sagesse surmonte, la derniere c'est le penchant de ne rien faire qu'on ne rapporte à soi-même. Il faut être bien philosophe pour songer dans toutes ses actions plus au public & à la société civile, qu'à soi-

même ; c'eſt pourtant là ce que doit faire le vrai ſage, & c'eſt ce que doivent tâcher de faire ceux qui veulent l'imiter.

La réflexion du François, cher Yn-Che-Chan, m'a conduit aſſez loin ; retournons à notre premier ſujet. Les Pariſiens ont pris des Italiens l'uſage des Opéra. Ces ſortes de ſpectacles étoient connus en Italie long-temps avant qu'ils le fuſſent en France. Un nommé *Lulli*, fameux muſicien, fut le premier qui, par les ordres de Louis XIV. compoſa un Opéra. Ce coup d'eſſai plut beaucoup ; on continua dans la ſuite, & l'uſage de ces piéces en muſique ſe perpétua.

On raconte une hiſtoire aſſez plaiſante de ce *Lulli* dont je viens de te parler. On dit qu'étant encore fort jeune & ſimple page, il entendit qu'une Princeſſe qui ſe promenoit dans les jardins de Verſailles, diſoit à d'autres dames : « voilà un piédeſtal vuide, ſur lequel on auroit dû » mettre une ſtatue. » La Princeſſe ayant continué ſon chemin, dès qu'il n'y eût plus perſonne dans l'allée, *Lulli* ſe deshabilla entiérement, cacha ſes habits derriere le piédeſtal, & ſe plaça deſſus,

attendant dans l'attitude d'une ſtatue, que la Princeſſe repaſſât. Elle revint en effet quelque temps après ; & appercevant de loin une figure dans l'endroit où elle avoit paru ſouhaiter qu'on en plaçât une, elle ne fut pas médiocrement ſurpriſe. « Eſt-ce un enchantement, dit-» elle, que ce que nous voyons, & par » quel haſard trouvons-nous une ſtatue ſur ce piédeſtal ? „ Elle avança auprès, & ne reconnut la vérité de cette aventure, que lorſqu'elle fut très-proche de la figure. Les Dames & les Seigneurs qui accompagnoient la Princeſſe, voulurent faire punir ſévérement la ſtatue humaine ; mais elle lui pardonna en faveur de la ſaillie ſinguliere : & cette folie, qui ſembloit devoir perdre *Lulli*, fut le premier acheminement à cette fortune où il parvint dans la ſuite. C'eſt ainſi que le ſort ſe ſert quelquefois des moyens les plus extraordinaires pour favoriſer un homme.

Porte-toi bien. *De Paris le....*

LETTRE XXV.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

J'Ai été prié plusieurs fois, cher Yn-Che-Chan, depuis que je suis à Paris, à manger chez des Seigneurs. La maniere dont les François s'invitent mutuellement à dîner ou à souper, est bien plus commode & plus naturelle que celle dont se servent les Chinois. Tout est réglé, tout est composé dans les festins de nos compatriotes; un Européen a raison de les regarder comme une invitation à se contraindre & à souffrir pendant plusieurs heures. A Peckin les cérémonies & les formalités regnent dans tous les repas; à Paris c'est la joie, la liberté & la familiarité.

Un François qui veut prier son ami à manger, lui dit simplement, *dînez ici*; on lui envoie un domestique pour le prier de venir chez lui: un Chinois fait trois invitations différentes; & qui plus est, il les fait par écrit. On diroit que l'on somme par trois fois un homme à com-

paroître, & que l'on craint que la premiere assignation ne suffise point. Lorsqu'on a prié un homme la veille à dîner, pourquoi lui écrire le lendemain matin qu'on l'attend, & pourquoi enfin redoubler la même priere quelque temps avant qu'on se mette à table ?

Les Européens ont raison de condamner toutes ces cérémonies inutiles : depuis que j'ai goûté ici leur maniere de vivre aisée & naturelle, je suis entiérement de leur sentiment. Il faut sans doute de la politesse dans la société ; mais il y a une grande différence entre une politesse aimable & un cérémonial accablant. Un Parisien, accoutumé à la gaieté & à la liberté des festins de son pays, où tous les conviés mangent à la même table, s'y placent sans façon & sans affectation, boivent lorsqu'ils ont soif, sans attendre que les autres en fassent de même, prennent indifféremment dans tous les plats les viandes qui leur plaisent le plus, font enfin dans un jour de fête tout ce qu'il faut pour se divertir, & non pour se contraindre ; un Parisien, dis-je, accoutumé à ces usages commodes, maudiroit cent fois le Chi-

nois, qui, pour lui donner à dîner, les feroit mourir d'ennui.

Il y a quelques jours que soupant chez un Seigneur fort aimable, & chez lequel on fait très-bonne chere, je parus étonné de ce qu'au milieu du repas on renvoya tous les domestiques, & qu'on ordonna d'apporter des bouteilles dans des seaux. C'est pour être moins gêné, dit ce Seigneur, que je renvoie mes gens; nous en serons moins contraints dans nos discours, & nous pourrons nous livrer plus hardiment à notre gaieté. A ces mot il se mit à chanter une chanson fort jolie, tous les convives répétoient ce qu'il disoit: une joie charmante fut d'abord l'ame de ce festin.

Lorsque le maître du logis eut fini sa chanson; Monsieur, me dit-il, je ne vous prierai point de boire, vous suivrez en cela votre foi & votre plaisir, ainsi que dans toutes les autres choses; nous ne serons à table qu'autant de temps que vous le jugerez à propos. J'admirois, cher Yn-Che-Chan, combien la politesse françoise étoit au-dessus de la Chinoise. Nous vivons, disois-je en moi-même, comme des pédants, & les Parisiens comme de gens

aimables & qui ſavent faire un véritable uſage des plaiſirs.

Le lendemain de ce repas gracieux, qui dura aſſez avant dans la nuit, je dis à un de mes amis combien j'étois charmé des manieres libres & aiſées des François. Eſt-ce que vous vivez, me demanda-t-il, ſérieuſement dans vos repas, & portez-vous le cérémonial oriental juſqu'au milieu des feſtins? Plus que vous ne ſauriez croire, lui répondis-je. Nous eſſuyons plus de façons lorſque nous allons manger chez un de nos amis, que vous n'en pratiquez dans tout le cours de votre vie. Enſeignez-moi de grace, repliqua mon ami, quel eſt le cérémonial ſi gênant que vous obſervez dans vos repas, je vous aurai l'obligation de m'avoir appris des choſes auſſi amuſantes que curieuſes pour un Européen. Je vous ſatisferai, repartis-je, avec beaucoup de plaiſir. Les ſalles où les Chinois donnent leurs feſtins, ſont ordinairement ornées d'une grande quantité de vaſes de fleurs, de diverſes peintures de porcelaine, & de tout ce qui peut flatter agréablement la vue. Chaque convive

à la table particuliere, & rarement en place-t'on deux à la même. Toutes ces différentes tables ſont rangées ſur deux lignes qui ſe font face; ainſi les conviés ſont aſſis vis-à-vis les uns des autres, & peuvent tous ſe parler & ſe voir très-aiſément. Les bords des tables ſont couverts de pluſieurs baſſins de porcelaine, remplis de diverſes ſortes de viandes hachées, auxquelles l'on ne touche point. Ces mêts ne ſont-là que pour la vue, & non pour le goût.

Comme j'allois pourſuivre, mon ami ſe mit à rire, & me dit d'un air moqueur: Vous ornez donc vos tables comme l'Empereur Heliogabale faiſoit quelquefois ſervir les ſiennes. On ne les couvroit que de plats remplis de morceaux de bois, qui imitoient par l'art du Peintre & du Sculpteur les mêts les plus délicats. J'aurois autant aimé être prié à la table de cet Empereur qu'à celle de vos compatriotes, puiſqu'il y eſt également défendu de manger. Vos plats chargés de viandes & interdits aux convives, me rappellent les corbeilles de confitures qu'on ſert au deſſert chez quelques avares, & aux-

sur les deux tettons, sur le front & sur le bas ventre, ou un Anglois baiſſer la tête, & enfoncer le nez dans ſon chapeau pour y faire ſa priere. Un de nos meilleurs Poëtes (1) a dit ſagement :

C'eſt cet Etre infini qu'on ſert & qu'on ignore ;
Sous des noms différents le monde entier l'adore.

Je ſuis charmé, dis-je à mon ami, que vous penſiez auſſi avantageuſement ſur cette coutume de mes compatriotes, peut-être n'approuverez-vous point autant celle-ci. Lorſqu'on eſt prêt à ſe mettre à table, le maître du logis verſe de nouveau du vin dans une taſſe, & va la mettre ſur la table deſtinée au plus conſidérable des convives. Celui-ci veut l'empêcher de ſe donner cette peine, & s'apprête à porter lui-même une autre taſſe remplie de vin ſur la table du maître de la maiſon. Il ſe fait alors entre ces deux perſonnes un combat de politeſſe, qui dure quelque temps. Ho ! pour cela, repartit mon ami, vous aviez raiſon de dire que je ne l'approuverois point, & je voudrois que vous

(1) Voltaire, *Henriade, Chant VII.*

ſupprimaſſiez entiérement ces civilités incommodes, & qui ne ſont point auſſi polies que vous vous l'imaginez; car tandis que ces deux perſonnes ſe perdent dans de longs compliments, quel rôle jouent les autres convives, & quelle figure font-ils? Pour honorer un homme, vous en mépriſez pluſieurs. Je conviens qu'il eſt certaines gens auxquels on doit de grandes déférences; mais il ne faut pas que ces déférences ſoient à charge aux autres qu'on lui aſſocie dans le même feſtin. Notre politeſſe me paroît bien mieux entendue que la vôtre; tous les convives mangent à une ſeule & unique table, & ſont ſervis également & dans le même temps.

Je conviens de ce que vous dites, répondis-je à mon ami; mais vous ſerez peut-être moins contraire aux honneurs qu'on rend à celui qui occupe la premiere place, lorſque vous ſaurez à quelles perſonnes on la donne ordinairement. Excepté qu'il n'y ait quelqu'un revêtu d'une grande dignité, elle eſt toujours occupée, ou par celui qui eſt le plus avancé en âge, ou par un étranger: on choiſit

même parmi les étrangers, celui qui vient de plus loin; ainsi un Européen qui se trouve à nos festins, y tient presque toujours la premiere place, excepté qu'on ne lui donne la seconde, à cause de la présence de quelque Mandarin de la premiere classe. Vous voyez donc que c'est en général le respect que l'on doit à la vieillesse & l'attention qu'on est obligé d'avoir pour tout ce qui concerne l'hospitalité, qui décident du rang qu'on tient dans nos festins. Si vous régliez à Paris l'ordre des vôtres, je doute que vous eussiez égard aux mêmes bienséances. Notre politesse est quelquefois gênante, mais elle est toujours accommodée aux regles de la modestie & de la probité. Je ne pense pas qu'on puisse dire la même chose de la vôtre, elle me paroît au contraire faite pour couvrir la fourbe & la mauvaise foi.

Sans chercher à entrer dans un détail trop long, j'acheverai de vous instruire de ce que vous paroissez curieux de savoir. Lorsque tout le monde est à table on commence le festin par boire du vin pur. Le maître d'hôtel un genou à terre,

dit à haute voix : *Meſſieurs, on vous invite à prendre la taſſe.*

Ho ! pour le coup, dit mon ami, je ne vous paſſe ni la génuflexion du maître d'hôtel, ni ſon exhortation à prendre la taſſe. Cette priere, faite ſimplement par le maître du logis, me paroît plus raiſonnable; & j'aime mieux le *buvons un coup* familier de nos Pariſiens, que tout le cérémonial pompeux & un tant ſoit peu lugubre dont vous me parlez.

Si vous êtes choqué, repris-je, de cette premiere cérémonie, j'entrevois que celle-ci ne vous plaira pas davantage. Après la priere du maître d'hôtel, tous les convives prennent leur taſſe des deux mains, l'élevent juſqu'au front, puis la baiſſent un peu plus bas que la table, la portent enſuite lentement à la bouche, & boivent ce qu'il y a dedans à trois ou quatre repriſes. Comment diable, s'écria mon ami : Hé voilà la parfaite copie de nos bénédictions ! Eſt-ce depuis que les Miſſionnaires ſont à la Chine, que vous avez établi ces cérémonies ? On diroit qu'ils vous ont appris à dire la Meſſe.

Ces uſages, repliquai-je en riant,

étoient pratiqués chez nous long-temps avant que nous connussions les Européens ; & s'il faut en croire ce que dit la moitié d'eux au sujet de la Messe, je ne risquerai rien à soutenir que les cérémonies de nos festins doivent être plus anciennes qu'elle. Pendant que les conviés boivent, on sert devant eux quelques plats de viandes. Le Maître d'hôtel les invite alors à manger, comme il a fait à boire. Ces plats sont relevés jusqu'à vingt ou vingt-quatre fois, & chaque fois, on est prié de boire. On est le maître de refuser, & les tasses dont on se sert sont extrêmement petites. En les réitérant plusieurs fois, dit mon ami, on pourroit faire le même usage que nous faisons de nos petits verres, & l'on se griseroit malgré cette précaution. Aussi, repartis-je, cela arrive-t-il quelquefois à la Chine, & d'autant plus facilement, qu'au dessert on change les tasses, qu'on en prend de plus grandes, & qu'il y a toujours des domestiques attentifs à les remplir, ayant auprès d'eux de grands vases pleins de vin chaud. Quoi ! dit mon ami avec beaucoup d'étonnement, vous

buvez du vin chaud à la fin de vos repas ? Non-seulement, répondis-je à la fin & au commencement ; mais toujours : nous ne faisons jamais usage du vin froid. Ha ! je vous passe plutôt, repartit mon ami, toutes vos coutumes que celle-là. Boire le vin à la glace, passe ; mais le boire chaud, parbleu il n'y a que des malades à qui l'on fait manger des rôties, qui puissent souffrir une pareille boisson. Il ne faut point disputer des goûts, repliquai-je : un Chinois trouve aussi mauvais le vin froid, qu'un Européen le trouve chaud. Dans les choses qui dépendent uniquement de la sensation des sens, il doit être permis de prendre celles par lesquelles ils sont flattés le plus agréablement. Sans aller à la Chine chercher des exemples de la diversité des goûts, j'ai connu des François qui m'ont assuré qu'ils mourroient de faim, plutôt que de manger certains ragoûts, dont les Italiens font grand cas. En Allemagne, le peuple préfere la cuisine des Italiens à celle des François ; les gens de condition au contraire aiment les ragoûts François, & ne font aucun cas des Italiens.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan, & donne-moi de tes nouvelles.

De Paris, ce....

LETTRE XXVI.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

JE n'ai point oublié, cher Yn-Che-Chan, que je te promis y a quelque temps de te montrer la conformité qui se rencontre entre le système de notre *Tchin*, Philosophe attaché aux Commentateurs modernes, & celui des anciens disciples d'Epicure. Je m'acquitterai aujourd'hui de ma parole, & j'espere te montrer clairement que les principes des nouveaux Interprêtes sont conformes à ceux des plus grands Philosophes que la Grece produisit autrefois. Nous verrons que les mêmes idées se présentent sur les matieres les plus abstraites, à des hommes parfaitement inconnus les uns aux autres, qui n'ont eu ni la même éducation, ni la même religion, ni la même patrie; chez qui par conséquent les mêmes préjugés ne pou-

voient point avoir lieu. Auroit-on donc tort de conclure, de la conformité de leurs idées, qu'elles doivent être vraies, puiſqu'elles ſemblent en quelque maniere naturelles & innées aux grands hommes, dans quelque ſiecle & dans quelque pays qu'ils aient vécu?

Venons, cher Yn-Che-Chan, à la reſſemblance des ſyſtêmes d'Epicure & de *Tchin. Le Ciel & la Terre*, dit (1) notre Philoſophe Chinois, *n'étoient point encore, lorſqu'au milieu d'un vuide il n'y avoit qu'une ſubſtance extrêmement confuſe.* Voilà, cher Yn-Che-Chan, le vuide & les atômes d'Epicure & de Démocrite, principes éternels de tous les êtres. Selon ces Philoſophes Grecs, l'Univers étoit formé (2) de deux natures très-ſemblables, le

(1) *Le Pere du Halde a traduit l'Ouvrage de ce Philoſophe Chinois. Je me ſers toujours de ſa Traduction, & j'en emploie ſouvent les mêmes expreſſions.*

(2) Unde omnis rerum nunc conſtet ſumma creata,
Principio quoniam duplex natura duarum
Diſſimile rerum longe conſtare reperta eſt,
Corporum atque loci, res in quoque generantur,
Eſſe utramque ſibi per ſe puramque neceſſe eſt.

corps & *l'espace*. Par le *corps* ils entendoient les atômes, qui étant éternels, ne pouvoient être détruits par aucune puissance, à cause de leur solidité. Ces petits corpuscules éternels & solides étoient la cause & les principes de tous les êtres ; ils avoient subsisté de tout temps dans l'espace, ou dans le vuide immense. Ecoutons parler un illustre Epicurien, & nous verrons qu'il dit précisément la même chose que les Chinois. *La nature* (1) *existe par elle-même ; elle consiste en deux choses, le corps, & le vuide.* Qu'on mette le mot de *substance* à la place de celui de *corps*, mot qui signifie la même chose que l'autre, l'on verra que non-seulement les nouveaux Commentateurs Chinois ont eu les mêmes idées que les anciens Grecs ; mais

L'assemblage universel de toutes choses doit son origine au principe des êtres. Deux essences opposées forment donc cet univers, le corps & l'espace dans lequel il se meut. Chacune de ces essences n'existe que par elle-même, sans mélange d'aucune autre.

Lucret. Lib. I. Vers. 202.

(1) Omnis ut est igitur per se natura duabus
Consistit rebus, nam corpora sunt, & inane.
Id. Ibid.

qu'ils les ont rendues dans les mêmes termes.

Pourſuivons actuellement l'examen des deux ſyſtêmes. Lors de la formation de l'Univers, les parties les plus pures, les plus ſubtiles & les plus legeres de la ſubſtance s'éleverent, ſelon le Philoſophe Chinois, s'échapperent & voltigerent d'abord avec rapidité dans le vuide immenſe; les parties moins pures & plus peſantes, ſe précipiterent bientôt, & vinrent ſe réunir enſemble vers le centre de l'eſpace. Par cette agitation des différentes parties de la ſubſtance, l'Univers fut formé tel qu'il eſt aujourd'hui: le ſoleil & les étoiles, tous les globes de feu furent faits des particules les plus legeres & les plus ſubtiles; celles qui l'étoient un peu moins, ſervirent à la conſtruction de la Lune & des Planetes. La Terre dût ſa naiſſance aux parties les plus craſſes & les plus groſſieres; & la différence qui ſe rencontra entre ces parties, fit celle qu'il y a entre les élémens, qui cependant venants tous de la même & unique ſubſtance, gardent toujours quelque choſe de commun entre eux dans leur nature, quel-

que oppoſée qu'elle nous paroiſſe. Ainſi l'air & l'eau, qui tous les deux nous ſemblent naturellement froids, ont pluſieurs principes de chaleur, quoiqu'ils nous ſoient imperceptibles. Par exemple, l'air que nous attirons ſans ceſſe, ou que nous repouſſons au-dehors, quand il ſort, ſe raréfie & ſe dilate, parce qu'il a quelque chaleur. Ce même air, quand il eſt attiré, & qu'il entre dans nos poumons, ſe reſſerre & ſe condenſe, parce qu'il eſt naturellement froid, quoiqu'il ne ſoit point entiérement exempt de la nature du chaud.

Volà, cher Yn-Che-Chan, le ſyſtême de *Tchin* réduit dans ſon véritable point de vue. Je me flatte que tu conviendras que j'ai placé dans une page ce que cet Auteur n'a mis que dans trente : s'il a un défaut, c'eſt celui d'être diffus & prolixe. Sans nous arrêter à critiquer les fautes que peut avoir commiſes ce Philoſophe Chinois, d'ailleurs ſi eſtimable, voyons comment Lucrece dit, au nom d'Epicure, les mêmes choſes que lui. » Lorſque les atômes

» (1) se furent joints ensemble, & que
» de leur assemblage se fut formée la
» masse dont l'Univers est composé,
» cette masse étoit informe, semblable à
» un chaos confus. Enfin il se fit en elle
» une révolution : ses parties se divise-
» rent pour opérer la construction des
» corps particuliers & se rejoignirent
» ensuite selon la convenance de leur
» nature. Les atômes qui produisirent la
» terre, s'unirent dans le milieu, parce
» qu'ils étoient pésants, embarrassés les
uns avec les autres. Ceux qui firent les
étoiles, le soleil & la lune, étoient plus

(1) Quippe etenim primùm terræ corpora quæque,
Propterea quod erant gravia & perplexa, coibant
In medio, imas capiebant omnia sedes.
Quæ quanto magis inter se perplexa coibant,
Tam magis expressere ea, quæ mare, sidera, solem,
Lunamque efficerent & magni mœnia mundi.
Omnia enim magis hæc è levibus, atque rotundis
Seminibus multoque minoribus sunt Elementis,
Quam tellus; ideò per rara foramina terræ
Partibus erumpens primus se sustulit æther
Signifer, & multos secum levis abstulit ignis.

Lucret. de rer. nat. Lib. V.

» subtils & plus déliés ; car tous ces globes célestes doivent leur origine à des » semences plus polies, plus legéres, » plus rondes, & plus petites que celles » qui ont servi à la construction de la » terre.

Si le Philosophe Chinois est parfaitement d'accord avec l'Epicurien sur la formation de cet Univers, & s'il explique son système dans les mêmes termes, il ne lui est pas moins conforme dans ce qui regarde la cause de l'ordre & de l'harmonie. Voici comment il pense à ce sujet. » La terre, *dit-il*, s'étant formée des » corpuscules les plus grossiers de la sub» stance générale, les atômes les plus dé» liés resterent suspendus, & embrasse» rent toute cette lourde masse, voltigeant & roulant sans cesse tout autour. » Un œuf de poule peut nous en four» nir une legere image. Ne peut-on pas » dire que la terre est comme le jaune » de l'œuf, qu'on voit suspendu & fixé » au milieu, où il est immobile? Le ciel » ne peut-il pas être regardé comme le » blanc de l'œuf, qui embrasse la partie » qui est au centre, qui circule au-

» tour, & qui se maintient dans cet état,
» sans que rien y change de place. Le
» mouvement du ciel est ainsi constant &
» durable : cette substance subtile & flui-
» de coule & roule sans cesse, & par ce
» mouvement qui lui est propre, fait le
» partage des saisons, forme les vents, les
» nuages, le tonnerre, les pluies.

On croiroit en lisant ce passage, lorsqu'on est instruit des opinions d'Epicure & de Démocrite, que c'est un de leurs plus éclairés disciples qui explique leur système. Lucrece dit précisément la même chose. Selon lui, » le ciel qui prête
» son espace aux astres, s'échappa le pre-
» mier du sein de la masse informe que
» les atômes avoient d'abord formée; en-
suite sa nature fluide (1) & legere se for-

(1) Sic igitur tum se levis ac diffusilis æther,
Corpore concreto circumdatus undique sepsit,
Et latè diffusus in omnes undique partes,
Omnia sic avido complexu cætera sepsit.
Hunc exordia sunt solis, lunæque secuta:
Inter utrosque globi quorum vertuntur in auris
Quæ nec terra sibi absciv it, nec maximus æther.
Quod neque tam fuerint gravia, ut depressa sederent,

» tifia dans ſa circonférence par l'union » ſerrée de ſes parties, ſe répandit de » tous les côtés, & enferma toutes cho- » ſes dans ſon vaſte ſein. Les globes du » ſoleil & de la lune tournerent entre » ſon grand eſpace & la terre, n'étant » pas aſſez legers pour s'envoler plus » haut, ni aſſez peſants pour deſcendre » aux parties inférieures du ciel.

Voila, cher Yn-Che-Chan, la terre, le ſoleil & les autres globes planetaires renfermés & roulant dans l'eſpace où ils ſont ſoutenus, comme le jaune de l'œuf dans la coquille par les parties qui l'environnent. La comparaiſon du Philoſophe Chinois explique parfaitement bien la penſée de l'Epicurien.

Nous venons de voir la reſſemblance des ſyſtêmes dans la formation des corps inanimés : voyons ſi elle ſe rencontre encore dans celle des êtres vivants & animés. » La production des hommes & des » autres êtres, *dit Tchin*, vint après l'arran-

Nec levia ut poſſent per ſummas labier oras.
Et tamen inter utroſque ita ſunt, ut corpora viva
Verſent, & partes ut mundi totius exſtent.
Lucret. de rer. nat. lib. V.

„ gement de l'Univers ; & lorſqu'il ſe
„ trouva dans un état de perfection,
„ tout ce qu'on peut s'imaginer de vif,
„ de ſpirituel, d'excellent dans le ciel,
„ dans la terre, venant à ſe réunir & à
„ ſe raſſembler au plus haut degré, donna
„ une naiſſance merveilleuſe à ces hom-
„ mes extraordinaires, qui à leur tour
„ aiderent à perfectionner la nature. „
Lucrece dit préciſément la même choſe. C'eſt la terre, échauffée & rendue fertile par la chaleur du ſoleil, qui produit non ſeulement toutes les eſpeces des oiſeaux ; mais le genre humain. Voici comment cette production ſe développa ſelon lui. (1) „ Les premiers hommes prirent

(1) --- Terra dedit primùm mortalia ſæcla :
Multis enim calor, atque humor ſuperabat in arvis.
Hinc ubi quæque loci regio opportuna dabatur,
Creſcebant uteri terræ radicibus apti,
Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas
Infantum ; fugiens humorem, auraque petiſſens,
Convertebat ibi natura foramina terræ ;
Et ſuccum venis cogebat fundere apertis
Conſimilem lactis ; ſicut nunc fœmina quæque
Cum peperit, dulci repletur lacte, quod omnis
Impetus in mammas convertitur ille alimenti.

„ naissance dans les entrailles de la terre.
„ Selon la disposition des lieux, il se
„ forma dans les champs, par la cha-
„ leur & l'humidité, des matrices qui
„ tenoient à la terre; il se forma des
„ embrions dans ces matrices : & lors-
„ qu'ils se furent perfectionnés & le
„ temps de leur naissance fut arrivé, ils
„ s'échapperent de leurs anciennes demeu-
„ res; & la terre leur mere, semblable
„ à une nourrice, raréfiant ses pores,
„ fit sortir de ses veines un suc sembla-
„ ble au lait. Sa chaleur défendoit ces
„ nouveaux nés contre le froid; son
„ herbe & son gason leur fournissoient
„ des berceaux; & comme les saisons

Terra cibum pueris, vestem vapor, herba cubile
Præbebat, multâ & molli lanugine abundans.
At novitas mundi nec frigora dura ciebat,
Nec nimias, nec magnis viribus auras.

Sed quia finem aliquem parienti debet habere,
Destitit ut mulier spatio defessa vetusto.
Mutat enim mundi naturam totius ætas.
Ex alioque alius status excipere omnia debet.
Nec manet ulla sui similis res. Omnia migrant.

Ovid. Lib.

„ étoient alors bien plus douces qu'aujourd'hui, ils ne craignoient point les „ injures de l'air & les outrages du temps... „ La terre a ceſſé d'engendrer, parce qu'elle eſt devenue ſemblable à une femme „ que l'âge rend ſtérile. Tout change par „ la viciſſitude des temps, & cet Univers eſt ſoumis lui-même aux loix de „ la diſſolution. „

Pour trouver une conformité totale entre le ſyſtême Chinois & le Grec, il faut encore les conſidérer dans ce qu'ils établiſſent ſur l'ame humaine. „ L'homme, dit „ Tchin, eſt un compoſé qui réſulte de „ l'union d'une choſe ſenſible, & d'une „ autre inviſible & qui échappe aux yeux. „ Tant que cette union ſubſiſte, on eſt „ ſuſceptible de douleur; au moment „ qu'elle ceſſe, on devient inſenſible. „ Qu'un homme ſoit paralytique de la „ moitié de ſon corps, appliquez le feu „ à cette partie frappée de paralyſie, il ne „ reſſentira aucune douleur. Que ce même „ homme-là ſoit mort, ce qui eſt en lui „ viſible eſt ſéparé de ce qui étoit inviſible: cette derniere partie de ſon eſpece „ s'eſt évaporée en atômes, qui voltigeant

„ çà & là, ſe changent en un vent froid, „ deſtitué de toute chaleur animale. Il ne „ reſte donc rien du défunt, ſur quoi les „ prétendus miniſtres de l'enfer puiſſent „ exercer leur rigueur impitoyable. “ Ecoutons actuellement Lucrece (1) Il nous dira que „ la nature a établi le corps comme le vaiſſeau de l'ame, & lorſqu'il ne „ peut plus la contenir & l'arrêter, à cauſe „ de quelque dérangement, il eſt impoſſible qu'il y ait aucun air dont le pouvoir, ou la condenſation puiſſe faire ce „ que le corps, bien moins rare que l'air, „ n'a pu faire.... Le cerbere (2), les furies, „ le tartare qui vomit des torrents de feu, „ tout cela ſont des contes qui n'ont aucune réalité, & tout ce qu'on dit des „ enfers n'eſt qu'une alluſion des Poëtes „ aux infortunes aux-quelles les hommes „ ſont ſujets pendant cette vie.

Après m'être acquitté, cher Yn-Che-

(1) Aere qui credas poſſe hanc cohiberier ullo
Corpore qui noſtro rarus magis jam cohibeſcit.

(2) Cerberus & Furiæ jam verò, & lucis egenus
Tartarus horriferos eructans faucibus æſtus,
Hæc neque ſunt uſquam, neque poſſunt eſſe profecto.

Lucret. de rer. nat. Lib. III.

Chan, de ce que je t'avois promis, je n'entreprendrai point ici la défense de ces deux systêmes. Je t'ai dit amplement dans quelques-unes de mes lettres ce que j'en pensois. Il me suffit de te montrer clairement que les hommes éclairés ont pensé, dans les pays les plus éloignés, très-conformément sur des opinions que tu regardes comme directement contraires à la raison & à la lumiere naturelle. Hé quoi! cette raison abandonne-t-elle également les plus grands hommes dans toutes les nations? Et s'il étoit aussi clair que tu le penses, que les sentiments des nouveaux commentateurs fussent visiblement absurdes, des Grecs célebres, des Romains illustres les auroient-ils regardés comme très-sensés ou très-probables? Conviens du moins, cher Yn-Che-Chan, que rien n'est véritablement évident, & que tous les hommes nagent dans l'incertitude, puisque ce qui paroît dans tous les pays absurde à de grands génies, semble très-vraisemblable dans tous ces pays à des génies aussi célébres & aussi savants.

Porte-toi bien, & donne-moi de tes nouvelles.

LETTRE XXVII.

Choang, *à* Yn-Che-Chan.

JE me suis instruit avec soin, mon cher Yn-Che-Chan, de la religion (1) des Persans. Il est étonnant qu'aux plus excellentes choses ils joignent les plus folles & les plus ridicules; & qu'ils allient les idées les plus grandes & les plus sublimes aux plus fausses & aux plus contraires à la raison. Ce mélange de bon & de mauvais, de vrai & d'absurde, montre les caprices & les égarements des hommes.

Rien n'est plus propre à mortifier ces Philosophes orgueilleux, qui parlent sans cesse de la lumiere naturelle, qui citent toujours les grands termes d'*évidence*, de *démonstration*, de *certitude*, &c. que de leur montrer des peuples polis, civilisés, spirituels, cultivant les sciences, enfin

(1) J'avertis ici le Lecteur que les histoires ridicules qu'il verra dans cette Lettre, se trouvent effectivement dans les livres des Persans, & que je ne les a point inventés. On verra dans la suite la réponse à cette Lettre.

tels que les Perſans, qui croient cependant comme des vérités évidentes les impertinences les plus outrées, tandis que d'un autre côté ces mêmes Perſans prouvent que ceux qui condamnent leurs erreurs, en ſuivent d'une autre eſpece qui ne ſont pas moins groſſieres.

L'idée que les Perſans ont de la Divinité, eſt ſage, juſte, & telle que doivent l'avoir tous ceux qui ne ſe laiſſent point aveugler, ou par les préjugés, ou par les ſophiſmes qu'ils ſe forment à eux-mêmes. Ils admettent un Etre éternel, intelligent, ſouverainement puiſſant, auteur de l'Univers, qui le gouverne par ſa volonté, qui punit le mal & récompenſe le vice. En ce point, ils reſſemblent parfaitement aux Lettrés Chinois, attachés aux opinions de *Confucius*, & ennemis de l'athéiſme caché des nouveaux commentateurs. Mais après avoir établis ces points fondamentaux, ils en tirent pluſieurs autres qui ne ſont que des fables, puiſées dans les ouvrages de Mahomet, leur premier légiſlateur, ou dans ceux de ſes diſciples & des Imans qui leur ont ſuccédé.

La premiere de ces fables roule ſur les

prodiges qui arriverent lors du développement de l'Univers. Les docteurs Persans disent que les intelligences célestes, auxquelles les Européens donnent le nom d'*Anges*, avoient été formées de la substance de la lumiere. Long-temps auparavant la création du premier homme, plusieurs de ces intelligences furent métamorphosées en diables, parce qu'elles désobéirent deux fois à la Divinité : la premiere fois qu'elles pécherent, l'Etre suprême leur pardonna, quoique leur faute fût très-considérable ; car peu contentes d'avoir déserté du Ciel, elles oserent combattre contre les Anges fidéles, que Dieu avoit envoyés après elles pour les ramener: Elles furent vaincues & contraintes de retourner au Ciel, où elles obtinrent la rémission de leur premiere faute. Cela ne les empêcha pas de désobéir une seconde fois. L'Etre suprême leur ayant commandé, après qu'il eut formé le premier homme, de se prosterner devant lui, ces orgueilleuses intelligences n'en voulurent rien faire ; & dirent sans doute pour leur raison, qu'elles valoient bien peu de chose si elles ne valoient point autant

qu'un homme. Cette seconde désobéissance fut punie sévérement, & sans espoir d'être jamais pardonnée.

Les bons Anges n'aiment guere plus le genre humain que les mauvais, s'il faut en croire une histoire que rapportent les plus graves docteurs Persans. Quoiqu'ils aient fait la révérence au premier homme, ils ont agi apparemment comme les courtisans qui embrassent, qui flattent, & qui louent ceux qu'ils voudroient perdre, s'ils en avoient le pouvoir. Deux de ces Anges, nommés *Aruth* & *Maruth*, travaillant sourdement à la ruine du genre humain, dirent un jour à Dieu: „ Seigneur, votre bonté est trop grande; „ vous pardonnez sans cesse aux hommes, „ & sans cesse ils deviennent plus mauvais. Plus vous leur donnez de grace, „ & plus ils commettent de crimes: vous „ devriez les punir sévérement, & leur „ faire sentir tout le poids de votre colere. „ Ha! répondit l'Etre suprême, qui savoit combien il avoit formé les hommes foibles & sujets à l'erreur, „ vous „ ignorez toute la force de la concupiscence. Si vous étiez à la place de ceux

» que vous condamnez, peut-être seriez-» vous pis. » Les Anges ne crurent point cette passion aussi violente que le disoit la Divinité. „ Donnez-nous, lui dirent-» ils, cette concupiscence, & nous ver-» rons un peu ce qu'il en arrivera. » Ce qu'ils demandoient leur fut accordé : aussi-tôt ils entrerent dans un corps mortel, & vinrent dans ce monde. A peine y furent-ils, qu'ils se plongerent dans toutes les débauches : il n'y avoit pour eux ni assez de vin, ni assez de femmes. Parmi celles qu'ils vouloient séduire, il s'en trouva une plus fine que les autres, qui découvrit leur naissance & leur origine. » Je vous connois parfaitement, leur » dit-elle ; je sais qui vous êtes ; & ne » serai point assez sotte pour me fier à » vous. Quand vous m'auriez abusée, vous » décamperiez un beau matin, & vous » partiriez pour le Ciel. Comment pour-» rois-je vous y suivre ? „ La réflexion n'étoit mauvaise : elle feroit utile à bien des femmes, si elles étoient aussi prévoyantes avec les hommes, que celle-là avec les Anges. „ Promettez-moi, continua-t-» elle, de me mener avec vous, & je vous

» prodiguerai les faveurs que vous me de-
» mandez. Les Anges accorderent tout ce
qu'on exigeoit d'eux. Après s'être parfai-
tement réjouis sur la terre, ils retournerent au Ciel, & y conduisirent la donzelle, suivant leur promesse. Les amants célestes sont bien aussi emportés dans leurs passions que les hommes ; mais ils sont plus sinceres & plus fidéles. Il est tel amant dans ce monde, qui ne tient pas à sa maîtresse la parole qu'il lui a donnée de la conduire à trente lieues ; que seroit-ce donc s'il s'étoit engagé pour un voyage au-dessus de la lune ? Lorsque les Anges furent arrivés au céleste séjour, la Divinité, fort surprise de voir une femelle, envoya *Gabriel* lui demander qui lui avoit appris le chemin du Paradis. Elle repondit naturellement que c'étoient les Anges *Aruth* & *Maruth* qui l'y avoient conduite. » Comment, dit l'Etre suprême, ils ne » sont point contents des débauches » qu'ils ont faites sur la terre, ils veulent » encore changer le Paradis en mauvais » lieu ? Ah ! je les en empêcherai bien. » Alors la Divinité précipita les deux Anges dans un puits profond, proche de Babi-

lone, où ils reſterent ſuſpendus par les pieds. Ils y ſont encore aujourd'hui, & s'occupent à enſeigner aux Juifs la Magie & tous les pernicieux ſecrets qui ſervent aux ſortileges. Voilà une belle fin, cher Yn-Che-Chan. Je ne ſuis pas fâché de voir pendus par les pieds ces deux épilogueurs qui parloient contre nous autres pauvres hommes : cela ôtera ſans doute l'envie aux Anges leurs confreres de vouloir nous deſſervir auprès de la Divinité. Les Bonſes & les Lamas ont-ils aucune croyance plus ridicule que celle-là ? Mais voici encore quelque choſe de plus ſingulier, que la métamorphoſe des Anges en profeſſeurs de magie.

Tu ſais, cher Yn-Che-Chan, que les Européens penſent que le mal s'eſt introduit dans le monde par la déſobéiſſance du premier homme aux ordres de ſon Créateur. Il lui avoit défendu de manger d'un certain fruit ; il en mangea & fut puni de ſa déſobéiſſance ; il devint ſujet à la mort & aux autres incommodités, auxquelles le genre humain eſt ſoumis. Les Docteurs Chrétiens ne ſont pas trop d'accord ſur la maniere d'expliquer ce

fait : les uns veulent qu'on s'en tienne au ſens littéral ; les autres prétendent qu'on l'explique allégoriquement, & croient que le fruit défendu étoit la connoiſſance charnelle de la femme. Quoi qu'il en ſoit, les Perſans rejettent également toutes ces opinions. Selon eux, le premier homme n'a point commis un péché ; mais il s'eſt ſeulement écarté de la perfection ; car il étoit impeccable. Je ne m'étonne pas que les Perſans veulent que le premier homme ait été impeccable, puiſque les Européens ſoutiennent que leur ſouverain Pontife eſt infaillible.

Voici par quelle cauſe le pere commun du genre humain perdit tous les biens dont il jouiſſoit. Adam avoit été créé dans le quatrieme ciel, long-temps avant la terre. Dieu lui avoit permis de manger de tous les fruits des arbres, qui étoient dans ſon heureuſe demeure. Il l'avertit de ne faire aucun uſage du froment, parce qu'en ne mangeant que du fruit des arbres, la digeſtion de ces aliments ſe feroit ſi parfaitement, que toutes les parties groſſieres s'évacueroient aiſément par les pores ;

mais que, s'il se servoit de froment pour sa nourriture, il arriveroit qu'elle feroit un mare dans son estomac, qui ne pourroit se dissiper par les pores. Or, ce mare étant une vilaine ordure qui salit le lieu où on la rend, il faudroit que lui Adam allât s'en décharger ailleurs que dans le Paradis. Eve, la femme d'Adam ne fit point assez d'attention à ces utiles avis, & ne réfléchit point au danger qu'il y avoit de se mettre dans le cas d'être obligée de soulager son ventre trop chargé. Elle mangea du froment; Adam son mari en fit autant; voilà leurs estomacs remplis d'une matiere qui ne pouvoit s'évaporer par les pores. Il fallut qu'elle prît son cours par les parties inférieures. *Gabriel*, voyant les risques qu'il y avoit que le paradis ne fût sali, se hâta d'en chasser Adam & Eve. Pour peu qu'il eût tardé, cela fût arrivé; & il y a apparence, mon cher Yn-Che-Chan, par la façon prompte & brusque dont *Gabriel* agit, que les choses pressoient beaucoup, & que les portes du Paradis ne furent point exemptes de mauvaise odeur. Quel malheur pour tout le genre humain, qu'il ait fallu que la nourriture

du froment ait été si pesante ! Si Adam & Eve n'eussent jamais vuidé leurs corps, leur postérité eût été éternellement heureuse. Hélas ! n'auroit-on pas dû pratiquer quelques commodités dans le Paradis, & en écouler les immondices dans le cinquieme ou le sixieme ciel ?

Est-il permis, cher Yn Che-Chan, que des peuples, qui ont une si belle & si sage idée de la Divinité, ajoutent foi à de pareilles fables & allient aux plus sublimes vérités les contes les plus ridicules ! Ho ! qu'il est difficile aux hommes de raisonner conséquemment & de marcher long-temps sans s'égarer ! On peut dire de toutes les Nations du monde, qu'heureuses sont celles qui croient le moins d'absurdités ; car il n'en est aucune qui n'en adopte plusieurs, comme des points essentiels de sa religion ! Il se trouve dans ce vaste Univers quelques hommes rares & répandus dans les diverses parties du monde, qui gémissent de l'aveuglement de leurs compatriotes ; mais qui pour leur sûreté & pour leur tranquillité sont forcés de garder le silence. Par-tout l'erreur a de terribles armes pour se soutenir : il seroit

auſſi dangereux à un Philoſophe Perſan de plaiſanter ſur le mal d'eſtomac d'Eve & d'Adam, qu'à un ſage Italien de ſe mocquer de la prétendue infaillibilité d'un homme, qu'il voit évidemment ſe tromper tous les jours. Le Perſan ſeroit empalé à Iſpahan; l'Italien, brûlé à Rome. Un marchand Anglois de mes amis m'a aſſuré avoir vu mettre à l'Inquiſition un homme, qui n'avoit commis d'autre crime, que d'avoir levé les épaules en conſidérant une vingtaine de perſonnes proſternées au pied d'une ſtatue, qu'on avoit placée au coin d'une rue.

Crois-tu, cher Yn-Che-Chan, qu'il ſoit plus ridicule de rendre le genre humain malheureux, parce que ſon premier pere fut obligé de ſe ſoumettre à une des loix les plus eſſentielles de la nature des corps, que d'enfermer l'Etre immenſe, l'Etre ſuprême dans un morceau de bois, ou du moins d'attacher à ce morceau de bois une relation directe & immédiate avec la Divinité? Les Européens ſe perſuadent d'être les plus ſages & les plus éclairés des hommes: en vérité, cher Yn-Che-Chan, je ne vois point qu'ils ayent

ces

ces grands avantages qu'ils se figurent sur les autres hommes. J'ai eu à ce sujet plusieurs disputes avec nos amis les Missionnaires, & je leur ai prouvé que je trouvois chez eux l'équivalent de tous les reproches qu'ils faisoient aux autres peuples. Je retourne aux Persans; & je n'ai pas dessein de m'arrêter davantage sur la vanité des Européens; tu les connois aussi bien que moi.

La maniere dont se fit le développement de cet Univers, est un grand sujet de dispute entre les Docteurs Persans. Les uns veulent que la Divinité ait produit tous les êtres dans un instant; les autres au contraire, qui sont en très-grand nombre, condamnent ces premiers comme hérétiques, & font agir la Divinité avec autant de lenteur, qu'un ouvrier embarrassé de la construction de l'ouvrage qu'il a entrepris. Il me paroît, cher Yn-Che-Chan, qu'il est absurde de penser que la Divinité ait été plusieurs jours à faire ce qu'elle vouloit exécuter. Dès qu'elle veut quelque chose, l'effet subit suit toujours sa volonté: elle voulut former l'Univers, & l'Univers fut formé.

Un Missionnaire, à qui je parlois un jour de l'opinion générale des Européens, qui veulent que Dieu ait resté six jours à l'entiere construction du monde, me dit qu'il y avoit parmi eux plusieurs grands hommes qui avoient été de mon sentiment, & qui croyoient que la production totale de l'Univers avoit été faite dans un instant. Un de nos anciens Peres, (1) me dit-il, prétend que ces jours doivent être comme une figure, pour exprimer le rapport qu'il y a entre la création & la gloire du Créateur. Un habile juif, (2) ajouta le même Missionnaire, très-versé dans la connoissance de la Loi Judaïque, veut aussi que Moyse, le premier Législateur des juifs, & de qui les Chrétiens ont reçu les opinions & adopté les sentiments, n'ait admis la distinction des journées que pour marquer quelque ordre dans la création.

Le nombre des cieux est encore un sujet de dispute entre les docteurs Persans. Ceux qui s'attachent uniquement au texte de l'Alcoran, disent qu'il y en a sept. Les au-

(1) S. Augustin.
(2) Philon, le Juif.

trés veulent qu'on explique ces sept différents cieux par les sphéres des planettes, & en mettent plusieurs autres : ils les font monter jusqu'à dix. Voilà bien des cieux, cher Yn-Che-Chan. Le nombre des enfers n'est guere moins considérable chez d'autres peuples. J'aime encore mieux la premiere multiplication que la seconde, quoiqu'elles soient toutes les deux aussi inutiles ; mais l'idée de l'une est divertissante, & celle de l'autre ne l'est pas sûrement.

Porte-toi bien, & donne-moi de tes nouvelles. *D'Ispahan, ce...*

LETTRE XXIII.

Tiao, *à* Sioeu-Tcheou.

JE suis arrivé depuis deux jours à Moscou. Je ne saurois dire, mon cher Sioeu-Tcheou, combien j'ai essuyé de fatigues dans mon voyage. Tu dois comprendre aisément les embarras & les peines qu'on essuie en traversant tant de pays différents, la plupart déserts, ou habités par

des Barbares ; car c'eſt ainſi qu'on doit appeller tous les peuples qui ſéparent l'Empire de la Chine & de la Moſcovie. Quoiqu'ils ſoient preſque tous ſoumis à l'un ou à l'autre de ces deux Empires, ils reſſemblent cependant très-peu aux Nations dont ils relevent. Tu ſeras ſans doute bien aiſe d'être inſtruit des mœurs & des coutumes de ces peuples, preſque inconnus au reſte de l'Univers. Je contenterai ta curioſité le mieux qu'il me ſera poſſible.

Lorſque je fus arrivé à la grande muraille qui ſépare la Chine de la Tartarie, je voulus examiner attentivement un ouvrage qui a couté tant de ſoins & de dépenſes. Cette muraille s'étend de l'Orient à l'Occident : elle s'éleve de temps en temps, ſuivant la ſituation du terrein, ſur des rochers fort eſcarpés ; elle eſt partout revêtue de briques & flanquée de groſſes tours, excepté dans quelques endroits moins expoſés aux courſes des ennemis, où elle n'eſt faite qu'avec de la terre extrêmement battue & endurcie. On a conſtruit un grand nombre de forts & de villes le long de cette muraille, qui

ſervent à contenir les ſoldats qui ſont chargés de la défendre, & à former une ſeconde barriere qui fait la ſureté de la premiere.

Ce fut par une importante raiſon que cette muraille fut élevée dans l'eſpace de cinq ans par les ordres de l'Empereur *Tſin-Chi-Hoang*. Quoiqu'elle ait vingt-cinq pieds de hauteur, & que ſa largeur ſoit ſi conſidérable, que ſix cavaliers peuvent y marcher de front ſans être gênés, on ne regretta point les dépenſes que coutoit un édifice auſſi immenſe, parce qu'on mettoit par là tout l'Empire à couvert des incurſions des Tartares, & qu'on n'avoit plus rien à craindre de leurs courſes imprévues, qui avoient cauſé de grands troubles juſqu'au cœur de l'Etat.

Après avoir paſſé la grande muraille, je trouvai quelques villes entiérement dépeuplées, elles paroiſſoient, par leurs ruines, avoir été très-conſidérables. On y voit des Temples fort beaux, des ſtatues qui viennent d'une bonne main : tout cela eſt entiérement abandonné. Je demandois à mes guides quelle avoit été la cauſe du déſaſtement total de ce pays. L'un d'eux, qui paroiſſoit ſavoir l'hiſtoire, me dit qu'il

y avoit plusieurs siecles qu'un Prince Tartare qui faisoit sa résidence dans la principale de ces villes ruinées, eut la guerre avec un de nos Empereurs, qui l'ayant vaincu, le chassa de ses Etats, & en fit esclaves tous les habitants. C'est ainsi qu'on voit quelquefois, cher Sioeu-Tcheou, (1) tout un peuple périr par la faute de son Souverain, ou par la cruauté d'un autre. Je marchai encore quelques jours avant d'arriver chez les Daures. Xaixigar est la principale de leurs villes; elle est cependant assez petite. Les autres, qui sont au nombre de cinq ou six, ne peuvent être regardées que comme des villages. Ces peuples sont sujets de notre Empereur, & se soumettent avec respect à tous les ordres qu'il lui plaît de leur prescrire. Les Gouverneurs & les autres Officiers qui sont envoyés de la Cour pour exiger le tribut, abusant de leur autorité, prennent souvent les femmes à leurs maris, & s'en servent, comme si cela leur appartenoit de droit. Les Daures, accoutumés à une obéissance aveugle, ne murmurent point,

(1) *Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.* Horat. Epist. 4

ou du moins ne murmurent qu'en secret contre une pareille violence. La nécessité & la coutume leur ont appris à pratiquer ce que l'ambition & la politique font faire à tant de courtisans François, qui mettent à profit la tendresse du Prince, ou de ses Ministres, & souffrent patiemment les infidélités volontaires de leurs femmes.

La Religion des Daures est plus ridicule & plus folle que celle des Sectateurs de *Lao-Kium*. Que dirois-tu, cher Sioeu-Tcheou, toi sage disciple & sectateur de *Confucius*, qui admets ainsi que ton maître, l'existence d'un principe éternel, intelligent, auteur de tous les êtres, si tu voyois les cérémonies barbares & insensées des Daures ? Combien ne déplorerois-tu pas l'aveuglement & la foiblesse de l'esprit humain ? Cette raison si vantée, & qui seule est le partage des hommes, à quoi sert-elle à plusieurs ? Elle leur est bien plus inutile que l'instinct accordé aux bêtes ; elles agissent du moins uniformément, elles se conduisent conformément à la nature, & ne font point de choses directement opposées à ce qu'elles devroient faire. Elles trouvent dans leur

inſtinct un guide bien plus sûr que les foibles mortels dans leur raiſon.

Les Daures n'adorent point un Dieu bienfaiſant ; ils rendent un culte ſuperſtitieux à une Divinité méchante & qui ſe plaît à perſécuter les hommes. Les Chrétiens diſent que cette Divinité eſt le diable, eſprit malin qu'ils craignent preſque autant que les Daures, mais qu'ils n'honorent point. Quoi qu'il en ſoit, voici comment ces peuples honorent cette Divinité maligne & pernicieuſe. Les hommes & les femmes s'aſſemblent vers le milieu de la nuit dans une chambre qui leur ſert de temple. Un des aſſiſtants ſe couche à terre : pendant qu'il eſt dans cette attitude, les autres font des cris & des hurlements affreux, ils mêlent à cette muſique infernale le ſon d'un tambour. Après que ce bruit a duré environ deux heures, celui qui étoit couché ſe releve, & prenant l'air & les manieres d'un homme inſpiré, il prophétiſe à ceux qui l'interrogent ce qui doit leur arriver.

Dans la plupart des pays, cher Sieou-Tcheou, ce ſont les Bonſes, les Bracmanes & les Prêtres, qui, abuſant de la

crédulité des peuples, les entraînent dans les superstitions les plus grossieres ; voici une Nation entiere, qui est elle-même l'auteur de ses folies ; triste preuve du penchant que tous les hommes ont au fanatisme ! Lorsqu'ils ne sont point trompés, ils se trompent eux-mêmes ; & chez eux la superstition ne perd jamais ses droits.

Les Daures habitent dans des maisons faites de terre & couvertes de roseaux ; une seule salle compose tout le bâtiment : on fait un trou au milieu du plancher pour laisser passer la fumée ; il y a cependant plusieurs fenêtres qui sont placées dans tous les côtés de la maison.

Les coutumes & les usages des Daures répondent à leur Religion & en sont véritablement dignes. Ils conservent pendant trois jours les morts ; ils les placent ensuite dans des fosses peu profondes, où ils laissent une ouverture du côté de la tête du cadavre. C'est par ce trou que les parents lui donnent tous les jours à boire & à manger ; ils lui présentent les aliments à la bouche dans une grande cuillier, (1) Cette

(1) Le cérémonial des obseques des Princes en France a beaucoup de rapport avec le ridicu-

cérémonie dure plusieurs jours ; ensuite on couvre tout-à-fait la fosse, & le mort n'est plus prié de prendre quelques nourritures. Que les hommes, cher Sioeu-Tcheou, aient pu se persuader qu'une chose dont ils voyoient la destruction, qu'un cadavre qui se pourrissoit à leurs yeux, avoit besoin de nourriture ; qu'ils aient pu journellement lui présenter des viandes, de quelle folie ne doit-on point après cela les croire capables ? Je le répète encore, qu'est-ce que devient la raison chez bien des hommes ? Que dis-je, chez bien des hommes : chez des Nations entieres, qui n'en font aucun usage ? Les Daures extravaguent pendant toute leur vie ; ils la passent à hurler pour invoquer une Divinité maligne & cruelle, à porter des viandes cuites à des cadavres : ce sont-là leurs plus sérieuses & leurs plus réligieuses occupations. Ont-ils la raison en partage ? D'où vient donc n'en font-ils aucun usage ; & s'ils en font

le des Daures ; dans la représentation où ils sont renfermés on les sert matin & soir : on leur annonce leurs amis & leurs parents, &c.

uſage, quelle eſt cette raiſon qui autoriſe les folies les plus grandes?

Quittons les Daures, cher Sioeu-Tcheou; & venons aux Targafins, dans e pays deſquels j'entrai, en quittant celui des Daures. Ce dernier peuple forme un ordre libre, mais qui paie cependant un tribut à notre Empereur. Il adore, ainſi que ſes voiſins, une Divinité méchante qui perſécute les hommes. Lorſqu'on conſidere quelles peuvent avoir été les cauſes de l'établiſſement d'un culte auſſi extraordinaire, on trouve que la crainte en a été le principal motif. Les hommes ne ſe ſont pas ſouciés de recevoir un être bienfaiſant, parce que leur bonheur leur a ſemblé dû; mais voyant qu'ils étoient de temps en temps ſujets à des maux qu'ils n'étoient ni les maîtres de prévenir, ni d'éviter, ils ont jugé qu'il devoit y avoir une cauſe étrangere qui les leur envoyât; & l'envie de les éloigner & de s'en délivrer leur a inſpiré de recourir à cette cauſe étrangere, de la déifier, de l'honorer & de la craindre.

Je ſuis perſuadé, cher Sioeu-Tcheou, que, ſans les Philoſophes, c'eſt-à-dire,

la Divinité que les Barates, puiſſent lui adreſſer des vœux dignes d'elle ? Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans la religion de ce peuple, c'eſt la maniere dont il agit avec ſes Prêtres : il les tue lorſque la fantaiſie lui en prend, ſous le prétexte *qu'il eſt néceſſaire de les envoyer dans l'autre monde, afin qu'ils prient Dieu pour lui.*

Parmi les choſes, cher Sioeu-Tcheou, qu'on peut regarder comme unique dans ce vaſte Univers, on doit placer cet uſage des Barates. Dans tous les autres pays les Prêtres, loin d'avoir à craindre pour leur vie, ſont en poſſeſſion de diſpoſer de celle des autres hommes. Le Bracmane, le Bonſe inondent dans bien des endroits les Autels du Dieu qu'ils ſervent, du ſang humain. Les Européens ne ſont pas moins ſoumis que les Indiens aux caprices de leurs Prêtres ; leurs Inquiſiteurs, leurs Pontifes, répandent à leur gré le ſang de ceux qui leur déplaiſent ou des dépouilles deſquels ils veulent s'enrichir. Tous les maux de l'Europe ont preſque été cauſés par les Prêtres : ceux des autres parties du monde découlent preſque

toujours de la même source. Les seuls Barates, non contents de s'être défendus contre la puissance de Prêtres, leur rendent le change de ce qu'ils font ailleurs, & vengent le reste de l'Univers. Ha! qu'il seroit heureux, cher Sioeu-Tcheou, pour bien des états, & sur-tout pour les états Européens, qu'on y pensât comme chez les Barates, & que la coutume d'y envoyer prier les Prêtres dans l'autre monde y fût introduite, pourvu qu'on n'en abusât point, & qu'on ne s'en servît que dans certains cas! Dès qu'une cabale Ecclésiastique troubleroit la tranquillité publique, aussi-tôt on feroit une ample députation d'intercesseurs vers le paradis. Des prêtres ambitieux voudroient-ils empiéter sur les droits de leur Souverain; voilà encore de nouveaux intercesseurs. Enfin dans toutes les occasions où le cas le requerroit, on feroit partir des gens destinés à prier dans l'autre monde, dès qu'ils embarrasseroient dans celui-ci.

La coutume des Barates est condamnable, parce qu'elle est pratiquée sans raison, qu'elle n'est point sujette aux regles; mais si elle étoit bornée par certaines

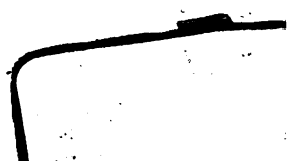
loix, si le caprice ne les dictoit pas, si elle se conduisoit par la raison, si la politique y prenoit part, ce seroit peut-être l'usage le plus sage qu'il y eût dans l'Univers; ce seroit le seul & véritable moyen pour inspirer aux Prêtres l'amour de la paix, de l'union & de la tranquillité. Dès qu'ils n'auroient point envie d'être obligés de changer de demeure, ils n'auroient qu'à remplir tous leurs devoirs. Or, de quel bonheur un Etat ne jouiroit-il pas, où tous les Prêtres seroient vertueux, ou du moins s'efforceroient de l'être ?

Du pays des Barates, je passai chez les Ostiakes, qui vivent dans des hutes d'écorce d'arbre, liées ensemble avec des boyaux de cerf. Ils conviennent qu'il y a un Etre souverain, Seigneur du Ciel, qui gouverne tout l'Univers; & par une bizarrerie surprenante ils ne lui rendent aucun honneur : mais ils adorent des figures de bois. Chaque habitant a son idole particuliere, qu'il prend grand soin d'orner d'une robe à la Russienne. Il lui donne tous les jours à manger de la bouillie; il la lui verse dans la bouche avec une cuil-

lier; & elle se répand par des trous qui sont aux mamelles. Les Ostiakes ne font aucune prieres à ces idoles; tout leur culte consiste en certaines grimaces, & à siffler, comme lorsqu'on veut appeller un chien. Où est encore la raison de ce peuple, cher Sioeu-Tcheou? Avec celle de ceux dont nous venons de parler. De toutes les folies, la plus grande, c'est celle de reconnoître une Divinité suprême, & de ne la point honorer, de nourrir avec de la bouillie un morceau de bois & d'implorer le bois en sifflant. Hélas! dans quel travers l'esprit humain ne donne-t-il pas; & quelles extravagances ne consacre-t-il point sous le nom de Religion!

Porte-toi bien, cher Sioeu-Tcheou. Je t'écrirai dans ma premiere Lettre ce que j'ai remarqué de plus curieux dans le reste de ma route.

De Moscou, le...

Fin du premier Volume.

C 4 – 1946